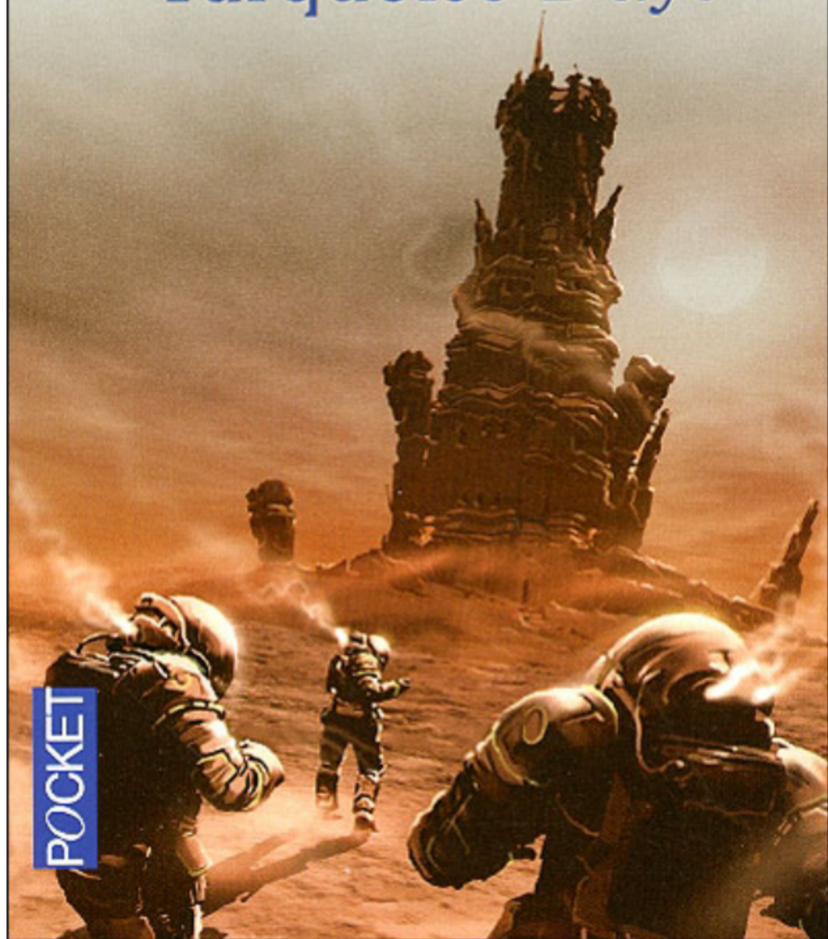
Science-fiction

Alastair
Reynolds
Diamond Dogs, Turquoise Days



ALASTAIR REYNOLDS

Cycle des Inhibiteurs - 0

DIAMOND DOGS, TURQUOISE DAYS

Traduit de l'anglais
par Sylvie Denis



POCKET

Titre original :
DIAMOND DOGS, TURQUOISE DAYS

ISBN 2-266-14537-1

AVANT-PROPOS

Le nom de « space opera » a été donné en 1941 par Wilson Tucker à ce qui était déjà considéré comme des aventures spatiales irréalistes et rebattues. On devrait toujours se méfier des termes que l'on invente par dérision : bien pratique, le mot est resté et sa connotation péjorative s'est peu ou prou effacée, sauf encore chez certains critiques. Le space opera désigne de nos jours des récits de science-fiction colorés et épiques se déroulant dans un cadre plus ou moins galactique.

Si l'on créait les univers de science-fiction de manière uniquement logique et rationnelle, il faudrait regarder le présent, décider qu'un de ses aspects revêt une certaine importance et en imaginer les possibles développements futurs. Pour le space opera, ce sera bien entendu l'espace et son exploration par l'humanité, rencontre avec la vie extraterrestre comprise. Mais les êtres humains, et les auteurs de S.-F. ni plus ni moins que les autres, ne sont pas toujours rationnels : ils trouvent leurs idées dans la grande boîte du genre où ils œuvrent et sont, consciemment ou non, les porte-parole de leur société et de leur temps.

Les récits d'aventures spatiales se sont développés quand il est devenu extrêmement difficile de faire avaler au lecteur de plus de douze ans la découverte de mondes oubliés, de cités perdues et autres terres creuses à la Edgar Rice Burroughs. Dans une certaine mesure, le space opera, ses empires, ses princesses et ses batailles de titans sur fond d'étoiles est venu remplacer le récit d'aventures baroque, romantique et surtout exotique que l'on pouvait écrire du temps où l'Angleterre et la France étaient encore des puissances coloniales, et les États-Unis un territoire susceptible de s'étendre indéfiniment. Pour faire vite, *Planète interdite* a remplacé Tarzan et les Martiens ont pendant longtemps joué le rôle des Peaux-Rouges.

Le temps a passé, le programme spatial a pris un coup de vieux avec la fin de la guerre froide, et il n'est définitivement plus ce qu'il était depuis la chute du Mur. Déjà, au milieu des années soixante – à la fin de la décolonisation – J.G. Ballard en décrivait l'agonie. Mais il n'y a qu'un seul Ballard. Que fait-on si l'on aime raconter des histoires pleines d'aventures et de héros, explorer de nouveaux mondes et

retrouver, pour soi-même et pour les lecteurs, le fameux *sense of wonder* sans qui la science-fiction ne serait pas ce qu'elle est ?

La situation est d'autant plus ennuyeuse que les lecteurs ne se soucient pas tant que ça d'extrapolation rationnelle et sont toujours partants pour l'aventure – les nombreuses rééditions d'Edmond Hamilton, Jack Williamson ou Jack Vance en témoignent. Les foules sentimentales ont soif d'idéal et de romance galactique, mais l'on sait désormais qu'il n'y a pas de canaux sur Mars et que les difficultés de l'époque peuvent rendre sceptique quant à la capacité de l'homme à vivre ailleurs que sur la Terre. Que faire alors ? Abandonner ? Écrire des histoires qui se passent « Il y a longtemps, dans une autre galaxie ? » ou bien observer, réfléchir – et réinventer ?

La réponse est évidente, et la réinvention a commencé bien avant la création du terme « New Space Opera ». Paul J. Mac Auley l'explique ainsi dans un article paru dans le numéro spécial d'août 2003 de *Locus :*

« Le célèbre éditorial de David Pringle et de Colin Greenland dans le numéro de l'été 1984 d'*Interzone*, qui appelait les auteurs à écrire des histoires de hard S.-F. radicales qui seraient à la fois “critiques et investigatives, qui affrontent la technologie du présent et du futur”, n'a peut-être pas donné le départ du “nouveau space opera” mais il a [...] cristallisé le sentiment qu'il était temps que la science-fiction – pas seulement la hard S.-F., *toute* la science-fiction – était en retard d'une réinvention. Une des manifestations de ce *zeitgeist* fut bien entendu le cyberpunk. [...] Le nouveau space opera est une réaction britannique à cette impulsion, qui a émergé sans l'aide d'un prophète ou d'un manifeste. »

Et c'est un fait : chacun à sa manière, un certain nombre d'auteurs britanniques, dont Alastair Reynolds n'est pas le moins intéressant, recréent le space opera. Certains, comme Eric Brown, Paul J. Mac Auley, Stephen Baxter, Colin Greenland ou Gwyneth Jones ont commencé leur carrière au milieu des années quatre-vingts, époque à laquelle Iain M. Banks publiait les premiers romans situés dans l'univers de la Culture. Que M. John Harrison ait débuté dans *New Worlds* ne le gêne pas du tout, au contraire, lorsqu'il écrit *L'ombre du Shrander*. Le virtuose du futur lointain qu'est Charles Stross a publié nombre de nouvelles dans *Interzone* avant de se tourner vers le roman au début des années 2000. C'est dans ce même magazine qu'Alastair Reynolds a publié les nouvelles posant les bases de l'univers où se déroulent les deux novellas de ce volume.

La question est bien entendu de savoir si le Nouveau Space Opera est *vraiment* nouveau. La réponse est à la fois oui et non : on ne fait jamais table rase du passé, surtout en S.-F., littérature basée sur un fond commun d'idées et de tropes que s'approprie chaque génération.

Colin Greenland et plus près de chez nous, Roland C. Wagner écrivent du space opera postmoderne, avec clins d'œil en tout genre et débordement d'inventivité. Stephen Baxter, à la fois nostalgique et pugnace, continue à rêver de conquête spatiale, comme dans *Titan* ou *Time : Manifold* et ses suites. En France, c'est Laurent Genefort qui explore des sphères de Dyson et autres ponts entre des planètes. Alastair Reynolds, quant à lui, n'hésite pas à produire des ascenseurs spatiaux, des armes à la puissance apocalyptique et de mystérieuses constructions extraterrestres de la plus belle eau. *L'Anneau-monde* de Larry Niven et le *Rama* d'Arthur C. Clarke ont eu de beaux enfants.

Tous ces auteurs ont en commun le goût du grandiose, des immensités spatiales et temporelles, de l'aventure, voire de l'épopée, et bien entendu, du *sense of wonder.* Certains des éléments essentiels du space opera « à l'ancienne » manquent néanmoins à l'appel. L'empire galactique, ses capitales flamboyantes, ses marges où l'aventure attend le navigateur téméraire n'ont plus cours. Les structures centralisées ont vécu : comme dans notre monde, il est plus question de réseaux et de clades que d'ordinateurs géants.

Dans ce tableau, l'univers d'Alastair Reynolds se distingue par sa noirceur gothique, son atmosphère spartiate où rôde la folie. Dans ce futur, l'humanité divisée en factions qui doivent beaucoup à la *Schismatrice* de Bruce Sterling, a réussi à s'implanter dans plusieurs systèmes solaires. Il n'y a pas de centre à cette expansion, pas de Trantor ni de Coruscant. La Terre ne joue pas de rôle dans l'économie politique des systèmes lointains et n'a pas de place particulière dans la mémoire de leurs habitants. L'auteur – dont on ne répétera jamais assez qu'il est astrophysicien – ayant par ailleurs décidé de ne pas avoir recours à l'hyperespace, ces colonies sont séparées par des immensités de temps et d'espace. Pire : les équipages Ultras des immenses vaisseaux qui transportent les voyageurs et diffusent les technologies de pointe sont composés de quelques membres dont le goût pour la communication n'est pas le trait le plus saillant. Ce ne sont pas de grandes familles à la *Star Trek,* mais des regroupements occasionnels d'individus obsédés par leurs quêtes personnelles, comme Khouri et Volyova sur le *Spleen de l'infini.* Leurs capitaines sont peu fréquentables : celui du *Spleen* est malade et inconscient la plupart du temps. Certains sont de vrais psychopathes, telle Jasmina, capitaine du *Dominatrix* dans *Le Gouffre de l'absolution.*

On pourrait croire que c'est la solitude et l'immensité de l'espace qui rendent fous les équipages Ultras. C'est probablement le cas, mais ceux qui voyagent en groupe ne sont pas mieux lotis : dans *La Cité du gouffre*, le personnage principal revit l'existence du fondateur de *Bout du ciel.* On y découvre que les dauphins modifiés embarqués à bord de ces vaisseaux sont devenus fous et constituent un clin d'œil des plus

cruels au David Brin d'*Élévation.* Quant aux colons, ils se divisent avant la fin du voyage et ne songent qu'à s'entretuer ou à convertir les autres à leur religion au moyen d'un virus d'endoctrinement.

À tout moment, l'univers selon Alastair Reynolds apparaît à la fois magnifique et hostile. Son esthétique a plus à voir avec les prison de Piranèse et *Alien* qu'avec les merveilles de tous les Orients peints ou racontés. Ses habitants connaissent parfois l'extase, notamment sous sa forme religieuse, mais rarement la simple douceur de vivre.

Heureusement, il y a la science. Elle demeure le meilleur moyen de comprendre le monde, mais elle connaît autant d'échecs que de succès. Les planètes de Reynolds, astrophysicien respectueux des faits, sont à peine habitables par l'homme et il n'est pas question de terraformation express. Lorsque la Pourriture fondante, une maladie nanotechnologique, détruit la ville sous dôme de *La Cité du gouffre,* on passe sans transition de l'âge d'or au cauchemar. Dans ces « colonies » sans empire, les habitants ne connaissent ni les libertés, ni les fastes de la vie placée sous le signe de l'exotisme. La jungle, lorsqu'il y en a une, rappelle le Viêt-nam et les mafias d'Amérique du sud, pas les splendeurs rococo de Jack Vance.

Qu'ils soient humains ou extraterrestres, les habitants de cet univers noir et dur se situent aux extrêmes d'un spectre qui va de l'entité collective où se dissout l'individu à la folie qui guette les esprits isolés… Beaucoup sont des savants ou des chercheurs obsédés. Les personnages de *Diamond Dogs* et *Turquoise Days* comptent dans leurs rangs deux chercheuses « normales » et un authentique savant fou.

Et les indigènes, me direz-vous ? Il y a bien d'autres formes de vie dans cet univers, mais leur existence n'est pas plus facile que celle des humains. Les Vélaires qu'étudie Dan Sylveste dans *L'espace de la Révélation* se sont enfermés dans des univers de poche. Les Amarantins se sont éteints il y a longtemps. Les énigmatiques Inhibiteurs sont des machines dont le but principal est d'empêcher les espèces intelligentes de se développer. Dans la nouvelle *Galactic North*[1], d'autres machines détruisent des systèmes solaires et en utilisent les matériaux pour construire d'absurdes micro-paradis de verdure que les humains décimés ne pourront jamais habiter. Pourquoi ? On ne sait pas vraiment, mais on soupçonne une de ces erreurs absurdes ou processus ayant échappé à leur créateur que l'auteur affectionne. De même, les motivations des constructeurs de la Flèche qui constitue le grand mystère de *Diamond Dogs* sont moins compréhensibles que leurs mathématiques. En fin de compte, Turquoise est ce qui se rapproche le plus d'une utopie, la seule île heureuse dans un grand océan froid, et on notera qu'il s'agit d'une communauté de scientifiques.

En fin de compte, la connaissance, ses joies et ses peines est peut-

être ce qui lie les deux novellas de ce recueil. Les Mystifs vivant dans l'océan de Turquoise constituent un esprit collectif avec qui il est impossible de communiquer, mais dont on sait qu'il conserve en mémoire tout ce qu'il engloutit. La colonie humaine qui s'efforce de l'étudier vit plutôt bien jusqu'à ce que l'arrivée d'un vaisseau interstellaire modifie radicalement la donne. Le groupe réuni par Roland Childe se rend sur une planète lointaine pour résoudre le mystère de la Flèche – qui n'a pas été inspiré à l'auteur par le médiocre film *Cube*, mais par l'opiniâtreté des alpinistes obsédés par l'ascension du K2. Dans ces deux novellas, l'autre, extraterrestre ou humain venu de loin, représente un danger mortel. La science semble le meilleur moyen de le comprendre, mais cette compréhension se paye très cher. Pourquoi donc, se demandera-t-on, cet univers si peu accueillant n'est-il pas désespérant ? Sans doute parce que Alastair Reynolds est un maître du suspense, mais aussi et surtout parce que la cruauté apparente de l'univers qu'il décrit ne résulte d'aucune volonté. L'intelligence y est un bien rare et donc précieux. L'homme est presque seul, mais aussi éphémères et fragiles qu'elles soient, ses créations demeurent dignes d'admiration et de respect. Pour notre plus grand plaisir.

Sylvie Denis

DIAMOND DOGS

1

J'ai rencontré Childe dans le Monument aux Quatre-vingts.

C'était par l'une de ces journées où le monument m'appartenait, pour ainsi dire, et où je pouvais parcourir ses allées sans rencontrer d'autre visiteur. Seul le bruit de mes pas troublait l'immobilité et le silence funèbre des lieux.

J'étais venu me recueillir sur la tombe de mes parents. Elle était plutôt modeste : une plaque d'obsidienne lisse ressemblant à un métronome, sans autre décoration que les portraits en relief des défunts dans des cadres ovales. La seule partie mobile était une lame noire fixée à la base de la sépulture qui se balançait de droite à gauche avec une lenteur majestueuse. À l'intérieur du tombeau, un mécanisme la ralentissait de manière à ce que chaque « tic » et chaque « tac » corresponde d'abord à un jour, puis à un an. À la fin, on ne pourrait vérifier qu'elle bougeait qu'en mesurant son mouvement avec des instruments de précision.

Je regardais la lame lorsque je fus dérangé par le son d'une voix.

— Alors, Richard, on rend de nouveau visite aux morts ?

— Qui est là ? demandai-je en regardant autour de moi.

Il me semblait avoir vaguement reconnu cette voix, mais je ne parvenais pas à retrouver le nom de son propriétaire.

— Rien qu'un autre fantôme.

Plusieurs idées me vinrent à l'esprit en écoutant la voix grave et sarcastique de cet homme – on voulait me kidnapper, ou m'assassiner – mais je cessai aussitôt de me bercer d'illusions : je n'étais pas digne d'une telle attention.

L'homme apparut alors entre deux monuments funéraires, un peu plus bas que le métronome.

— Mon Dieu, dis-je.

— Tu me reconnais, à présent ?

Il avança d'un pas en souriant ; il était aussi grand et imposant que dans mon souvenir. Ses cornes avaient disparu depuis notre dernière rencontre – de toute façon, elles n'étaient qu'affectation de sa part, des bioappendices qu'il s'était fait greffer – mais son apparence conservait encore quelque chose de satanique, à quoi le petit bouc en pointe qu'il s'était laissé pousser contribuait beaucoup.

Il marcha à ma rencontre en soulevant des tourbillons de

poussière ; ce n’était donc pas un hologramme.

— Je te croyais mort, Roland.

— Non, Richard, dit-il en s’approchant suffisamment pour pouvoir me serrer la main. Mais c’est précisément ce que j’ai cherché à faire croire.

— Pourquoi ?

— C’est une longue histoire.

— Dans ce cas, reprends-la depuis le début.

Roland Childe posa une main à plat sur l’une des faces lisses de la tombe de mes parents.

— Pas vraiment ton style, si je puis me permettre.

— Ça aurait pu être encore plus morbide et ostentatoire. C’est ce que j’ai trouvé de moins mal. Mais ne change pas de sujet. Que t’est-il arrivé ?

Il ôta sa main, qui laissa une légère trace humide sur l’obsidienne.

— J’ai maquillé ma propre mort. Les Quatre-Vingts m’ont fourni une couverture parfaite. Ensuite, l’expérience a abominablement mal tourné, ce qui m’a bien arrangé. Les événements ne se seraient jamais déroulés de la sorte si j’avais tout organisé.

On ne pouvait certes pas dire le contraire. L’expérience avait effectivement très, très mal tourné.

Plus d’un siècle et demi auparavant, un groupe de chercheurs dirigés par Calvin Sylveste avait remis une vieille idée en vogue : enregistrer l’essence d’un être vivant et la transférer dans une simulation suscitée par ordinateur. Le processus – alors au stade expérimental – n’avait qu’un seul et minuscule défaut : le sujet en mourait. Mais des volontaires s’étaient tout de même présentés. Mes parents avaient fait partie des premiers, soutenant les travaux de Calvin et offrant leur soutien politique lorsque le puissant lobby des Mixmasters s’était opposé au projet ; ils avaient été scannés parmi les premiers.

Moins de quatorze mois plus tard, leurs simulations avaient également été parmi les premières à s’effondrer.

On n’avait jamais pu en faire redémarrer une seule. La plupart des Quatre-Vingts restants étaient décédés ; ceux que le phénomène n’avait jamais affectés n’étaient plus qu’une poignée.

— Tu dois haïr Calvin, dit Childe, toujours avec cette espèce de défi malicieux dans la voix.

— Serais-tu étonné si je te disais que ce n’est pas le cas ?

— Pourquoi t’es-tu opposé à sa famille avec tant d’énergie après la tragédie ?

— Parce qu’il me semblait que justice devait être rendue.

Curieux de savoir si Childe allait me suivre, je me détournai de la tombe et commençai à m’en éloigner.

— Pourquoi pas, dit-il. Mais tu as chèrement payé ton opposition, n'est-ce pas ?

Je me hérissai intérieurement, et m'arrêtai près d'une statue qu'on pouvait prendre pour une sculpture extrêmement réaliste, mais qui était sans doute un corps embaumé.

— C'est-à-dire ?

— La mission Resurgam, bien entendu. Qui s'est trouvée subventionnée par la maison Sylveste et dont tu aurais dû faire partie. Tu es Richard Swift, bon sang. Tu as passé la moitié de ton existence à réfléchir aux formes que pourrait prendre une intelligence non humaine. Il aurait dû y avoir une place pour toi sur ce vaisseau et tu le sais fort bien.

— Ce n'était pas aussi simple, répliquai-je tout en reprenant ma promenade. Le nombre de places était limité et on a voulu donner la priorité aux gens de terrain – biologistes, géologues, etc. Une fois les postes essentiels pourvus, il n'y avait tout simplement plus de place pour les rêveurs et les théoriciens dans mon genre.

— Et que tu aies empoisonné l'existence de la maison Sylveste n'a joué aucun rôle dans tout ça ? Voyons, Richard, ne sois pas ridicule.

Une volée de marches nous conduisit au niveau inférieur du monument. La masse nébuleuse d'une sculpture aux contours déchiquetés occupait le plafond de l'atrium. Elle représentait un vol d'oiseaux de métal entrelacés. Un groupe de visiteurs accompagnés par des serviteurs et des caméras de la taille d'une bille venait d'entrer. Childe traversa la foule d'un pas décidé, s'attirant au passage quelques froncements de sourcils. Je connaissais de vue plusieurs membres du groupe, mais aucun d'eux ne l'identifia.

— Que me veux-tu ? demandai-je une fois dehors.

— Tu es un vieil ami ; je m'inquiète. J'ai gardé l'œil sur toi, tu sais. Ne pas avoir été sélectionné en vue de cette expédition t'a profondément déçu, c'est évident. Tu avais consacré ta vie à l'étude des extraterrestres. Tes recherches t'absorbaient à tel point que tu en as fichu ton mariage en l'air. Comment s'appelait-elle, déjà ?

J'avais enterré son souvenir si profondément en moi que je dus faire un terrible effort de volonté pour me souvenir des détails précis de mon mariage.

— Célestine. Je crois.

— Tu as eu plusieurs relations depuis, mais rien qui ait duré plus d'une décennie. Et une décennie, dans cette ville, mon cher Richard, ce n'est rien de plus qu'une passade.

— Ma vie privée ne te regarde pas, bougonnai-je. Eh, où est mon volanteur ? Je l'avais garé ici.

— Je l'ai renvoyé. Nous allons prendre le mien.

En lieu et place de mon véhicule se trouvait un modèle plus

grand, de couleur rouge sang ; sa décoration baroque lui donnait une allure de barge funéraire. Il s'ouvrit comme un coquillage sur un geste de Childe, révélant un somptueux habitacle couleur or et quatre sièges ; une silhouette indistincte était affalée dans l'un d'eux.

— Que se passe-t-il au juste, Roland ?

— J'ai fait une découverte stupéfiante et je veux que tu sois de la partie. Tous les jeux auxquels toi et moi avons joué quand nous étions jeunes ne sont rien à côté.

— Vraiment ?

— Je pense que c'est le défi ultime.

Il avait piqué ma curiosité, mais j'espérais que cela ne se voyait pas trop.

— La cité nous observe. Tout le monde va savoir que je suis venu au monument. Et les caméras nous ont filmés.

— Tout à fait, dit Childe en hochant la tête avec enthousiasme. Tu ne risques donc rien à monter dans mon volanteur.

— Et si jamais je me lasse de ta compagnie ?

— Je te laisserai partir, tu as ma parole.

Je décidai d'entrer dans son jeu pour l'instant, du moins. Nous prîmes place dans les sièges avant du volanteur. Une fois bien calé dans le mien, je me tournai pour faire connaissance avec l'autre passager. Je tressaillis en le voyant.

Il portait un manteau de cuir dont le large col cachait le bas de son visage. Le rebord généreux d'un feutre incliné de manière à projeter son ombre sur son front en dissimulait le haut. La partie visible suffit à me choquer. C'était un masque d'argent aux traits harmonieux et dépourvus d'expression, une sculpture exprimant calme et sérénité. On ne voyait pas les yeux, et le peu que je distinguai de la bouche n'était qu'une mince fente esquissant un sourire.

— Docteur Trintignant.

Il me tendit une main gantée et me laissa la serrer comme une main de femme. Je sentis des armatures en métal sous les gants de velours noir. Un métal si dur qu'il aurait pu écraser des diamants.

— Tout le plaisir est pour moi.

En vol, les ornements du volanteur se fondirent dans le miroir lisse de la coque. Childe poussa des manettes aux poignées d'ivoire, et nous prîmes de la vitesse et de l'altitude. Il me sembla que nous nous déplacions plus vite que ne l'autorisait la législation municipale en vigueur, et que nous évitions les principaux couloirs de circulation. Je réfléchis à la situation. Childe m'avait suivi, il avait enquêté sur mon passé et obligé mon propre volanteur à m'abandonner sur place. Sans oublier qu'il fallait disposer de pas mal d'ingéniosité pour localiser le reclus notoire qu'était Trintignant et le convaincre de sortir de sa

cachette.

De toute évidence, Childe avait plus d'influence en ville que moi, même après avoir été absent si longtemps.

— Ça n'a pas beaucoup changé, par ici, dit Childe en plongeant au milieu d'un conglomérat compact de constructions dorées ; les extravagantes pagodes empilées en terrasses semblaient tirées des rêves d'un empereur délirant de fièvre.

— Tu es vraiment parti, alors ? Lorsque tu m'as dit que tu avais simulé ta mort, je me suis demandé si tu ne t'étais pas contenté de te cacher.

— Je suis parti, répondit-il après une brève hésitation, mais pas aussi loin qu'on pourrait le penser. J'avais un problème de famille à régler, de préférence avec discrétion, et je n'avais vraiment pas la moindre envie d'expliquer à tout le monde pourquoi j'avais besoin de rester seul, en paix et au calme.

— Et feindre d'être mort était la meilleure solution ?

— Comme je te l'ai dit, même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu prévoir ce qui est arrivé aux Quatre-vingts. J'ai dû acheter beaucoup de participants mineurs au projet, bien sûr, et je passe sur les détails concernant le cadavre que nous leur avons fourni… mais ça a marché à merveille, non ?

— Je n'ai jamais douté un seul instant que tu étais mort avec les autres.

— Tromper mes amis ne me plaisait pas. Mais à quoi bon avoir tout organisé dans le moindre détail et voir mon plan gâché par quelques indiscrétions ?

— Vous étiez donc amis ? s'enquit Trintignant.

— Oui, docteur, dit Childe en jetant un coup d'œil à l'arrière. Dans le temps. Richard et moi étions des gosses de riches, enfin, relativement riches. Et nous nous ennuyions. Nous n'aimions ni la bourse, ni les mondanités. Seuls les jeux nous passionnaient.

— Oh, charmant. Puis-je vous demander de quelle sorte de jeux il s'agissait ?

— Nous nous lancions des défis à coup de simulations – des mondes extraordinairement élaborés et remplis de dangers subtils et de tentations. Des dédales et des labyrinthes, des passages secrets, des trappes, des donjons et des dragons. Nous restions des mois à l'intérieur, à nous rendre mutuellement fous. Et puis nous les quittions et nous en construisions de plus difficiles encore.

— Mais vous avez fini par vous éloigner l'un de l'autre, dit le docteur.

Sa voix synthétique avait quelque chose de curieusement chantant.

— Ouaip, dit Childe. Mais nous n'avons jamais cessé d'être amis.

Richard avait passé tant de temps à fabriquer des scénarios sortis de l'esprit d'extraterrestres qu'il a fini par se passionner pour leur psychologie. Mais moi, ce qui m'intéressait, c'était de jouer à ces jeux, pas de les concevoir. Malheureusement, Richard n'était plus là pour me fournir des défis à relever.

— Tu as toujours été bien meilleur que moi, dis-je. À la fin, rien de ce que je pouvais inventer ne te paraissait difficile. Tu savais trop bien comment fonctionnait mon esprit.

— Il est persuadé d'être un raté, dit Childe en se tournant pour sourire au docteur.

— Comme nous tous, répliqua Trintignant. Et avec raison, il faut le dire. On ne m'a jamais permis de mener mes recherches, dont j'admets qu'elles peuvent prêter à controverse, jusqu'à leur conclusion logique. Quant à vous, monsieur Smith, ceux qui selon vous auraient dû reconnaître vos qualités d'exopsychologue se sont détournés de vous. Et vous, monsieur Childe, vous n'avez jamais découvert de défi vraiment digne de votre indiscutable talent.

— Je ne savais pas que vous vous intéressiez à moi, docteur.

— Moi non plus. J'ai eu le temps de me faire une idée de votre caractère depuis que nous nous sommes rencontrés.

Le volanteur plongea sous le niveau du sol et descendit dans un centre commercial aux boutiques et aux magasins brillamment éclairés. Childe s'insinua entre des trottoirs aériens avec une insouciante facilité, puis introduisit le véhicule dans un tunnel secondaire plongé dans le noir. Il accéléra, mais seul le défilement des lampes rouges fixées sur les parois du tunnel nous l'indiqua. Un autre véhicule nous dépassait de temps à autre mais, quand le tunnel se fut divisé une demi-douzaine de fois, nous ne vîmes plus trace de circulation. Il n'y avait plus de lampes et lorsque le pinceau des phares du volanteur caressait les parois du tunnel, il révélait des fissures à l'aspect malsain et d'immenses surfaces nues et lépreuses. Nous étions dans des canalisations souterraines datant des débuts de la ville, avant qu'on ne recouvre le cratère d'un dôme.

Même si j'avais reconnu le quartier où nous étions entrés par les tunnels, j'aurais été complètement perdu à présent.

— Croyez-vous que Childe nous a réunis pour nous tourmenter en nous rappelant notre manque de succès, docteur ? m'enquis-je.

J'avais beau essayer de me rassurer, je me sentais de nouveau mal à l'aise.

— J'aurais tendance à trouver cela très plausible si Childe lui-même n'était pas de toute évidence victime lui aussi du même manque.

— Dans ce cas, il doit avoir une autre raison.

— Que je révélerai le moment venu, dit Childe. Je ne vous

demande qu'un tout petit peu de patience. Vous n'êtes pas mes seuls invités.

Peu après, nous arrivâmes.

Dans une grotte, un hémisphère presque parfait dont le toit en forme de dôme s'élevait au moins à trois cents mètres au-dessus du sol. Nous nous trouvions désormais très loin sous la surface de Yellowstone. Nous avions probablement franchi les limites du cratère, si bien qu'il n'y avait plus au-dessus de nous que des cieux empoisonnés.

Mais la grotte était habitée.

Une incroyable quantité de lampes piquetait la paroi, l'inondant de lumière diurne synthétique. Une île entourée d'un fossé plein d'une eau à l'aspect peu engageant s'élevait au milieu. Un unique pont semblable à un immense fémur incurvé reliait la berge et l'île. Un bouquet de peupliers sombres et élancés dominait celle-ci, dissimulant en partie une structure de couleur pâle située près du centre.

Childe posa le volanteur près de la rive et nous invita à descendre.

— Où sommes-nous ? demandai-je une fois à terre.

— Demandez à la cité et vous le saurez, suggéra Trintignant.

Je ne m'attendais absolument pas à ce qui se passa alors. L'espace d'un instant, il y eut une absence choquante sous mon crâne, l'équivalent neural d'une amputation soudaine et inattendue.

Les gloussements du docteur ressemblaient à un arpège joué sur un orgue.

— Nous sommes hors de portée des systèmes de communication de la ville depuis que nous sommes montés à bord de ce véhicule.

— Inutile de t'inquiéter, dit Childe. Les services municipaux n'arrivent pas ici mais je tiens à cet endroit parce qu'il est secret. Si j'avais su que cela te choquerait tant, je t'aurais déjà prévenu.

— J'aurais effectivement apprécié, Roland.

— Cela aurait-il influé sur ta décision de venir ici ?

— Possible.

L'écho de son rire révéla l'étrange acoustique de la grotte.

— Dans ce cas, es-tu vraiment surpris que je ne t'aies rien dit ?

Je me tournai vers Trintignant.

— Et vous, docteur ?

— Je dois avouer que j'ai eu très peu recours aux services municipaux ces derniers temps ; tout comme vous, mais pour des raisons fort différentes.

— Notre bon docteur a dû éviter de se faire remarquer, dit Childe. Ce qui signifie qu'il n'a pu prendre une part active aux affaires municipales. Pour éviter d'être repéré et assassiné.

Je battis la semelle sur le sol ; je commençais à avoir froid.

— Bien. Et maintenant ?

— Il ne faut pas longtemps pour aller jusqu'à la maison, dit Childe en jetant un coup d'œil en direction de l'île.

Un bruit régulier se rapprochait. Un grondement comme venu du fond du temps qu'accompagnait une sorte de roulement de tambour au rythme étrange. Cela ne ressemblait à aucune machine de ma connaissance. Je dirigeai mon regard vers le pont fémoral ; je le soupçonnais d'être exactement ce à quoi il ressemblait : un os géant fabriqué par des bio-ingénieurs où l'on avait sculpté une chaussée plate. Quelque chose avançait dessus : un engin sombre, complexe et singulier qui ressemblait à première vue à une tarentule d'acier.

Je sentis ma nuque se hérisser.

La chose atteignit l'extrémité du pont et infléchit sa trajectoire dans notre direction. Elle était tirée par deux chevaux de métal noir, mécaniques sombres et émaciées dont les membres tendineux étaient actionnés par des pistons. Elles crachaient de la vapeur et reniflaient par leurs soupapes d'admission. Des lasers rouges promenèrent sur nous leur regard mauvais. Les chevaux étaient reliés à un véhicule à quatre roues un peu plus grand que le volanteur. Un robot de forme humanoïde dépourvu de tête y était assis. Des mains squelettiques serraient des câbles de contrôle en acier plongeant dans le cou de métal des chevaux.

— Cet engin est-il censé mettre les gens en confiance ? demandai-je.

— Il fait partie de l'héritage familial, répondit Childe en ouvrant toute grande une porte noire dans le flanc du véhicule. Mon oncle Giles construisait des automates. Malheureusement – et ce pour des raisons que nous verrons plus tard – c'était plutôt un lamentable salaud. Mais que cela ne vous dissuade pas pour autant.

Il nous aida à monter à l'intérieur, puis y grimpa aussi, referma la porte et toqua sur le toit. J'entendis les chevaux mécaniques renâcler. Leurs sabots métalliques frappèrent le sol avec impatience. Quelques secondes plus tard, le véhicule s'ébranla, fit demi-tour et commença à gravir l'arc légèrement convexe du pont d'os.

— Êtes-vous resté ici tout le temps où vous étiez parti, monsieur Childe ? demanda Trintignant.

Il hocha la tête.

— Depuis le début de cette affaire de famille. Je me suis accordé quelques visites en ville – tout comme aujourd'hui – mais je me suis arrangé pour que ces excursions constituent l'exception plutôt que la règle.

— N'avais-tu pas des cornes la dernière fois que nous nous

sommes vus ?

Il frotta la peau lisse de son crâne, là où elles se trouvaient autrefois.

— J'ai dû me les faire enlever. Sinon, je n'aurais pas vraiment pu me déguiser.

Nous traversâmes le pont et nous frayâmes un chemin entre les grands arbres qui dissimulaient le seul bâtiment de l'île. Le véhicule de Childe s'arrêta devant avec précision, me permettant pour la première fois de voir notre destination dans sa totalité. Elle n'était pas du genre à inspirer la bonne humeur. L'architecture était chaotique. La symétrie originelle – s'il y en avait eu une – avait disparu sous une profusion d'extensions et de modifications. Angles et flèches se bousculaient en désordre sur le toit où alternaient les pointes des tourelles et les puits d'ombre des oubliettes. Tous les embellissements n'avaient pas été construits à angle droit par rapport à leurs voisins. Lorsqu'on la regardait, le style et l'âge apparent de la maison ne cessaient de varier, détruisant toute harmonie. Depuis notre arrivée, la lueur des lampes qui parsemait le dôme avait faibli pour simuler la tombée de la nuit, mais seules quelques fenêtres étaient éclairées, toutes dans l'aile gauche. Le reste de la bâtisse avait l'air sinistre ; la pâleur de la pierre, son architecture désordonnée et ses nombreuses fenêtres sombres lui donnant l'aspect d'une pyramide de crânes empilés.

Un comité de réception émergea de la maison juste avant que nous sortions du véhicule. Des serviteurs – des robots domestiques humanoïdes comme n'importe qui aurait pu en utiliser en ville, modifiés pour qu'ils ressemblent à des goules squelettiques ou à des chevaliers sans tête. On avait saboté leurs servos pour qu'ils boitent et grincent, ainsi que tous leurs synthétiseurs vocaux.

— Ton oncle avait beaucoup de temps libre, dis-je.

— Tu l'aurais adoré, Richard. C'était un sacré bonhomme.

— Je crois que je vais me contenter de te croire sur parole.

Les serviteurs nous escortèrent jusqu'à la partie centrale de la maison, puis nous conduisirent dans un dédale de couloirs froids et sombres.

Nous finîmes par atteindre une grande pièce aux murs tendus de splendide velours rouge. Un holoclavier occupait l'un des angles, un livre de partitions ouvert au-dessus de l'image en trois dimensions des touches. Il y avait une écritoire de malachite, des bibliothèques bien remplies, un unique lustre, trois petits candélabres et deux cheminées de style manifestement gothique. Un authentique feu ronflait dans l'une d'entre elles. Au centre de la pièce trônait une table en acajou autour de laquelle trois autres invités étaient réunis.

— Désolé de vous avoir fait attendre, dit Childe en fermant

derrière nous deux solides portes de bois. Et maintenant, les présentations.

Les autres nous regardèrent sans exprimer rien de plus qu'un vague intérêt.

Le seul homme du groupe portait un exosquelette à la décoration élaborée, un ensemble baroque d'entretoises, de plaques articulées, de câbles et de servomécanismes. Son visage avait la peau aussi blanche et fine qu'une feuille de papier qui virait au noir sous ses pommettes hautes. Il dissimulait ses yeux sous de grosses lunettes de protection et un flot de dreadlocks noires et raides lui tenait lieu de chevelure.

Il tirait à intervalles réguliers sur une pipe de verre reliée à un appareil gargouillant placé devant lui, sur la table, et qui ressemblait à une raffinerie miniature.

— Permettez-moi de vous présenter le capitaine Forqueray, dit Childe. Capitaine, voici Richard Swift et, hum, le docteur Trintignant.

— Enchanté de faire votre connaissance, dis-je en me penchant au-dessus de la table pour serrer la main de Forqueray. J'eus l'impression que les tentacules glacés d'un calmar écrasaient mes doigts.

— Le capitaine est un Ultra. Seul maître à bord du gobe-lumen *Apollyon,* qui se trouve en ce moment en orbite autour de Yellowstone, ajouta Childe.

Trintignant demeurait à distance.

— Vous êtes timide, docteur ? s'enquit Forqueray, dont la voix sonnait aussi profond et faux qu'une cloche fendue.

— Non, seulement prudent. Tout le monde sait que j'ai des ennemis chez les Ultras.

Trintignant ôta son feutre et tapota le dessus de son crâne avec délicatesse, comme pour lisser des cheveux indisciplinés. Mais on avait sculpté des ondulations d'argent sur son masque, si bien qu'il ressemblait à un dandy à perruque régence trempé dans du mercure.

— Vous avez des ennemis partout, dit Forqueray entre deux inhalations gargouillantes. Mais je ne vous en veux pas personnellement pour les atrocités que vous avez commises, et je peux vous assurer que mon équipage se montrera aussi courtois que moi.

— C'est très aimable à vous, dit Trintignant avant de serrer la main de l'Ultra aussi brièvement que le lui permettait la politesse. Mais pourquoi devrais-je me préoccuper de votre équipage ?

— Peu importe, dit l'une des deux femmes. Qui est ce type, et pourquoi tout le monde le déteste-t-il ?

— Permettez-moi de vous présenter Hirz, dit Childe en la désignant.

Elle était assez menue pour être prise pour une enfant, mais son visage était sans conteste celui d'une femme adulte. Elle portait des

vêtements noirs dont la coupe austère et très ajustée ne faisait qu'accentuer sa petite taille.

— Hirz est… mercenaire, dirais-je faute de mieux.

— Mais je préfère me considérer comme un expert en renseignement. Je me suis spécialisée dans l'infiltration au service des grosses entreprises de la Ceinture de Lumière. Il m'arrive aussi de pratiquer l'espionnage physique. Mais, la plupart du temps, je suis ce qu'on appelait autrefois un *hacker*. Et je suis plutôt douée. (Hirz marqua une pause pour siroter une gorgée de vin.) Mais assez parlé de moi. Qui est le type en argent, et à quoi faisait allusion Forqueray en parlant d'« atrocités » ?

— Voulez-vous dire que vous ne savez vraiment pas qui est le docteur Trintignant ? demandai-je.

— Réfléchissez donc deux minutes. Je me fais toujours mettre au frigo entre deux missions. Je rate pas mal de trucs qui se passent dans la cité du Gouffre. Va falloir vous habituer.

Je haussai les épaules et tout en surveillant le docteur du coin de l'œil, dis à Hirz ce que je savais de Trintignant. Je résumai le début de sa carrière de cybernéticien et d'expérimentateur, puis racontai comment sa réputation d'innovateur intrépide avait fini par attirer l'attention de Calvin Sylveste.

Calvin avait embauché Trintignant dans son équipe de recherche, mais leur collaboration n'avait pas été couronnée de succès. Trintignant voulait réaliser la fusion parfaite entre la chair et la machine, c'était devenu une obsession. Et même, selon certains, une perversion. Un scandale avait éclaté après qu'il eut pratiqué des expériences sur des sujets non consentants et il avait été contraint de poursuivre ses travaux seul. Il allait trop loin, même pour Calvin.

Trintignant était donc passé à la clandestinité et avait mené ses épouvantables expériences sur le seul sujet qui lui restait : lui-même.

— Voyons voir, dit la dernière invitée. Qui avons-nous là ? Un cybernéticien pervers et obsédé avec un fort penchant pour les modifications extrêmes. Une spécialiste du renseignement sachant pénétrer dans des environnements ultra-protégés – et dangereux – et un homme qui dispose d'un vaisseau spatial et de son équipage.

Elle détourna alors son regard vers Childe ; j'en profitai pour admirer son beau profil, qui m'était vaguement familier. Sa longue chevelure, du noir absolu des espaces interstellaires, était retenue en arrière par une barrette sertie d'une constellation de pierreries couleur pastel. Qui était-elle ? J'étais sûr que nous nous étions déjà croisés une fois, peut-être même deux. Lors d'une visite aux morts, parmi les tombes du Monument aux Quatre-Vingts ?

— Et Childe, poursuivit-elle. Un homme connu pour son amour des défis complexes, mais qu'on a longtemps cru mort. (Elle tourna

alors son regard perçant vers moi.) Et enfin, vous.

— Il me semble que je vous connais…

J'avais son nom sur le bout de la langue.

— Bien entendu. (Son regard s'était empreint de mépris en l'espace d'une seconde.) Je suis Célestine. Nous étions mariés, autrefois.

Childe savait depuis le début qu'elle était là.

— Peux-tu me dire ce que tout ça signifie ? demandai-je, prenant sur moi pour avoir l'air raisonnable et ne pas passer pour quelqu'un sur le point de craquer en public.

Célestine retira sa main de la mienne dès que je l'eus serrée.

— Roland m'a invitée ici, Richard. Tout comme toi, avec de vagues allusions au sujet d'une soi-disant découverte.

— Mais tu es…

— Ton ex-femme ? (Elle hocha la tête.) De quoi te souviens-tu vraiment, Richard ? J'ai entendu les rumeurs les plus étranges à ton sujet, tu sais. On dit que tu m'aurais totalement effacée de ta mémoire à long terme.

— On t'a rendue inaccessible, pas effacée. Ce n'est pas tout à fait pareil.

Elle hocha la tête d'un air entendu.

— C'est ce que je vois.

Je regardais les autres invités, qui nous observaient. Même Forqueray attendait, sa pipe immobile à un centimètre de sa bouche. Ils attendaient tous que je dise quelque chose. N'importe quoi.

— Pour quelle raison es-tu venue ici, Célestine ?

— Tu ne t'en souviens pas, n'est-ce pas ?

— Je ne me souviens pas de quoi ?

— De ce que je faisais, Richard, lorsque nous étions mariés.

— Je dois avouer que non.

Childe se racla la gorge.

— Ta femme, mon cher Richard, était aussi fascinée par les extraterrestres que toi. Elle était une des plus grandes spécialistes des Mystifs de la ville, bien qu'elle soit trop modeste pour le dire elle-même. (Il marqua une pause, comme pour demander à Célestine l'autorisation de poursuivre.) Elle s'est rendue sur l'une de leurs planètes, bien avant votre rencontre, et a passé plusieurs années de sa vie sur la base scientifique de Spindrift. Vous avez nagé avec les Mystifs, n'est-ce pas, Célestine ?

— Une ou deux fois.

— Et vous les avez laissé reconstruire votre esprit, transformer ses cartes neurales – pour un temps – en quelque chose de radicalement étranger.

— Il n’y a pas de quoi en faire un plat, dit Célestine.

— Pas quand on a eu la chance de vivre cette expérience, non. Mais pour un homme comme Richard, qui a aspiré toute sa vie à comprendre les non-humains de toutes les fibres de son être, la vivre aurait été tout sauf banal. (Il se tourna vers moi.) N’est-ce pas la vérité ?

— J’admets que j’aurais pu aller très loin pour pouvoir communier avec les Mystifs, dis-je, sachant qu’il était inutile de le nier. Mais ce n’était tout simplement pas possible. Ma famille n’avait pas les moyens de m’envoyer sur l’un des mondes qu’ils habitent, et les organismes qui subventionnaient ces voyages – l’institut Sylveste, par exemple – ne s’y intéressaient plus.

— Célestine a donc eu beaucoup de chance ?

— Personne ne peut dire le contraire, fis-je. On peut spéculer sans fin sur la forme que pourrait prendre une conscience étrangère, mais l’absorber, se plonger dans ses flots – la connaître intimement, comme un amant… (Je me tus un instant.) Attendez. N’es-tu pas censée te trouver sur Resurgam, Célestine ? L’expédition ne peut pas avoir eu le temps d’aller là-bas et d’en revenir.

Elle me lança un regard de prédateur avant de me répondre.

— Je ne suis pas partie.

Childe se pencha pour remplir mon verre.

— Sa candidature a été rejetée à la dernière minute, Richard. Sylveste en voulait à tous ceux qui avaient rendu visite aux Mystifs par le passé. Il a brusquement décidé qu’ils étaient tous instables et qu’on ne pouvait pas leur faire confiance.

Je regardai Célestine sans comprendre.

— Alors, pendant tout ce temps ?

— J’étais ici, dans la cité du Gouffre. Oh, ne prends pas cet air accablé, Richard. Lorsque j’ai appris qu’ils ne voulaient plus de moi, tu avais déjà décidé de m’évacuer de ton cerveau. C’était mieux ainsi pour nous deux.

— Mais tu m’as trompé…

Childe posa une main apaisante sur mon épaule.

— Il n’y a pas eu de tromperie. Elle n’a pas repris contact avec toi, c’est tout. Elle ne t’a pas menti, ni trompé, tu n’as pas à lui en vouloir.

Je me tournai vers lui, en colère.

— Dans ce cas, qu’est-ce qu’elle fiche ici ?

— Il se trouve que j’ai besoin d’une personne possédant les capacités données à Célestine par les Mystifs.

— C’est-à-dire ?

— Un don hors du commun pour les mathématiques.

— Et à quoi cela pourrait-il te servir ?

Childe se tourna vers l'Ultra et lui fit signe d'ôter son appareil gargouillant de la table.

— Je vais vous le montrer.

La table abritait un antique système de projection holographique. Childe nous distribua des sortes de lunettes de théâtre et, tel un groupe d'amateurs d'opéra myopes, nous étudiâmes les images spectrales qui se déployaient au-dessus de la surface d'acajou poli.

Une dentelle d'étoiles, innombrables pierreries rouge écarlate ou blanc étincelant, était répandue sur le velours outremer de l'espace.

Childe commença son récit :

— Il y a plus de deux siècles et demi, mon oncle Giles, dont vous avez déjà vu les créations plutôt sinistres, prit une décision capitale. Il se lança dans ce que notre famille devait par la suite désigner sous le nom de « Programme », et ce de manière toujours très cryptique.

Childe nous dit que le Programme avait pour but l'organisation de missions d'exploration de l'espace profond.

Giles avait tout conçu et financé avec l'argent de la famille, de manière si ingénieuse que la richesse visible de la maison Childe n'en avait jamais été affectée, même lorsque le Programme était entré dans sa phase la plus importante. Seuls quelques membres triés sur le volet de la dynastie Childe, de moins en moins nombreux avec le temps, en avaient eu connaissance.

Les Ultras, faction déjà importante à l'époque, avaient reçu l'essentiel des fonds.

Ils avaient construit des sondes spatiales autonomes en suivant les instructions de son oncle, puis les avaient lancées en direction d'un certain nombre d'étoiles. Ils auraient pu envoyer ces sondes dans n'importe quel système se trouvant à portée de leurs gobe-lumen mais en cas de découverte, le but de l'opération était de conserver l'information au sein de la famille. Aussi les émissaires traversèrent-ils le vide de l'espace seuls, en voyageant à une fraction de la vitesse de la lumière. En outre, on les envoya vers des systèmes peu ou mal explorés, aux frontières de la sphère d'expansion humaine.

Les sondes décélérèrent en utilisant des voiles solaires, choisirent les mondes les plus intéressants à explorer et se placèrent en orbite autour d'eux.

Elles envoyèrent alors des robots équipés pour survivre à la surface pendant des décennies.

Childe agita la main au-dessus de la table. Des lignes s'étirèrent à partir de l'un des soleils les plus rouges de la projection, qui devait être l'étoile de Yellowstone. Elles s'allongèrent vers d'autres étoiles, dessinant une graine de pissenlit écarlate en trois dimensions d'un diamètre de plusieurs années-lumière.

— Ces machines devaient être assez intelligentes, dit Célestine. Surtout par rapport à ce qui se faisait à l'époque.

Childe hocha vivement la tête, approbateur.

— Oh oui, elles l'étaient. Sacrées petites bestioles. Très futées. Subtiles, discrètes et travailleuses. Il le fallait, si l'on voulait qu'elles fonctionnent si loin de toute supervision humaine.

— Et j'imagine qu'elles ont trouvé quelque chose ?

— Oui, dit Childe avec humeur, tel un prestidigitateur dont le boniment rédigé avec soin aurait été gâché par un perturbateur obstiné. Mais pas tout de suite. Giles ne s'attendait pas à une découverte immédiate, bien entendu. Il savait que les sondes mettraient des dizaines d'années à atteindre les systèmes les plus proches, et qu'il fallait également prendre en compte le décalage dans les communications. Aussi mon oncle s'est-il résigné à attendre quarante ou cinquante ans, ce qui était plutôt optimiste… (Il s'interrompit pour boire une gorgée.) Foutrement optimiste, oui. Cinquante ans se sont écoulés… puis soixante… mais rien d'important n'a jamais été communiqué à Yellowstone, du moins pas de son vivant. Les sondes ont fait des découvertes intéressantes – mais à cette époque, d'autres explorateurs humains étaient déjà tombés dessus. Les décennies ont passé, les sondes n'ont pas justifié leur création et mon oncle est devenu de plus en plus amer et pleurnichard.

— Quelle surprise, dit Célestine.

— Il a fini par mourir – dévoré d'amertume et de ressentiment. Convaincu que l'univers lui avait joué un sale tour. Il aurait pu vivre cinquante ou soixante ans de plus s'il avait bénéficié des traitements adéquats, mais je crois qu'à ce moment-là il savait que c'était une perte de temps.

— Tu as prétendu être mort il y a cent cinquante ans, dis-je. Ne m'as-tu pas dit qu'il y avait un rapport avec tes affaires de famille ?

Il hocha la tête.

— Mon oncle m'a parlé du Programme. Je n'étais pas du tout au courant – je n'en avais jamais eu connaissance, pas même une petite bribe de rumeur. Personne dans la famille ne savait rien. À cette époque, bien entendu, le projet nous coûtait si peu qu'il n'y avait même plus de dépenses à dissimuler.

— Et depuis ?

— J'ai juré de ne pas commettre la même erreur que mon oncle. J'ai décidé de dormir jusqu'à ce que les machines envoient leur rapport, et de me rendormir si c'était une fausse alerte.

— Dormir ? demandai-je.

Il claqua des doigts, et l'un des murs de la pièce glissa vivement sur le côté, révélant une chambre stérile pleine de machines.

J'en étudiai le contenu.

Il y avait un caisson cryogénique du type que Forqueray et ses semblables utilisaient à bord de leurs vaisseaux, entouré de nombreux systèmes de survie, des machines énormes, compliquées et d'un vert chatoyant. L'utilisation d'un tel caisson pouvait permettre de prolonger la vie normale d'un être humain – quatre cents ans environ – de plusieurs siècles, mais le sommeil cryogénique n'était pas dépourvu de risque.

— J'ai passé un siècle et demi dans cet engin, dit-il, en me réveillant tous les quinze à vingt ans à chaque fois qu'une sonde nous envoyait enfin un rapport. Les réveils sont ce qu'il y a de pire. On a l'impression d'être en verre. Comme si au prochain geste, à la prochaine inspiration, on allait se briser en un milliard de morceaux. Ça finit toujours par passer, et on a tout oublié une heure après, mais ça n'est jamais plus facile la fois suivante. (Nous le vîmes tressaillir.) En fait, il m'arrive de penser que ça devient plus dur chaque fois.

— Dans ce cas, votre équipement a besoin d'une révision, dit Forqueray, dédaigneux.

Je le soupçonnai de bluffer. Les Ultras portent des tresses et bien souvent, chacune symbolise non seulement un voyage à travers l'espace interstellaire, mais aussi le fait d'avoir survécu aux myriades de problèmes qui peuvent survenir à bord d'un vaisseau. Ces tresses représentent aussi chaque fois où ils ont été ramenés d'entre les morts à la fin du voyage.

Même s'il ne voulait pas l'admettre, Forqueray avait dû souffrir autant que Childe.

— Combien de temps es-tu resté éveillé chaque fois ? demandai-je.

— Pas plus de treize heures. La plupart du temps, cela suffisait pour établir si le message était intéressant ou pas. Je m'autorisais une ou deux heures pour consulter les médias, voir ce qui se passait dans le vaste monde. Mais j'ai dû m'imposer une certaine discipline. Si j'étais resté éveillé plus longtemps, l'attrait de la ville aurait été trop grand. Cette pièce aurait fini par m'apparaître comme une prison.

— Pourquoi ? demandai-je. En temps subjectif, tout a dû aller très vite.

— De toute évidence, tu n'as jamais été mis en sommeil cryogénique, Richard. La conscience n'existe pas lorsqu'on est gelé, c'est vrai – mais les périodes de transition, celles où l'on entre ou sort du sommeil, sont remplies de rêves bizarres. On a l'impression qu'elles durent une éternité.

— Mais tu espérais que cela en vaudrait la peine, non ?

Childe hocha la tête.

— Et il se pourrait que ce soit le cas. On m'a réveillé il y a six mois, et je ne suis pas retourné dans cette pièce depuis. J'ai passé tout

ce temps à réunir les ressources et les gens nécessaires à une expédition des plus inhabituelles.

Il modifia l'image projetée par la table, qui exécuta un zoom avant sur une étoile.

— Je ne vais pas vous ennuyer avec des chiffres, sachez seulement que personne autour de cette table – sauf peut-être Forqueray – n'a probablement jamais entendu parler de ce système. Aucune colonie humaine ne s'y est jamais installée et nul vaisseau doté d'un équipage humain n'en est jamais passé à moins de trois années-lumière. Du moins, pas récemment.

L'image s'agrandit à nouveau à une vitesse vertigineuse.

Une planète enfla jusqu'à atteindre la taille d'un crâne suspendu au-dessus de la table.

Sa surface présentait un dégradé de gris et de rouille pâle ponctué par divers cratères et sillons qui étaient probablement des traces d'impacts anciens ou des marques d'usure dues aux éléments. Un léger halo de brume bleutée suggérait la présence d'une atmosphère ; des calottes glaciaires couvraient les pôles. La planète n'en paraissait ni habitable ni attirante pour autant.

— Sympa comme coin, n'est-ce pas ? dit Childe. Je l'ai appelé Golgotha.

— Chouette, dit Célestine.

— Malheureusement, ne n'est pas une très jolie planète. (Childe agrandit encore l'image, de manière à ce que nous en effleurions la surface sinistre et apparemment sans vie.) Plutôt lugubre, en toute honnêteté. Elle est à peu près de la même taille que Yellowstone et reçoit la même quantité de lumière solaire. Pas de lune. La gravité est assez proche d'un *g*, si bien qu'une fois dans vos combinaisons, vous ne sentirez pas la différence. L'atmosphère raréfiée est composée de dioxyde de carbone et il n'y a pas le moindre signe montrant qu'un organisme quelconque a jamais évolué ici. On reçoit beaucoup de radiations en surface, mais c'est pour ainsi dire le seul danger, et nous pouvons très facilement en venir à bout. Techniquement, Golgotha est un astre mort et il n'y a pas eu d'impact important à sa surface depuis plusieurs millions d'années.

— Cette planète a l'air ennuyeux, dit Hirz.

— Elle l'est probablement, mais ce n'est pas notre problème. Il y a quelque chose sur Golgotha, voyez-vous.

— Quel genre de chose ? demanda Célestine.

— Ça, dit Childe.

Cela apparut à l'horizon.

Une silhouette sombre et élancée dont on ne distinguait pas les détails. Quand on la voyait ainsi pour la première fois, on avait l'impression de distinguer la flèche d'une cathédrale dans la brume

matinale. Elle s'amincissait avec l'altitude, jusqu'à se réduire à un goulot étroit qui s'élargissait ensuite en un bulbe terminal, lequel s'effilait à son tour en une pointe aussi fine qu'une aiguille.

Bien qu'il nous fût impossible d'estimer la taille de l'objet, ou sa composition, il était évident qu'il s'agissait là d'une structure artificielle, et non d'une formation minérale ou biologique à l'aspect singulier.

Sur Grand Téton, de minuscules organismes unicellulaires ont bâti les tours de vase qui constituent l'attraction naturelle la plus célèbre de ce monde. Elles culminent à des hauteurs impressionnantes et adoptent souvent des formes étranges, mais il ne fait aucun doute qu'il s'agit du résultat de processus biologiques dépourvus d'intelligence plutôt que de projets élaborés par des créatures pensantes. La structure qui se trouvait sur Golgotha était trop symétrique pour cela, et bien trop solitaire. S'il s'était agi d'un organisme vivant, je me serais attendu à en voir d'autres semblables à elle, ainsi que des traces de l'existence d'un système écologique rendant possible sa survie.

Même s'il s'agissait d'un fossile mort depuis des millions d'années, j'avais du mal à croire qu'il n'y en eût qu'un sur toute la planète.

Non. Il était évident que quelqu'un avait placé cette chose ici.

— Une structure artificielle ? demandai-je à Childe.

— Oui. Ou une machine. Pas facile de trancher. (Il sourit.) Je l'ai baptisée la Flèche de sang. Elle a l'air presque innocent, hein ? Jusqu'à ce qu'on y regarde de plus près.

Nous fîmes le tour de la Flèche – si c'en était bien une – l'étudiant sous tous les angles. Maintenant que nous étions plus proches, il était clair que la surface de cette chose comportait une masse compacte de détails, des formes et des motifs géométriques complexes constituant une texture autour de laquelle sinuaient tels des intestins, des tubes, des embranchements et des veines gonflées. Je n'étais plus très sûr que cette chose n'était pas d'origine biologique.

Elle m'apparaissait maintenant comme une fusion musculeuse entre l'animal et la machine : un artefact dont le côté grotesque avait certainement dû attirer l'oncle fou de Childe.

— Quelle est sa hauteur ? demandai-je.

— Deux cent cinquante mètres, dit Childe.

Je distinguais à présent des miroitements minuscules à la surface de Golgotha, comme si des flocons métalliques s'étaient détachés de la structure.

— Qu'est-ce que c'est ? m'enquis-je.

— Je crois que je peux vous le montrer à présent, dit Childe.

Il agrandit encore l'image, jusqu'à ce que les étincelles deviennent des formes distinctes.

C'étaient des gens.

Ou plus précisément les restes de ce qui avait été autrefois des gens. Il était impossible de dire combien il y en avait eu. Tous avaient été coupés en deux, mutilés écrasés, démembrés ; on pouvait encore voir çà et là les restes déchiquetés de leurs combinaisons spatiales. Des membres et des organes sectionnés accompagnaient les corps, souvent à plusieurs dizaines de mètres de leur propriétaire légitime.

On aurait dit que quelqu'un les avait jetés là sur un coup de colère.

— Qui étaient-ils ? demanda Forqueray.

— L'équipage d'un vaisseau qui a dû ralentir dans ce système pour réparer ses boucliers, dit Childe. Leur capitaine se nommait Argyle. Ils sont tombés sur la Flèche par hasard et ils ont commencé à l'explorer en croyant qu'elle contenait des objets d'une grande valeur technologique.

— Et que leur est-il arrivé ?

— Ils sont entrés, soit seuls, soit par petits groupes. À l'intérieur de la Flèche, ils ont affronté une série de défis, chacun plus difficile que le précédent. S'ils commettaient une erreur, la Flèche les punissait. Au début, les châtiments étaient plutôt légers, mais avec le temps ils sont devenus de plus en plus cruels. Le truc, pour s'en sortir, était de savoir quand admettre qu'on avait perdu.

Je me penchai en avant.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Parce que Argyle a survécu. Pas longtemps, je le reconnais, mais assez pour que ma machine le fasse parler. Elle était sur Golgotha depuis le début, voyez-vous – elle avait observé l'arrivée d'Argyle et elle était restée cachée pendant qu'elle enregistrait les confrontations entre son équipage et la Flèche. Et elle l'a vu se traîner hors de la Flèche peu de temps avant que le dernier de ses compagnons n'en soit éjecté.

— Je ne sais pas si je suis prêt à croire le témoignage d'une machine et d'un mourant, dis-je.

— Rien ne t'y oblige, répliqua Childe. Il te suffit de prendre en compte ce que tu vois. Ces traces dans la poussière, par exemple. Elles conduisent toutes à la Flèche, mais quasiment aucune ne se dirige vers les corps.

— Ce qui signifie ?

— Qu'ils sont entrés, comme l'a dit Argyle. Regarde comment les restes sont dispersés. Ils ne se trouvent pas tous à la même distance de la Flèche. Ils ont dû être éjectés depuis des hauteurs différentes, ce qui suggère que certains d'entre eux sont arrivés plus près du sommet que d'autres. Ce qui concorde également avec son récit.

Je vis où tout cela menait ; une désagréable sensation

d'inéluctabilité s'empara de moi.

— Et tu veux que nous allions là-bas et que nous découvrions ce qui les intéressait tant. C'est ça ?

Il sourit.

— Tu me connais vraiment trop bien, Richard.

— Je le croyais. Mais il faut être fou pour avoir envie de s'approcher de cette chose.

— Fou ? Possible. Ou peut-être très, très curieux. La question est… (Il laissa sa phrase en suspens et se pencha au-dessus de la table pour remplir mon verre, le tout sans me quitter du regard.) Lequel des deux es-tu ?

— Ni l'un ni l'autre, dis-je.

Mais Childe savait être persuasif. Un mois plus tard, je fus placé en sommeil cryogénique à bord du vaisseau de Forqueray.

2

Nous nous plaçâmes en orbite autour de Golgotha.

Une fois dégelés, nous allâmes prendre le petit déjeuner en empruntant un ascenseur interne qui montait vers la salle de réunion du gobe-lumen.

Tout le monde était là, y compris Trintignant et Forqueray. Ce dernier tétait toujours l'impressionnante collection de flasques, de cornues et de tubes spiralés qu'il avait emmenée à la surface de Yellowstone. Trintignant n'avait pas dormi avec nous, mais il n'en paraissait pas affecté pour autant. Childe nous expliqua que sa plomberie interne nécessitait un entretien spécifique incompatible avec les caissons standard.

— Hé bien, comment était-ce ? me demanda Childe en passant un bras amical autour de mes épaules.

— Aussi… épouvantable que ce qu'on m'avait laissé entendre.

J'avais du mal à parler, les phrases se constituaient au ralenti dans la partie de mon cerveau censée s'occuper du langage.

— Encore un peu vaseux.

— Et bien, nous allons arranger ça très vite. Trintignant peut synthétiser une infusion de médechines qui donneront un bon coup de fouet à tes vieux neurones, n'est-ce pas docteur ?

Trintignant tourna vers moi le beau masque immobile de son visage.

— Aucun problème, mon cher ami…

— Merci beaucoup.

Je me forçai à garder mon calme. Des lambeaux d'images des expériences cybernétiques ratées auxquelles Trintignant devait sa notoriété grouillaient dans mon esprit. À l'idée qu'il puisse injecter de minuscules machines dans mon crâne, j'avais la chair de poule.

— Je passe, pour cette fois. Sans vouloir vous offenser.

— Mais pas du tout.

Trintignant désigna une chaise vide.

— Venez. Asseyez-vous et joignez-vous à la conversation. Nous parlons des rêves que certains d'entre nous ont fait en venant ici, intéressant n'est-ce pas ?

— Des rêves… ? dis-je. J'ai cru que ça venait de moi. Je n'ai pas été le seul ?

— Non, dit Hirz, vous n'avez pas été le seul. Dans l'un d'eux, je me suis retrouvé sur une lune. Celle de la Terre, je crois. Et j'essayais d'entrer dans une construction extraterrestre. Cette saloperie n'arrêtait pas de me tuer, mais je revenais toujours à l'intérieur, comme si on me ramenait à la vie à chaque fois dans ce seul but.

— J'ai fait le même rêve, dis-je, pensif. Et un autre où je me trouvais dans une sorte de… (je m'interrompis pour attendre que les mots s'assemblent dans mon cerveau) une sorte de tombeau souterrain. Une énorme boule de pierre me poursuivait dans un couloir pour m'écrabouiller.

Hirz hocha la tête.

— Le rêve du chapeau, c'est ça, hein ?

— Mon Dieu, oui. (J'eus un sourire de dément.) J'avais perdu mon chapeau et il fallait absolument que je me rue à son secours, c'était ridicule !

Célestine me considéra avec une expression à mi-chemin entre le détachement glacial et l'hostilité ouverte.

— Pareil pour moi.

— Et pour moi, gloussa Hirz. Mais j'ai envoyé promener le chapeau. Non, c'est vrai, avec ce que Childe nous paie, en acheter un neuf n'est pas mon souci principal.

Un ange passa ; seule Hirz semblait pouvoir parler, sans en être gênée, des généreux honoraires que Childe nous avait alloués en contrepartie de notre participation à cette entreprise. Le montant initial était conséquent mais, à notre retour à Yellowstone, nous étions tous censés recevoir neuf fois plus, une somme ajustée en fonction du taux d'inflation qui sévirait pendant les soixante à quatre-vingts ans que devait durer notre voyage.

C'était effectivement généreux.

Mais je soupçonnais Childe de savoir que certains d'entre nous se seraient joints à lui sans cet extra – lequel était fort bienvenu, je dois bien l'admettre.

Célestine brisa le silence et se tourna vers Hirz.

— Avez-vous également fait le rêve des cubes ?

— Oh, mon Dieu, oui, dit la spécialiste de l'infiltration, comme si elle s'en souvenait à l'instant. Les cubes. Et vous, Richard ?

— En effet, répondis-je en tressaillant à ce souvenir. (J'étais membre d'un groupe piégé à l'intérieur d'une infinité de pièces cubiques ; beaucoup contenaient des surprises mortelles.) J'ai été découpé en morceaux par l'un des pièges. En petits cubes, si je me souviens bien.

— Ouais. Ça ne figure pas non plus sur ma liste des dix meilleures façons de mourir.

Childe toussa.

— Je crois que je devrais m'excuser au sujet de ces rêves. Ce sont des récits que j'ai introduits dans vos esprits – sauf celui du docteur Trintignant – pendant que vous entriez et sortiez de votre sommeil cryogénique.

— Des récits ?

— Je les ai fabriqués à partir de sources diverses ; j'ai pensé qu'ils induiraient en nous l'état d'esprit dont nous avons besoin pour affronter ce qui nous attend.

— Une mort horrible, c'est à ça que vous faites allusion ? demanda Hirz.

— Des problèmes à résoudre, en fait. (Childe servit du café d'un noir de suie tout en parlant, comme si ce qui nous attendait n'était qu'une promenade revigorante.) Bien entendu, aucun de ces rêves ne doit ressembler à ce que nous allons trouver à l'intérieur de la Flèche… mais ne vous sentez-vous pas mieux à présent ?

Je réfléchis un instant avant de lui répondre.

— Non, pas vraiment.

Treize heures plus tard, nous nous trouvions à la surface et nous inspections les combinaisons que Forqueray nous avait fournies.

C'étaient des engins blancs et lisses, blindés, autonomes et assez intelligents pour duper tout un congrès de cybernéticiens. Lorsqu'on les avait endossées, leur surface devenait lisse et blanche, donnant à leurs porteurs l'apparence de figurines moulées dans du savon. Elles apprenaient en outre rapidement comment nous nous déplacions, s'ajustaient en conséquence et anticipaient constamment nos mouvements tels des partenaires de danse accomplis.

Forqueray nous dit qu'une de ces combinaisons pouvait maintenir son occupant en vie presque indéfiniment. Elle recyclait les déchets organiques en un circuit fermé presque parfait, et pouvait même placer leur occupant en sommeil cryogénique et le protéger de presque tous les dangers extérieurs, que ce soit le vide ou la pression exercée par le plus profond des océans.

— Et les armes ? s'enquit Célestine après qu'on nous eut montré comment piloter les combinaisons.

— Des armes ? demanda Forqueray sur un ton neutre.

— J'ai entendu parler de ces engins, capitaine. Elles sont censées posséder assez de puissance de feu pour vaporiser une montagne.

Childe toussa.

— Je crains que nous n'ayons pas d'armes. J'ai demandé à Forqueray de les ôter. Nous n'aurons pas non plus d'outils coupants. Et vous ne disposerez pas d'autant de force motrice pure qu'avec une combinaison non modifiée. Les servomécanismes ne vous le permettront pas.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre. Vous nous handicapez avant même d'entrer ?

— Non, loin de là. Je me contente de respecter les règles imposées par la Flèche. Voyez-vous, elle ne permet pas l'introduction d'armes à l'intérieur, ni rien qu'on puisse utiliser contre elle, comme des torches à fusion. Elle détecte ce type d'ustensile et agit en fonction de ce qu'elle découvre. Elle est très intelligente.

Je le regardai.

— Tu as deviné tout ça ?

— Bien sûr que non. C'est Argyle qui l'a appris. Nous n'avons aucune raison de reproduire ses erreurs, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas, dit Célestine lorsque nous nous retrouvâmes hors de la navette, pareils à de petites statuettes de savon blanc. Pourquoi affronter cette chose sur son propre terrain ? Il y a plus que certainement des armes utilisables à bord du vaisseau de Forqueray, en orbite. Nous pourrions l'ouvrir comme une vieille carcasse.

— Oui, dit Childe, et détruire tout ce pourquoi nous sommes venus de si loin par la même occasion ?

— Je ne suggère pas de la rayer de la surface de Golgotha. Juste de procéder à une dissection chirurgicale bien propre.

— Ça ne marchera pas. La Flèche est un organisme vivant, Célestine. Ou, du moins, une machine intelligente bien plus futée que tout ce que nous avons jamais rencontré jusqu'à présent. Elle ne tolérera pas qu'on use de violence contre elle. Cela fait partie des choses qu'Argyle a apprises. Même si elle ne peut pas se défendre contre ce type d'attaques – ce dont nous ne sommes pas sûrs – il est certain qu'elle détruira son propre contenu. Et nous aurons tout perdu.

— Mais tout de même… pas d'armes ?

— Pas tout à fait, dit Childe en tapotant l'endroit de sa combinaison où se trouvait son front. Il nous reste nos esprits, après tout. C'est pour ça que j'ai réuni cette équipe. Si la force brute avait suffi, je n'aurais pas eu besoin de ratisser tout Yellowstone pour dénicher des esprits aussi puissants que les vôtres.

Hirz, qui portait une version sur mesure, plus petite, de nos combinaisons blindées, prit la parole :

— Vous avez intérêt à ne pas vous foutre de notre gueule.

— Forqueray ? s'enquit Childe, nous y sommes presque à présent. Laissez-nous à la surface à deux kilomètres de la base de la Flèche. Nous franchirons le reste à pied.

Forqueray s'exécuta ; notre formation triangulaire perdit de l'altitude. Jusque-là, nos combinaisons avaient été couplées à la sienne, nous en retrouvâmes alors le contrôle.

Je sentis la texture rugueuse du sol à travers les nombreuses

couches de blindage et de rembourrage de la mienne. Je levai une main dans un épais gantelet ; le souffle de l'atmosphère raréfiée de Golgotha me caressa la paume. La transmission tactile était sans défaut ; lorsque je remuais, la combinaison suivait mes mouvements avec une telle souplesse que je n'avais même pas la sensation qu'elle pesait quoi que ce fût. La vue était tout aussi impressionnante car, au lieu de m'obliger à regarder à travers une visière, ses systèmes projetaient une image directement sur mon champ visuel.

Une bande située en haut de celui-ci montrait une vue à trois cent soixante degrés de mon environnement, et je pouvais agrandir n'importe quel point de l'image presque sans y penser. Il m'était également possible d'y superposer avec la même facilité des couches de données : sonar, radar, infrarouge et gravimétrique. Si je regardais vers le bas, je pouvais même demander à la combinaison de m'éliminer de l'image et voir la scène de l'extérieur. Elle projetait des réseaux lumineux sur le paysage à mesure que nous progressions : des gravures au néon qui prenaient parfois la forme de rochers ou de traces à la forme étrange, ou de bizarres motifs dessinés sur le sol. Après en avoir fait l'expérience pendant quelques minutes, j'ajustai le niveau d'alerte de la combinaison pour que ce que je ressentais demeure utile, et que je ne sois ni trop sur mes gardes, ni trop sûr de moi.

Childe et Forqueray avaient pris la tête du groupe depuis notre arrivée sur la planète. Ils auraient dû être difficiles à distinguer, mais ma combinaison avait en partie effacé la leur, si bien qu'ils paraissaient marcher sans autre protection qu'un fantôme de seconde peau. Ils partageaient la même illusion lorsqu'ils me regardaient.

Trintignant nous suivait un peu en arrière, se déplaçant avec la raideur d'automate à laquelle je m'étais à présent presque habitué.

Célestine suivait ; je marchais un peu en arrière.

Hirz fermait la procession, petite, mortellement dangereuse et – maintenant que je la connaissais un peu mieux – très différente des quelques enfants que j'avais eu l'occasion de rencontrer.

La chose que nous étions venus vaincre de si loin s'élevait devant nous – ne cessait de s'élever.

Elle était bien entendu visible longtemps avant que nous nous soyons posés. La Flèche, après tout, mesurait un quart de kilomètre de haut. Mais je crois que nous avions tous choisi de l'ignorer, de la bannir de notre champ de perception jusqu'à ce que nous en soyons beaucoup plus proches. Nous ne pouvions permettre à notre écran mental de ne s'effacer que maintenant, forçant enfin notre imagination à affronter le fait que la Flèche existait bel et bien.

Énorme et silencieuse, telle une dague dressée vers le ciel.

Elle ressemblait beaucoup à ce que Childe nous en avait montré, sauf qu'elle paraissait infiniment plus massive, plus présente. Nous étions encore à un quart de kilomètre de sa base, et pourtant l'extrémité en forme de bulbe semblait se pencher sur nous, comme prête à tomber à chaque seconde pour nous écraser. L'impression était accentuée par les nuages de haute altitude qui passaient parfois au-dessus de nos têtes en tourbillonnant dans les vents rares et vifs de Golgotha. La tour tout entière semblait sur le point de basculer. Pendant un bon moment, tandis que nous prenions la mesure de l'immense objet qui s'élevait devant nous, ainsi que de son âge et de son terrible potentiel de nuisance, l'idée d'essayer d'en atteindre le sommet parut frôler de bien près la folie.

Une petite voix rationnelle me rappela alors que c'était exactement l'effet recherché par les constructeurs de la Flèche.

Sachant cela, il était un petit peu plus facile de faire un pas de plus en direction de la base de la tour.

— Hé bien, dit Célestine. On dirait que nous avons trouvé Argyle.

Childe hocha la tête.

— Oui. Ou du moins ce qui reste de ce malheureux.

À ce stade, nous avions déjà trouvé plusieurs fragments de corps, mais le sien était le seul à être plus ou moins complet. Il avait perdu une jambe à l'intérieur de la Flèche, mais il était parvenu à ramper jusqu'à la sortie avant de mourir asphyxié et vidé de son sang. C'était ici – pendant son agonie – que l'envoyé de Childe était sorti de sa cachette et l'avait interrogé.

Peut-être Argyle s'était-il imaginé être en présence d'un ange d'acier bienveillant.

Il n'était pas bien conservé. On ne trouvait pas de bactéries sur Golgotha, ni rien qu'un météorologue charitable aurait pu qualifier de climat, mais il y avait de violentes tempêtes de sable. Elles avaient tour à tour couvert et découvert le corps, en récurant les chairs. Il manquait des morceaux de sa combinaison et son casque s'était brisé et ouvert, dévoilant son crâne. Des lambeaux de peau semblables à du papier adhéraient encore à l'os çà et là, mais il n'en subsistait pas assez pour créer l'illusion d'un visage.

Childe et Forqueray considérèrent le corps, l'air mal à l'aise, tandis que Trintignant s'agenouillait pour l'examiner plus en détail. Une caméra appartenant à l'Ultra voletait autour de lui, observant la scène de ses grappes d'objectifs.

— La jambe a été ôtée proprement, expliqua le docteur en soulevant les couches de tissu de la combinaison en loques pour découvrir le moignon. Voyez comme on a tranché avec précision dans l'os et les muscles, sur un même plan, comme si l'on avait voulu découper une section à la géométrie parfaite dans un solide

platonicien. J'aurais tendance à penser qu'un laser en est à l'origine, mais je ne vois aucune trace de cautérisation. Un jet d'eau à haute pression peut se révéler aussi précis, voire un couteau très bien affûté.

— C'est fascinant, doc, dit Hirz en s'agenouillant à côté de lui. Je parie qu'en plus il a eu sacrément mal, non ?

— Pas nécessairement. Le degré de douleur ressenti dépend très précisément de la manière dont les terminaisons nerveuses sont sectionnées. Je n'ai pas l'impression que le choc ait été le facteur principal dans le décès de cet homme. (Le docteur Trintignant examina les restes d'un ruban de tissu rouge attaché un peu au-dessus de l'endroit où se terminait la jambe.) Et la perte de sang n'a pas été aussi rapide qu'on aurait pu s'y attendre en l'absence de cautérisation. Cette bande de tissu était un garrot qui se trouvait sans doute dans le kit médical de sa combinaison. Ce kit contenait presque certainement des analgésiques.

— Ça n'a pourtant pas suffi à le sauver, commenta Childe.

— Non. (Trintignant se leva, me faisant penser à un escalator.) Mais vous devez admettre que compte tenu des obstacles à franchir, il s'en est plutôt bien sorti.

Sur la plus grande partie de sa hauteur, la Flèche de sang ne mesurait pas plus d'une douzaine de mètres d'épaisseur ; elle était encore plus étroite au-dessus du sommet en forme de bulbe. Mais, semblable en cela à une élégante pièce de jeu d'échecs, sa partie inférieure s'évasait considérablement pour former un large socle. Le diamètre de cette masse semblable à un podium était de cinquante mètres environ : un cinquième de la hauteur totale de la structure. Vue de loin, elle paraissait reposer solidement sur ce socle. On avait du mal à croire que cet obélisque majestueux pouvait se passer de fondations particulièrement profondes pour l'ancrer dans le sol.

Elle n'en avait pas.

La base de la Flèche n'entrait pas en contact avec la surface de Golgotha. Elle flottait au-dessus du sol, séparée de lui par cinq ou six mètres d'air. Comme si l'on avait construit l'édifice en hauteur, puis ôté les échafaudages d'un coup de pied, et qu'il était tout simplement resté en place.

Nous avançâmes en toute confiance jusqu'au bord, où nous nous arrêtâmes tous ; pour l'instant, aucun de nous n'avait envie de s'avancer sous la partie en surplomb.

— Forqueray ? demanda Childe.

— Oui ?

— Voyons ce qu'en pense votre drone.

Forqueray lança sa caméra sous la tour ; sans se presser, elle décrivit une spirale de plus en plus large. De temps à autre, elle

touchait la base d'un doigt de laser ; elle frôla même la surface plane, où elle ricocha au passage. Forqueray demeurait impassible, baissant parfois les yeux pour absorber les données envoyées à sa combinaison.

— Hé bien ? dit Célestine. Qu'est-ce qui la maintient en l'air ?

Forqueray avança sous la saillie.

— Je ne détecte aucun champ. Pas même une perturbation mineure dans la magnétosphère de Golgotha. Pas d'altérations significatives du vecteur gravitationnel local non plus. Et – avant que nous nous imaginions des solutions inutilement compliquées – il n'y a pas de supports cachés.

Célestine demeura silencieuse pendant quelques instants avant de répondre :

— Très bien. Et si la Flèche ne pesait rien du tout ? Il y a de l'air ici, pas beaucoup, je vous l'accorde, mais si la Flèche était pratiquement creuse ? Il pourrait y avoir assez de portance pour la faire flotter, comme un ballon.

— Il n'y en a pas, dit Forqueray en ouvrant la main pour saisir la caméra, qui vint se nicher dans sa paume tel un faucon crécerelle bien dressé. Quelle que soit la nature de l'objet qui se trouve au-dessus de nous, c'est de la matière solide. Je ne peux pas obtenir de données sur sa masse, mais je constate que cette chose bloque une sacrée quantité de rayonnement cosmique. Aucun de nos senseurs ne peut voir à travers.

— Forqueray a raison, dit Childe. Mais je comprends que vous ayez du mal à l'accepter, Célestine. Il est parfaitement normal que vous soyez en proie à un sentiment de déni.

— Et je nierai quoi, selon vous ?

— Que nous avons affaire à un objet qui nous est véritablement étranger. Ne vous en faites pas, vous vous en remettrez, tout comme moi.

— Je m'en remettrai quand j'aurais envie de m'en remettre, dit Célestine en rejoignant Forqueray sous le plafond sombre.

Elle promena son regard autour et au-dessus d'elle, comme une souris se recroquevillant en tremblant sous une semelle plutôt que comme un visiteur admirant une fresque dans un musée.

Mais je savais exactement ce qu'elle pensait.

En quatre siècles de voyages dans l'espace profond, on n'avait jamais entraperçu que des signes d'intelligence extraterrestre. Nous suspections depuis longtemps qu'ils étaient là-bas, quelque part dans l'espace. Mais cette conviction était devenue de moins en moins profonde à mesure que les années passaient et que, monde après monde, on ne découvrait que de vagues traces effacées par le temps de cultures qui avaient peut-être connu leur heure de gloire, mais qui étaient à présent totalement détruites. Les Mystifs avaient de toute

évidence été créés par des cerveaux intelligents, mais ils ne l'étaient pas nécessairement eux-mêmes. Et, même s'ils s'étaient sans doute déplacés d'étoile en étoile dans un passé lointain, ils ne dépendaient plus à présent d'aucune forme de technologie identifiable. Les Vélaires valaient à peine mieux : des esprits secrets enfermés à l'abri de coquilles d'espace-temps restructuré.

On ne les avait jamais vus, et leur nature comme leurs intentions nous demeuraient d'une inquiétante obscurité.

Pourtant, la Flèche de sang était différente.

En dépit de son étrangeté, en dépit du fait qu'elle narguait les préjugés mesquins que nous entretenions au sujet de la façon dont l'espace et le temps étaient censés se comporter, c'était de toute évidence un objet manufacturé. Et je me dis que, s'il était parvenu à rester en suspension au-dessus de la surface de Golgotha jusqu'à maintenant, il était très improbable qu'il choisisse cet instant précis pour s'écraser.

Je franchis le seuil, suivi par les autres membres du groupe.

— On se demande quelles créatures ont bien pu la construire, dis-je. Avaient-ils les mêmes espoirs et les mêmes craintes que nous, où étaient-ils à ce point plus évolués qu'ils nous paraîtraient semblables à des dieux ?

— Je me fous complètement de savoir qui a construit ce truc, dit Hirz. Je veux juste savoir comment on entre. Avez-vous une idée lumineuse à nous proposer, Childe ?

— Il existe un moyen, dit-il.

Nous le suivîmes jusqu'au milieu du plafond, où nous nous serrâmes nerveusement les uns contre les autres. Nous n'avions pu le voir avant mais, juste au-dessus de nos têtes se trouvait un cercle d'un noir absolu qui tranchait sur l'obscurité banale de la surface inférieure de la Flèche.

— Ce truc ? demanda Hirz.

— C'est la seule façon d'entrer, dit Childe. Et de sortir vivant.

— Roland, demandai-je, comment Argyle et son équipe sont-ils entrés ?

— Ils ont dû apporter quelque chose et monter dessus. Une échelle, par exemple.

J'examinai les environs.

— Il n'y en a plus aucune trace, non ?

— Non, et ça n'a aucune importance. Nous n'avons pas besoin de ça – pas avec ces combinaisons. Forqueray ?

L'Ultra hocha la tête et lança la caméra.

Elle prit son envol et disparut à l'intérieur de l'ouverture. Rien ne se produisit pendant plusieurs secondes, nous vîmes seulement une lumière clignotante rouge sortir du trou par intermittence. Puis la

caméra réapparut et descendit à nouveau dans la main de Forqueray.

— Il y a une grande salle là-haut, dit-il. Le sol est plat autour du trou. Elle mesure vingt mètres de large, et le plafond est juste assez haut pour nous permettre de tenir debout. Elle est vide. Il semble qu'il y ait une porte qui mène de cette pièce au reste de la Flèche. Elle est scellée.

— Pouvons-nous être certains qu'il n'y a rien de dangereux dedans ? demandai-je.

— Non, répliqua Childe. Mais Argyle a dit que la première salle était sûre. Nous allons devoir le croire sur parole.

— Et il y a suffisamment de place pour nous tous là-haut ?

Forqueray hocha la tête.

— Largement.

J'imagine que ce qui se passa ensuite aurait pu se dérouler avec plus de cérémonie, mais je n'eus pas l'impression que ce moment avait une signification spéciale, je n'eus même pas de mauvais pressentiment tandis que nous passions à travers le plafond. C'était comme si, en toute décontraction, nous avions pris pied sur les contreforts sans danger d'une montagne, et cela sans que la perspective des périls qui nous attendaient assurément pèse sur nous.

L'intérieur correspondait exactement à la description faite par Forqueray.

La salle était sombre, mais la caméra donnait un peu de lumière, et les senseurs de nos combinaisons pouvaient nous fournir une carte de la pièce et la superposer à notre champ visuel.

Le sol paraissait couvert d'une couche de métal. Çà et là, on voyait des marques en creux ; l'endroit où elle rejoignait le trou était convexe et poli.

En me penchant pour toucher le revêtement, je sentis le contact d'un alliage dur et terne qui paraissait néanmoins pouvoir céder sous une pression suffisante. Des données se déployèrent devant mes yeux, m'informant que la température du sol ne dépassait pas les cent quinze degrés au-dessus du zéro absolu. Le chimiosenseur de ma paume m'informa que le sol était essentiellement composé de fer, mêlé à des variétés allotropiques de carbone qui ne correspondaient à rien de ce qu'il connaissait. Il y avait aussi des traces de presque tous les isotopes stables du tableau périodique des éléments, à l'exception – bizarre – de l'argent. Tout était le résultat de déductions car, lorsque le chimiosenseur tenta de prélever un échantillon microscopique du revêtement du sol pour l'analyser plus en détail, il envoya une série de messages d'erreurs de plus en plus frénétiques avant de sombrer dans le silence.

J'essayai d'utiliser le chimiosenseur sur ma propre combinaison.

Il ne fonctionnait plus.

— Répare-moi ça, lui ordonnai-je en l'autorisant à utiliser toutes les ressources nécessaires à cette tâche.

— Un problème, Richard ? interrogea Childe.

— Ma combinaison a une panne. Mineure, mais agaçante. Je crois que la Flèche n'a pas beaucoup aimé que je prélève un échantillon de son sol.

— Merde. J'aurais sans doute dû vous prévenir. L'équipe d'Argyle a rencontré le même problème. Elle n'aime pas non plus qu'on la coupe. Tu t'en es bien sorti, elle s'est contentée d'un avertissement de pure forme.

— Comme c'est généreux de sa part.

— Sois prudent, d'accord ?

Childe dit alors à tout le monde de couper les chimiosenseurs jusqu'à nouvel ordre. Hirz protesta en marmonnant, mais tous les autres acceptèrent sans rien dire.

Entre-temps, je continuai à étudier la salle tout en songeant que j'avais eu de la chance que ma combinaison n'ait pas suscité de réaction plus violente. Le mur circulaire de la pièce était fait du même alliage dur, lisse et terne que le sol, sauf là où il encadrait ce qui était à l'évidence une porte située à un mètre au-dessus du sol où conduisaient trois marches cubiques.

La porte elle-même mesurait un mètre de large, et peut-être le double de haut.

— Hé, dit Hirz, sentez-moi ça.

Elle s'était agenouillée et avait posé la main à plat sur le sol.

— Attention, dis-je, c'est exactement ce que j'ai fait et…

— Pas de panique, j'ai éteint mon chimiomachin.

— Dans ce cas que fabriquez…

— Penchez-vous et voyez vous-même.

Nous nous agenouillâmes tous avec lenteur pour toucher le sol. Quand je l'avais moi-même touché quelques instants auparavant, il était aussi froid et mort que celui d'une crypte. Ce n'était plus le cas. Il vibrait à présent, comme si quelque part, pas très loin de nous, un puissant moteur se disloquait sous l'effet de ses propres trépidations, telle une turbine sur le point de se détacher de son socle. La vibration montait et descendait en vagues pulsantes. Toutes les trente secondes environ, elle atteignait une sorte de crescendo, comme à la fin d'une lente et puissante inhalation.

— C'est vivant, dit Hirz.

— Ce n'était pas ainsi il y a quelques secondes.

— Je sais. (Hirz se tourna vers moi.) Ce putain de truc vient de se réveiller. Il sait que nous sommes là.

3

Je m'approchai de la porte et l'étudiai dans les règles pour la première fois.

Ses proportions étaient d'une rassurante normalité ; il nous aurait suffi de nous pencher un peu pour la franchir. Mais pour l'instant, elle était scellée par une plaque de métal lisse, dont on pouvait aisément imaginer qu'elle glisserait sur le côté lorsque nous aurions découvert comment l'ouvrir. Le seul mode d'emploi se trouvait sur l'épaisse embrasure de la porte, qui portait de fines marques géométriques.

Je ne les avais pas remarquées jusque-là.

Il y avait en réalité des dessins de chaque côté, sur les montants. En bas à gauche se trouvait un point, bien trop circulaire pour être le fruit d'un accident. Suivait un triangle équilatéral, base vers le haut, un pentagone et un heptagone. À droite se trouvaient trois autres figures géométriques, qui comptaient respectivement onze, treize et vingt côtés.

— Eh bien ? demanda Hirz, qui regardait par-dessus mon épaule. Vous nous apportez vos lumières ?

— Des nombres premiers, dis-je. En tout cas, c'est l'explication la plus simple qui me vient à l'idée. Le nombre de sommets des formes situées à gauche sont les quatre premiers nombres premiers : un, trois, cinq et sept.

— Et de l'autre côté ?

Childe répondit à ma place.

— La figure à onze côtés représente le nombre suivant dans la séquence. Treize est trop élevé pour un nombre premier, et vingt n'est pas premier du tout.

— Voulez-vous dire qu'on a gagné si on choisit le onze ? (Hirz tendit la main, prête à appuyer sur la figure située en bas à gauche, qu'elle pouvait atteindre sans monter les trois marches.) J'espère que les autres tests seront aussi sim…

— Du calme, ma vieille. (Childe lui saisit le poignet.) Ne nous précipitons pas. Nous ne devrions jamais rien faire sans avoir atteint un consensus. D'accord ?

Hirz ôta la main de la porte.

— D'accord…

Au bout de quelques minutes à peine, tout le monde s'accorda à

dire que la figure à onze côtés était de toute évidence celle que nous devions choisir. Célestine ne se rangea pas tout de suite à l'opinion générale ; elle examina longuement le montant de gauche avant d'approuver notre choix initial.

— Je préfère être prudente, c'est tout, dit-elle. Nous ne pouvons rien tenir pour acquis. Il se peut qu'ils lisent de droite à gauche. Dans ce cas, les figures de droite formeraient une séquence que celles de gauche seraient censées compléter. Mais il peuvent aussi lire en diagonale, ou de manière encore moins évidente.

Childe hocha la tête.

— Et le choix le plus évident n'est peut-être pas toujours le bon. Il pourrait y avoir une séquence cachée en profondeur – quelque chose de plus élégant – que nous ne voyons tout simplement pas. Voilà pourquoi j'ai voulu que Célestine nous accompagne. Si l'un de nous est capable de mettre le doigt sur ce genre de subtilités, c'est bien elle.

Elle se tourna vers lui.

— Ne vous en remettez pas trop aux dons que les Mystifs m'ont peut-être donnés, quels qu'ils soient, Childe.

— Je n'en ferai rien. À moins d'y être obligé. (Il se tourna vers la spécialiste de l'infiltration, toujours debout près de l'encadrement de la porte.) Vous pouvez y aller, Hirz.

Elle tendit la main et recouvrit la figure à onze côtés de la paume de sa main.

Après une pause insoutenable, nous entendîmes un claquement sourd, et je sentis le sol vibrer encore plus fort qu'auparavant. La porte coulissa pesamment sur le côté, révélant une autre salle plongée dans l'obscurité.

Nous regardâmes autour de nous, nous jaugeant les uns les autres.

Rien n'avait changé. Personne n'avait été victime d'attaque surprise ayant pour conséquences des blessures graves.

— Forqueray ? interrogea Childe.

L'Ultra savait ce qu'il attendait de lui. Il lança la caméra dans l'ouverture et attendit plusieurs secondes qu'elle revienne dans sa main.

— Une autre pièce métallique, bien plus petite que celle-ci. Le sol est au même niveau que la porte, nous avons donc gagné environ un mètre en hauteur. Il y a une autre porte surélevée dans le mur opposé, qui porte elle aussi des dessins. Sinon, je ne vois rien d'autre que du métal nu.

— Et de l'autre côté de cette porte-ci ? demanda Childe. Y a-t-il aussi des dessins ?

— Non, rien que la sonde ait pu voir.

— Dans ce cas, permettez-moi d'être notre cobaye. Je vais entrer, nous verrons ce qui se passera. J'imagine que même si la porte se

referme derrière moi, je pourrai encore l'ouvrir. Argyle a dit que la Flèche n'empêchait personne de partir tant qu'aucun membre du groupe n'avait pas essayé d'accéder à une nouvelle salle.

— Essayez donc, dit Hirz. Nous allons attendre de ce côté. Si la porte se referme derrière vous, nous vous laisserons une minute avant de l'ouvrir nous-mêmes.

Childe monta les trois marches et franchit le seuil. Il s'arrêta, regarda autour de lui, puis se retourna et baissa les yeux sur nous.

Il ne s'était rien produit.

— On dirait que, pour le moment, la porte va rester ouverte. Qui veut se joindre à moi ?

— Attends, dis-je. Ne devrions-nous pas jeter un coup d'œil au prochain problème avant d'entrer ? Inutile de nous retrouver piégés à l'intérieur si nous ne trouvons pas la solution.

Childe marcha jusqu'à la porte opposée.

— Bien raisonné. Forqueray, connectez les autres membres de l'équipe à mon visuel, voulez-vous ?

— C'est fait.

Nous vîmes la même chose que lui tandis qu'il promenait son regard sur l'encadrement de la porte. Les dessins ressemblaient beaucoup à ceux du problème que nous venions de résoudre, mais les symboles étaient différents. Quatre formes un peu étranges étaient gravées à la verticale sur le côté gauche. Chacune était composée de quatre éléments rectangulaires de taille différente aboutés les uns aux autres selon différentes configurations. Childe regarda l'autre côté de la porte. Il y avait quatre autres formes à droite ; à première vue, elles ressemblaient à celles que nous avions déjà rencontrées.

— Ce n'est pas vraiment une progression géométrique, dit Childe.

— Non. On dirait plutôt un test de conservation de symétrie suite à plusieurs translations différentes, dit Célestine dans un murmure presque inaudible. Les trois figures en bas à gauche ont seulement subi une rotation sur un nombre entier d'angles droits, ce qui a donné les figures correspondantes à droite. Mais les deux figures du haut ne sont pas symétriques. Ce sont des images en miroir auxquelles on a ajouté une rotation.

— Dans ce cas, on doit appuyer sur la forme en haut à droite, non ?

— C'est possible. Mais celle de gauche est tout aussi valide.

— Ouais, dit Hirz. Mais uniquement si nous ignorons ce que l'énigme précédente nous a appris. Peu importe qui sont les enfoirés qui ont fabriqué ce machin, ils lisent de gauche à droite.

Childe leva la main au-dessus de la forme de droite.

— Je suis prêt.

— Attends. (Je montai les marches et franchis le seuil de la salle

pour le rejoindre.) Il ne faut pas que tu te retrouves seul là-dedans.

Il me regarda avec une expression proche de la gratitude. Aucun de nos compagnons n'avait encore passé le seuil, et je me demandai si je m'y serais moi-même risqué si Childe et moi n'avions pas été de vieux amis.

— Vas-y, appuie, dis-je. Même si nous nous trompons, à ce stade, la punition ne doit pas être trop dure.

Il hocha la tête et appliqua la paume de sa main sur le symbole de droite.

Aucun résultat.

— C'est peut-être celui de gauche… ?

— Essaie. Ça ne mange pas de pain. De toute évidence, nous nous sommes déjà trompés.

Childe se déplaça pour appuyer sur l'autre symbole situé sur la ligne du haut.

Rien.

Je grinçai des dents.

— D'accord. On pourrait aussi bien essayer un des symboles que nous savons être faux. Es-tu prêt à tenter le coup ?

Il me lança un rapide regard et acquiesça.

— Je n'ai pas pris la peine d'engager Forqueray juste pour avoir un voyage gratuit, tu sais. Ces combinaisons sont conçues pour encaisser pas mal de coups.

— Même des coups extraterrestres ?

— On ne va pas tarder à le savoir, non ?

Il se déplaça pour appuyer sur l'une des paires symétriques située en bas des montants.

Ne sachant pas à quoi m'attendre si nous commettions une erreur délibérée, je me préparai au pire tout en me demandant si le règlement intérieur de la Flèche s'appliquait en pareil cas. Après tout, ce qui apparaissait clairement comme le bon choix n'avait pas suscité de réaction de sa part. Pénaliser le mauvais n'avait donc pas de sens, n'est-ce pas ?

Il appuya sur la forme ; il ne se produisait toujours rien.

— Attendez, dit Célestine en nous rejoignant. J'ai une idée. Il est possible que la Flèche ne réagisse – positivement ou négativement – que si nous nous trouvons tous dans la même pièce.

— Il n'y a qu'une seule façon de le savoir, dit Hirz en la suivant.

Forqueray et Trintignant lui emboîtèrent le pas.

Lorsque le dernier d'entre eux eut franchi le seuil, la porte située derrière nous – par où nous étions tous entrés – se referma. Il n'y avait pas de dessins dessus, et tous les stratagèmes qu'essaya Forqueray échouèrent. La porte ne se rouvrit pas.

Ce qui, supposai-je, avait un certain sens. Nous nous étions

engagés à accepter le défi suivant. L'heure de la retraite digne était passée. Cette pensée n'avait pas grand-chose d'agréable. La pièce était plus petite que la précédente ; un vif sentiment de claustrophobie m'envahit soudain.

Nous étions presque épaule contre épaule.

— Vous savez, je crois que la première salle ne constituait qu'un échauffement, dit Célestine. C'est ici que les choses sérieuses commencent.

— Contentez-vous d'appuyer sur ce putain de truc, dit Hirz.

Childe obéit. Comme précédemment, il y eut une pause, qui ne dura sans doute pas plus d'une demi-seconde mais qui me parut infiniment plus longue, comme si de lointains juges mécaniques étaient en train de soupeser notre destin. Des bruits sourds et des vibrations signalèrent alors l'ouverture du panneau.

L'autre porte s'était ouverte en même temps. Le chemin qui menait à l'extérieur de la Flèche était à nouveau libre.

— Forqueray… fit Childe.

L'Ultra lança la caméra dans l'obscurité.

— Hé bien ?

— Ça commence à devenir un tantinet monotone. Une autre salle, une autre porte, d'autres dessins.

— Pas de piège ?

— Rien que la sonde puisse détecter, autrement dit pas grand-chose, j'en ai peur.

— Cette fois, c'est moi qui y vais, dit Célestine. Que personne ne me suive tant que je n'aurai pas résolu le problème, compris ?

— Ça me convient au poil, dit Hirz en coulant un regard vers la sortie.

Célestine fit un pas dans l'obscurité.

Je me rendis soudain compte que je n'avais plus envie d'avoir l'illusion que nous ne portions pas de combinaisons – nous paraissions tout à coup bien trop vulnérables – et j'ordonnai à la mienne de cesser de modifier mon champ visuel en conséquence. La transition s'opéra en douceur ; des combinaisons apparurent autour de nos corps telles des auras en train de s'épaissir. Seule la partie où se trouvait le casque resta à demi transparente, si bien que je pouvais toujours identifier qui était avec qui sans avoir recours à des icônes encombrant mon champ visuel.

— Encore un puzzle mathématique, dit Célestine. Qui demeure assez simple. On ne nous en demande pas trop pour l'instant.

— Super, ça me va très bien, dit Hirz.

Childe n'avait pas l'air impressionné.

— Êtes-vous certaine de la réponse ?

— Faites-moi confiance, dit Célestine. Nous pouvons entrer sans

risque.

Cette fois, les dessins paraissaient plus compliqués, aussi ma première réaction fut-elle de craindre que Célestine n'ait eu trop confiance en elle.

Sur le côté gauche de la porte – et sur toute la hauteur du montant – courait une bande verticale gravée de nombreuses rainures horizontales régulièrement espacées, comme sur une règle. Mais certaines de ces encoches bien nettes étaient plus profondes que les autres. Une règle identique suivait le montant opposé, mais ses entailles étaient plus profondes et disposées différemment, si bien qu'elles n'étaient pas alignées avec celles de droite.

Je regardai l'encadrement pendant plusieurs secondes en croyant que la solution allait m'apparaître. Je me forçai à retrouver l'état d'esprit favorable à la résolution de problèmes qui m'avait paru si naturel la première fois. Mais les rainures refusaient de suivre une quelconque règle mathématique bien définie.

Je regardai Childe. Il n'avait pas l'air de mieux comprendre que moi.

— Vous ne voyez pas ? demanda Célestine.

— Pas vraiment.

— Il y a quatre-vingt-onze entailles, Richard. (Elle s'adressait à moi sur le ton d'un professeur qui commence à perdre patience avec un élève trop lent.) Si l'on commence à compter en partant du bas, les encoches suivantes sont plus profondes que les autres : la troisième, la sixième, la dixième, la quinzième… faut-il que je continue ?

— Je crois qu'il vaut mieux, dit Childe.

— Il y a dix-sept autres rainures profondes, la quatre-vingt onzième concluant la série. Vous devriez comprendre à présent. Pensez géométrie.

— Je ne fais que ça, répondis-je, agacé.

— Donnez-nous la solution, Célestine, dit Childe qui serrait manifestement les dents.

Elle soupira.

— Ce sont des nombres triangulaires.

— Formidable. Je ne suis pas sûr de savoir ce qu'est un nombre triangulaire.

Célestine observa un instant le plafond, comme pour y chercher l'inspiration.

— Voyons. Pensez à un point, s'il vous plaît.

— J'y pense, dit Childe.

— Maintenant, entourez ce point de six voisins, tous à la même distance les uns des autres. Vous les voyez ?

— Oui.

— Continuez à ajouter des points dans toutes les directions, aussi loin que vous pouvez l'imaginer – chaque point ayant six voisins.

— Je vous suis toujours.

— Vous devriez obtenir quelque chose qui ressemble à un Go-Ban. À présent, concentrez-vous à nouveau sur un seul point, près du milieu. Tracez une ligne allant de ce point à l'un de ses six voisins, puis une autre allant vers l'un des deux points se trouvant de chaque côté du voisin que vous venez de choisir. Puis reliez les deux points voisins. Qu'obtenez-vous ?

— Un triangle équilatéral.

— Bien. C'est fini pour ces trois-là. Maintenant, imaginez que les côtés du triangle sont deux fois plus longs. Combien de points sont-ils connectés à présent ?

Childe hésita à peine avant de répondre.

— Six. Je crois.

— Oui. (Célestine se tourna vers moi.) Richard, est-ce que tu suis ?

— Plus ou moins…

J'avais déjà accepté l'idée que quelle que fût la nature de ce problème, Célestine l'avait manifestement résolu.

— Mais il n'y a que sept rainures profondes dans cet intervalle, poursuivit-elle. Ce qui signifie que tout ce que nous avons à faire consiste à identifier l'encoche de droite qui correspond au nombre triangulaire manquant.

— C'est tout ? dit Hirz.

— Voyons, c'est facile. Je connais la réponse, mais nous n'êtes pas obligés de me croire sur parole. Les triangles suivent une séquence toute simple. S'il y a *n* points dans la ligne inférieure du dernier triangle, le suivant en comportera *n* plus un. Ajoutez un à deux, vous obtenez trois. Ajoutez un à deux à trois, et vous obtenez six. Un plus deux plus trois plus quatre, et vous obtenez dix. Puis quinze, puis vingt et un… (Célestine s'interrompit). Écoutez, me croire sur parole ne rime à rien. Affichez un échiquier sur l'écran de vos combinaisons – Forqueray, pouvez-vous vous en occuper ? merci – et commencez à placer des points en formations triangulaires.

Ce que nous fîmes. Cela nous prit un quart d'heure, mais à la fin, nous nous étions tous convaincus, à la force du poignet – y compris Hirz –, que Célestine avait raison. La seule combinaison manquante était celle qui correspondait à la configuration comptant cinquante-cinq points, laquelle se trouvait coïncider avec l'une des rainures profondes du côté droit de la porte.

La solution nous parut alors évidente : c'était bien sur celle-là qu'il fallait appuyer.

— Je n'aime pas ça, dit Hirz. Je vois la réponse à présent… mais tant qu'on ne me l'avait pas montrée, je ne voyais rien. Imaginez qu'il y ait un autre schéma sous-jacent et qu'aucun d'entre nous ne le voie ?

Célestine lui lança un regard glacé.

— Il n'y en a pas.

— Écoutez, ça ne sert à rien de discuter comme ça, dit Childe. Célestine a trouvé la solution la première, mais nous savions que ce serait le cas dès le début. Ne vous inquiétez pas pour ça, Hirz. Vous n'êtes pas ici pour vos dons en mathématiques. Pas plus que Trintignant, ou Forqueray.

— Ouais, quand je pourrai me rendre utile, rappelez-le-moi, dit Hirz.

Elle se rua sur la porte et appuya sur la rainure du côté droit.

Notre progression à travers les cinq salles suivantes fut régulière et sans à-coup. Les problèmes que nous devions résoudre devinrent plus difficiles, mais, après consultation, il apparaissait toujours que même si la solution était ésotérique, elle ne l'était pas au point que nous ne puissions pas nous mettre d'accord. La place occupée par les encadrements des portes augmenta avec la complexité des énigmes, mais il n'y eut pas d'autre changement dans la nature de base des défis. Nous ne fûmes jamais obligés d'aller plus vite que nous ne le voulions, et la Flèche nous fournissait une voie de repli chaque fois que nous avions franchi un seuil. La porte qui se trouvait derrière nous se fermait seulement lorsque nous étions tous entrés dans la pièce du prochain problème, ce qui signifiait que nous pouvions estimer la difficulté de n'importe lequel d'entre eux avant de nous décider en faveur d'une solution. Pour nous convaincre que nous pouvions bien rebrousser chemin, nous demandâmes à Hirz de repartir en sens inverse. Elle revint sans encombre à la première salle – les portes donnant sur l'arrière s'ouvrirent et se refermèrent les unes après les autres pour lui permettre de passer. Elle revint alors vers nous en utilisant les codes d'entrée que nous avions déjà découverts.

Mais à son retour, l'une de ses remarques nous troubla.

— C'est peut-être mon imagination…

— Quoi ? aboya Childe.

— Je crois que les portes deviennent plus étroites. Et plus basses. Il y avait nettement plus d'espace au-dessus de nos têtes au début, ça ne fait aucun doute. Je crois que nous ne l'avons pas remarqué parce que nous avons mis beaucoup de temps à passer de salle en salle.

— Ça n'a guère de sens, observa Célestine.

— Comme je vous l'ai dit, mon imagination me joue peut-être un tour.

Mais nous savions que ce n'était pas le cas. Les deux dernières

fois où j'avais franchi le seuil d'une porte, ma combinaison en avait heurté l'encadrement. Sur le moment, je n'avais pas accordé d'importance à l'incident, l'attribuant à ma négligence, mais j'avais de toute évidence pris mes désirs pour des réalités.

— Je me suis déjà posé des questions au sujet des portes, dis-je. Ne trouvez-vous pas un peu trop pratique que la première sur laquelle nous sommes tombés ait eu pile la bonne taille ? On aurait dit qu'elle provenait d'un bâtiment construit par des humains.

— Dans ce cas, pourquoi rétrécissent-elles ? demanda Childe.

— Je n'en sais rien. Seulement, je crois que Hirz a raison. Et ça m'inquiète.

— Moi aussi. Mais ça ne deviendra pas un problème avant longtemps. (Childe se tourna vers l'Ultra). Forqueray – voulez-vous nous faire l'honneur ?

Je me tournai et observai la pièce qui nous attendait. La porte était ouverte, à présent, mais aucun de nous n'avait encore franchi le seuil. Comme toujours, nous attendîmes que Forqueray envoie sa caméra en éclaireur pour s'assurer que la salle ne recelait pas de pièges visibles.

Forqueray lança la caméra par la porte ouverte.

Nous vîmes les mêmes clignotements rouges que d'habitude tandis qu'elle balayait la pièce de ses pinceaux de lumière.

— Pas de surprise, dit Forqueray, sur un ton légèrement absent, comme chaque fois qu'il nous rapportait les découvertes de la caméra.

— Une salle en métal vide… à peine un peu plus petite que celle où nous nous trouvons à présent. Il y a une porte à l'autre bout et un encadrement de cinquante centimètres de large de chaque côté. Les inscriptions sont complexes cette fois, Célestine.

— Je m'en sortirai, ne vous inquiétez pas.

Forqueray se rapprocha de quelques centimètres de la porte, bras levé et main ouverte. Son visage demeura calme tandis qu'il attendait que la sonde vienne retrouver son maître. Tous les regards étaient posés sur lui ; lorsque l'attente se prolongea, nous commençâmes à nous douter que quelque chose clochait.

La salle était plongée dans l'obscurité la plus totale ; il n'y avait plus un seul éclair.

— La caméra… dit Forqueray.

Le regard de Childe se posa instantanément sur le visage de l'Ultra.

— Oui ?

— Elle ne transmet plus rien. Et je n'arrive plus à la détecter.

— C'est impossible.

— C'est pourtant ce que je suis en train de vous expliquer. (L'Ultra nous regarda ; il dissimulait mal sa peur.) Elle a disparu.

Childe franchit le seuil, s'enfonçant dans l'obscurité.

J'admirais son courage lorsque je sentis le sol trembler. Ma vision périphérique intercepta un mouvement rapide, comme une paupière qui se ferme.

La porte de derrière – celle qui menait hors de la salle où nous nous trouvions – venait de se refermer avec un claquement.

Célestine, qui se tenait sur le seuil, bascula en avant.

— Non… dit-elle en tombant à terre avec un bruit sourd et distinct.

— Childe ! criai-je, bien que ce fût inutile. Ne bougez pas – il s'est passé quelque chose.

— Quoi ?

— La porte derrière nous s'est refermée sur Célestine. Elle est blessée…

Je craignais le pire – la porte avait pu lui couper un bras ou une jambe – mais par bonheur, sa blessure n'était pas aussi grave. Le panneau avait endommagé la cuisse de sa combinaison en se refermant, pelant le blindage, mais Célestine elle-même n'avait pas été touchée. La partie détériorée était encore étanche, la combinaison elle-même, ses principaux systèmes intacts, pouvait bouger.

En fait, les mécanismes d'autoréparation étaient déjà à l'œuvre.

Célestine s'assit par terre.

— Je vais bien. Le choc a été rude, mais je ne crois pas que les dégâts soient irrémédiables.

— Tu en es sûre ? demandai-je en lui tendant la main.

— Absolument, dit-elle en se relevant sans mon aide.

— Vous avez eu de la chance, dit Trintignant. Vous n'empêchiez pas totalement la fermeture. Sinon, j'imagine que vos blessures auraient été plus intéressantes.

— Que s'est-il passé ? demanda Hirz.

— Childe a dû déclencher la fermeture, dit Forqueray. La porte de derrière s'est rabattue dès qu'il a posé le pied à l'intérieur de l'autre salle. (L'Ultra s'approcha de l'ouverture.) Qu'est-il arrivé à ma caméra, Childe ?

— Je l'ignore. Elle n'est pas ici, c'est tout. Il n'y a même pas trace de débris, et rien qui indique ce qui a bien pu la détruire.

Le silence qui s'ensuivit fut rompu par la voix flûtée de Trintignant.

— Je crois que cela a un sens, bizarre, mais un sens tout de même.

— Vous croyez ça, vraiment ?

— Oui, mon cher ami. Je soupçonne la Flèche de n'avoir fait que tolérer le drone jusqu'à présent – pour nous endormir, si vous voulez,

en nous procurant une fausse impression de sécurité. Mais à présent, la Flèche a décrété que nous devions nous débarrasser de cette béquille psychologique. Elle ne nous permettra plus d'apprendre quoi ce soit sur le contenu d'une pièce avant que l'un de nous y pénètre. Et, à ce moment-là, elle nous empêchera d'en *sortir* tant que nous n'aurons pas résolu le problème en question.

— Vous voulez dire qu'elle change les règles à mesure que la partie progresse ? demanda Hirz.

Le docteur tourna son délicat masque d'argent vers elle.

— À quelles règles précises pensiez-vous, Hirz ?

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, docteur. Vous savez très bien ce que je veux dire.

Trintignant posa le bout du doigt sur le menton de son casque.

— J'avoue que non. Voulez-vous dire que la Flèche se serait engagée à obéir à un quelconque règlement ? Il me semble au contraire que c'est loin d'être le cas.

— Non, dis-je. Hirz a raison, en un sens. Il y a eu des règles. Il est clair qu'elle ne tolère pas que nous lui infligions des blessures physiques. Et elle ne nous permet pas d'entrer dans une pièce tant que nous n'avons pas tous pénétré dans la précédente. Je pense que ces règles-là sont effectivement fondamentales.

— Dans ce cas, que fais-tu du drone et de la porte ? demanda Childe.

— Trintignant a raison sur ce point. Jusqu'à présent, elle a toléré que nous enfreignions certaines règles, mais nous n'aurions pas dû croire que cela allait durer.

Hirz hocha la tête.

— Super. Qu'est-ce qu'elle tolère en ce moment ?

— Aucune idée. (Je parvins à esquisser un pâle sourire.) J'imagine que la seule façon de le savoir est de continuer à avancer.

Nous traversâmes huit autres salles en consacrant une à deux heures à la résolution de chaque énigme.

À une ou deux reprises, nous eûmes une discussion pour savoir si nous devions continuer et chaque fois, Hirz se montra la moins enthousiaste du groupe, mais nous n'avions pas rencontré jusque-là de problème insurmontable. Nous progressions, en quelque sorte. Les murs de la plupart des salles étaient nus, mais nous apercevions de temps à autre une fenêtre étroite et grillagée aux carreaux sales constitués d'une substance à l'évidence bien plus résistante que du verre, ou même du diamant. Ces fenêtres s'ouvraient parfois sur de sombres espaces intérieurs ; néanmoins nous pûmes regarder à l'extérieur au moins une fois et mesurer la hauteur où nous étions parvenus. Forqueray, dont le compas inertiel et le gravitomètre

enregistraient notre progression, nous confirma que nous avions gravi au moins quinze mètres depuis la première salle. Chiffre qui ne laissait pas d’être impressionnant tant que l’on oubliait qu’il restait plusieurs centaines de mètres de Flèche au-dessus de nous. Encore quelques centaines de salles, dont chacune offrait un défi encore plus éprouvant que le précédent.

Et les portes rétrécissaient, nous n’en doutions plus.

Les franchir exigeait des efforts et même si nos combinaisons pouvaient dans une certaine mesure changer de forme, il y avait une limite au degré de compacité qu’elles pouvaient atteindre.

Nous avions mis seize heures pour atteindre ce point. À notre vitesse actuelle, parvenir aux environs du sommet allait prendre des jours.

Mais aucun de nous n’avait jamais pensé que nous en aurions vite fini avec cette expédition.

— C’est coton, dit Célestine après avoir étudié la dernière énigme pendant plusieurs minutes. Je crois que je vois de quoi il s’agit, mais…

Childe la regarda.

— Vous croyez, ou vous savez ?

— Je vous ai donné mon opinion. Ce n’est pas facile, croyez-moi. Préférez-vous que je laisse quelqu’un d’autre s’y attaquer d’abord ?

Je posai la main sur le bras de Célestine et lui dit en utilisant un canal privé :

— Du calme. Il est inquiet, c’est tout.

Elle repoussa ma main.

— Je ne t’ai pas demandé de me défendre, Richard.

— Désolé, je ne voulais pas…

— Peu importe. (Célestine interrompit notre discussion et s’adressa à tout le groupe.) Je crois que ces dessins représentent des ombres. Regardez.

À ce stade, nous savions tous utiliser les systèmes de visualisation de nos combinaisons pour dessiner des figures géométriques. Ces hallucinations sommaires pouvaient être projetées sur n’importe quelle surface, où tous les membres du groupe pouvaient les voir.

Célestine, qui était la plus douée d’entre nous, traça un petit tiret rouge sur le mur.

— Vous voyez ça ? Une ligne à une dimension. À présent, regardez bien. (Elle transforma la ligne en carré en la divisant en deux lignes parallèles réunies par leurs extrémités. Puis elle fit pivoter le carré jusqu’à ce que ses côtés se rejoignent, et à nouveau nous ne vîmes plus qu’une ligne.)

— Nous voyons… dit Childe.

— On peut considérer une ligne comme l’ombre unidimensionnelle d’un objet à deux dimensions, un carré, dans ce

cas. Vous comprenez ?

— En gros, je crois, dit Trintignant.

Célestine figea le carré, puis le fit glisser en diagonale en laissant derrière lui une copie à laquelle il était relié par les coins.

— Regardez. Cette fois, nous avons une figure à deux dimensions, c'est-à-dire l'ombre d'un cube à trois dimensions. Vous voyez comme elle change de forme si je fais pivoter le cube, comment elle s'allonge ou se contracte ?

— Oui, j'ai pigé, dit Childe en regardant les deux carrés reliés entre eux glisser l'un sur l'autre en un mouvement liquide et quasi hypnotique ; seul un carré demeurait visible lorsque le cube imaginaire se présentait par la face.

— Hé bien, je pense que ces figures… (Célestine dessina une main un centimètre au-dessus des schémas complexes gravés sur l'encadrement de la porte.) Je crois que ces dessins représentent les ombres en deux dimensions d'objets en quatre dimensions.

— Allez vous faire voir, dit Hirz.

— Voyons, essayez de vous concentrer un peu, s'il vous plaît. Celui-ci est facile. C'est un hypercube. L'équivalent d'un cube en quatre dimensions. Il suffit de prendre un cube et de l'étendre vers l'extérieur, de la même façon dont on procède pour construire un cube à partir d'un carré. (Célestine marqua une pause ; l'espace d'un instant je crus qu'elle allait lever les bras au ciel, désespérée.) Regardez. Regardez ça. (Elle dessina quelque chose sur le mur : un cube situé à l'intérieur d'un autre légèrement plus grand, auquel il était relié par des diagonales.) Voilà à quoi pourrait ressembler l'ombre tridimensionnelle d'un hypercube. À présent vous n'avez plus qu'à replier une dimension de cette ombre, ce qui en fera une figure à deux dimensions, et vous obtiendrez ceci… elle désigna le dessin gravé sur la porte qui nous narguait.

— Je crois bien que je vois… dit Childe, dont la voix n'exprimait aucune certitude.

Je voyais peut-être, moi aussi – mais je ne me sentais pas plus assuré que lui. Childe et moi nous étions lancés des défis basés sur des puzzles dimensionnels dans notre jeunesse, mais notre connaissance des concepts mathématiques renversants que nous utilisions n'avait jamais été aussi intuitive.

— Très bien, dis-je. Admettons que ce truc est bien l'ombre d'un tesseract… en quoi consiste le problème ?

— Le voici, dit Célestine en montrant l'autre côté de la porte, où se trouvait un dessin complètement différent, quoique tout aussi complexe. Il s'agit du même objet, après une rotation.

— L'ombre change à ce point ?

— Il va falloir t'y habituer, Richard.

— D’accord. (Je compris qu’elle m’en voulait encore de l’avoir touchée.) Et les autres ?

— Ils ont tous quatre dimensions, ce sont des formes géométriques assez simples. Voici un pentatope, un hypertétraèdre. C’est une hyperpyramide à quatre faces en forme de tétraèdre… (Célestine s’interrompit et nous regarda d’un air bizarre.) Peu importe. L’important, c’est que toutes les formes correspondantes situées à droite devraient être les ombres des mêmes polytopes après une rotation simple dans une dimension supérieure. Mais l’une d’entre elles ne l’est pas.

— Laquelle ?

Elle en désigna une.

— Celle-ci.

— Et vous en êtes certaine ? dit Hirz. Parce que je parierais ma chemise que non.

Célestine hocha la tête.

— Oui, j’en suis convaincue à présent.

— Mais vous ne pouvez pas nous faire comprendre le truc.

Elle haussa les épaules.

— J’imagine que soit on comprend, soit on ne comprend pas.

— Ah ouais ? On aurait tous dû aller rendre visite aux Mystifs, alors. Je ne serais peut-être pas sur le point de me chier dessus.

Célestine ne répondit pas. Elle se contenta de tendre la main et d’appuyer sur la figure fautive.

— J’ai autant de bonnes nouvelles que de mauvaises, dit Forqueray lorsque nous eûmes franchi une douzaine de salles sans que personne ne soit blessé.

— Donnez-nous les mauvaises en premier, dit Célestine.

Forqueray s’exécuta, en y prenant, me sembla-t-il, un certain plaisir.

— Nous n’allons pas pouvoir franchir plus de deux ou trois portes supplémentaires. Pas avec ces combinaisons.

Il n’était pas vraiment utile de nous le dire. C’était devenu une évidence pendant que nous franchissions les trois ou quatre dernières portes : nous étions en train d’atteindre une limite. La subtile architecture interne de la Flèche ne nous permettrait pas de nous déplacer plus longtemps dans nos encombrantes combinaisons. Nous insinuer dans l’encadrement de la dernière porte avait été difficile ; seule Hirz était indifférente à nos problèmes.

— Dans ce cas, autant abandonner, dis-je.

— Pas tout à fait, fit Forqueray avec son sourire de vampire. J’ai dit que j’avais aussi de bonnes nouvelles, non ?

— C’est-à-dire ? s’enquit Childe.

— Vous vous souvenez que nous avons envoyé Hirz en arrière, au début, pour vérifier si la Flèche allait nous laisser sortir à tout moment ?

— Oui, dit Childe.

Hirz n'avait pas à nouveau parcouru la totalité du chemin depuis, mais elle était revenue en arrière d'une douzaine de salles et avait découvert que la Flèche se montrait aussi coopérative qu'auparavant. Nous n'avions aucune raison de penser qu'elle n'aurait pas pu revenir sur ses pas jusqu'à la sortie si elle l'avait voulu.

— Quelque chose me préoccupait, dit Forqueray. Lorsqu'elle est retournée en arrière, la Flèche a ouvert et fermé les portes les unes après les autres pour la laisser passer. Je ne comprenais pas pourquoi. Elle aurait pu aussi bien les ouvrir toutes en même temps.

— Je dois admettre que ça m'a également troublé, dit Trintignant.

— J'ai donc réfléchi, et j'ai décidé qu'elle devait avoir une bonne raison de ne pas ouvrir toutes les portes en même temps.

Childe grimaça.

— Qui est ?

— L'air, dit Forqueray.

— Vous plaisantez ?

L'Ultra secoua la tête.

— Lorsque nous sommes entrés, nous étions entourés de vide – ou du moins, d'un air aussi raréfié que ce qu'on trouve à la surface de Golgotha. Il est resté ainsi le temps que nous traversions plusieurs pièces. Puis il a commencé à changer. Très lentement, je vous l'accorde, mais les senseurs de ma combinaison l'ont repéré aussitôt.

Childe fit une grimace.

— Et il ne vous est pas venu à l'idée de le dire à l'un d'entre nous ?

— J'ai préféré attendre qu'un schéma se dessine.

Forqueray jeta un coup d'œil à Célestine, qui demeura impassible.

— Il a raison, dit Trintignant. J'ai moi aussi remarqué que les conditions atmosphériques se modifiaient. Forqueray a sans aucun doute également noté que la température de chaque pièce était un peu plus élevée que celle de la précédente. J'ai extrapolé à partir de cette tendance et j'en suis arrivé à une conclusion provisoire. D'ici deux, peut-être trois pièces, nous allons pouvoir nous débarrasser de nos combinaisons et respirer normalement.

— Renoncer aux combinaisons ? (Hirz le regarda comme si elle avait affaire à un fou.) C'est une putain de blague, non ?

Childe leva la main.

— Une minute. Lorsque vous avez dit « air », docteur Trintignant, vous ne parliez pas de quelque chose que nous pourrions respirer ?

Le docteur répondit comme s'il fredonnait un refrain mélodieux.

— Mais bien sûr que si. Les divers gaz qui composent cette atmosphère sont présents dans des proportions remarquablement proches de celles que nous utilisons dans nos combinaisons.

— Ce qui est impossible. Je ne me souviens pas en avoir fourni le moindre échantillon.

Trintignant opina d'un hochement de tête rappelant une poule.

— Il semblerait pourtant qu'on en ait pris un. Incidemment, il se trouve que le mélange correspond précisément aux préférences atmosphériques des Ultras. L'expédition d'Argyle employait très certainement un mélange un peu différent, aussi ne peut-on tout expliquer en considérant que la Flèche possède une bonne mémoire.

Un frisson me parcourut.

À l'idée que la Flèche – cette immense chose vivante où nous cheminions tels des rats – avait réussi, Dieu seul savait comment, à pénétrer le blindage de nos combinaisons pour y dérober un échantillon d'air sans que nous le sachions, mes entrailles se glaçaient. Non seulement elle savait que nous étions là, mais elle savait aussi – de façon intime – ce que nous étions.

Elle connaissait nos points faibles.

Comme pour récompenser Forqueray de son sens de l'observation, la pièce suivante recelait une atmosphère nettement plus riche que celle de toutes les salles précédentes. Elle était aussi nettement plus chaude. Pas encore en mesure d'abriter une forme de vie, mais nous ne serions pas morts sur-le-champ si nous n'avions plus disposé des combinaisons pour nous protéger.

Le problème que nous proposait cette salle était de loin le plus difficile que nous ayons eu à résoudre jusque-là, même au regard des critères de Célestine. À nouveau, l'essentiel de la tâche qui nous attendait était exposé dans les figures géométriques dessinées de part et d'autre de la porte, mais elles étaient reliées par divers symboles et autres boucles, comme sur le plan du métro d'une ville étrangère. Nous étions déjà tombés sur des hiéroglyphes de ce type – ils étaient proches de nos opérateurs mathématiques, comme les symboles de l'addition et de la soustraction, mais nous n'en avions jamais vu autant. Quant au problème lui-même, ce n'était pas un simple exercice de calcul mais – pour autant que Célestine pût en juger – un problème de transformations topologiques en quatre dimensions.

— S'il vous plaît, dites-moi que vous voyez la solution tout de suite, soupira Childe.

— Je… (Célestine laissa sa phrase en suspens.) Je crois que oui. C'est juste que je n'en suis pas absolument certaine. J'ai besoin d'y réfléchir un moment.

— Très bien. Prenez tout votre temps.

Pendant quelques minutes, Célestine parut plongée dans une sorte de rêve éveillé. Elle ouvrit une ou deux fois la bouche et inspira comme si elle s'apprêtait à parler. À une ou deux reprises, elle fit un pas en avant qui paraissait prometteur, mais aucun de ses gestes n'annonçait la découverte soudaine et intuitive que nous espérions tous. Elle revenait chaque fois à la même place, silencieuse. Le temps passa. Une heure s'écoula, puis presque deux.

Et tout ça, pensai-je, avant même que Célestine ait trouvé la réponse. Il allait peut-être s'écouler plusieurs jours avant que nous soyons tous capables de suivre son raisonnement.

Elle finit néanmoins par parler.

— Oui, je vois.

Childe fut le premier à réagir.

— Est-ce la solution à laquelle vous avez pensé au départ ?

— Non.

— Super, dit Hirz.

— Célestine… dis-je pour désamorcer la situation. Comprends-tu pourquoi tu as d'abord choisi la mauvaise solution ?

— Oui. Je crois. C'était un piège. Une réponse qui paraissait correcte mais qui comportait une erreur subtile. Celle qui paraissait à l'évidence être la mauvaise réponse s'est révélé être la bonne.

— D'accord. Tu en es certaine ?

— Je ne suis jamais certaine de rien, Richard. Tout ce que je dis, c'est que je crois qu'il s'agit de la bonne réponse.

Je hochai la tête.

— En toute honnêteté, nous ne pouvons pas en attendre plus de toi. Crois-tu que nous parviendrons à suivre ton raisonnement ?

— Je n'en sais rien. Que comprenez-vous aux espaces de Kaluza-Klein ?

— Pas grand-chose, je dois l'admettre.

— C'est bien ce que je craignais. Je pourrais sans doute expliquer mon raisonnement à certains de vous, mais il y aura toujours quelqu'un qui ne comprendra pas (Célestine jeta un regard lourd de sens à Hirz). Nous pourrions rester dans cette fichue pièce pendant des semaines avant que l'un d'entre nous ne comprenne la solution. Et la Flèche ne tolérera peut-être pas un tel retard.

— Nous n'en savons rien, fis-je remarquer.

— Non, dit Childe. Mais d'un autre côté, nous ne pouvons nous permettre de passer des semaines à résoudre chaque problème. Nous allons inévitablement en arriver à un point où nous devrons nous en remettre au jugement de Célestine. Il se pourrait que ce moment soit venu.

Je le regardai et me rappelai qu'il avait toujours été meilleur que moi en mathématiques. Les problèmes que je lui soumettais l'avaient

rarement arrêté, même lorsque son esprit ultra-méthodique avait besoin de plusieurs semaines pour parvenir à la solution. À l'inverse, il avait souvent réussi à me battre en me soumettant des défis mathématiques aussi complexes que celui avec lequel Célestine se débattait. Ils n'étaient pas exactement de force égale, je le savais, mais leurs capacités n'étaient pas radicalement différentes non plus. La différence essentielle résidait dans le fait que, grâce à ce qu'elle avait vécu avec les Mystifs, Célestine trouverait toujours la réponse à la vitesse surhumaine d'un « idiot-savant ».

— Es-tu en train de me dire que je devrais appuyer sans consulter personne ? dit Célestine.

Childe hocha la tête.

— Si tout le monde est d'accord avec moi…

Ce n'était pas une décision facile à prendre, surtout après avoir traversé tant de salles en obéissant à un régime rigoureusement démocratique. Mais nous en voyions tous le sens, et Hirz elle-même finit par se ranger à l'avis général.

— Je vous avertis, dit-elle, nous passons cette porte et je me casse, argent ou pas.

— Vous abandonnez ? demanda Childe.

— Vous avez vu ce qui est arrivé à tous ces pauvres malheureux que nous avons aperçus dehors. Ils ont dû se croire capables de passer le test suivant.

Childe parut attristé, mais il dit :

— Je comprends tout à fait. Néanmoins, je crois que vous changerez d'avis dès que nous serons de l'autre côté.

— Désolé, ma décision est prise. J'en ai marre de ce merdier. (Hirz se tourna vers Célestine.) Abrégez nos souffrances, s'il vous plaît. Choisissez.

Célestine nous dévisagea les uns après les autres.

— Vous êtes prêts ?

— Oui, répondit Childe pour tout le groupe. Allez-y.

Célestine appuya sur le symbole. Le gouffre de l'attente s'ouvrit alors devant nous, comme les autres fois, attente qui dura et dura encore jusqu'à en devenir douloureuse. Nous regardions tous fixement la porte en essayant de l'obliger à glisser sur le côté par la seule force de notre esprit.

Cette fois, rien ne se passa.

— Oh, mon Dieu, commença à dire Hirz.

C'est alors que l'incident se produisit. Il se déroula tandis qu'elle avait à peine fini de parler et fut terminé presque avant que nous ayons perçu un changement dans la pièce. Ce n'est qu'ensuite – en voyant ce que les combinaisons avaient filmé – que nous pûmes comprendre quelque chose.

Les parois de la salle – comme celles de toutes les pièces que nous avions traversées, en fait – semblaient parfaitement lisses. Un objet émergea pourtant du mur à hauteur de taille ; une lance métallique rigide et effilée qui jaillit à la vitesse de l'éclair. Elle sortit d'un mur et s'enfonça dans l'autre, où elle s'évanouit tel un javelot lancé dans une paroi liquide. Aucun de nous n'eut le temps de le remarquer, encore moins de réagir physiquement. Nos combinaisons elles-mêmes, pourtant programmées pour s'écarter des objets mouvants et potentiellement dangereux, se révélèrent trop lentes. Le javelot avait déjà disparu lorsqu'elles commencèrent à bouger. S'il n'y en avait eu qu'un, nous aurions très bien pu ne pas nous rendre compte de sa présence.

Mais un deuxième surgit une fraction de seconde après le premier et traversa la pièce selon un angle quelque peu différent.

Forqueray se trouvait sur sa trajectoire.

Le javelot le traversa comme s'il était fait de fumée. Sa progression ne fut en aucune façon gênée par la présence de l'Ultra, mais il entraîna dans son sillage une queue de comète sanguinolente qui jaillit de sa combinaison là où elle avait été transpercée, juste au-dessous du coude. La pression régnant dans la pièce était loin d'atteindre celle d'une atmosphère normale.

La combinaison de Forqueray réagit à une vitesse impressionnante, mais en comparaison du javelot, elle se traînait comme une limace.

Elle évalua les dégâts infligés au bras, ainsi que la vitesse à laquelle ses systèmes d'autoréparation pouvaient sceller le trou d'un centimètre de diamètre environ laissé par le javelot, et parvint très vite à une conclusion. Elle pouvait retrouver son intégrité, mais pas sans perdre du sang et se dépressuriser. Ce n'était pas tolérable. Son devoir consistait à garder celui qui la portait en vie à n'importe quel prix ; aussi décida-t-elle de trancher le bras au-dessus de la blessure. Un iris formé de lames mortellement affûtées s'enfonça dans la chair et l'os en moins d'une seconde.

Tout cela se déroula bien avant que les signaux douloureux aient eu le moindre risque d'atteindre le cerveau de Forqueray. Il se rendit compte de son infortune lorsque son bras tomba à ses pieds avec un fracas métallique.

— Je crois… commença-t-il.

Hirz se précipita vers l'Ultra et fit de son mieux pour le soutenir.

Le bras sectionné se terminait par un iris d'argent parfaitement lisse.

— Ne parlez pas, dit Childe.

Forqueray, toujours debout, regardait sa blessure, presque fasciné.

— Je…

— Je vous ai dit de ne pas parler.

Childe s'agenouilla, ramassa le bras coupé et le montra à Forqueray. Le trou le traversait de part en part, semblable à un cylindre évidé aussi propre et net que le canon d'un pistolet.

— Je survivrai, parvint à dire Forqueray.

— Oui, dit Trintignant, et vous pourrez également considérer que vous avez eu de la chance. Si le projectile avait traversé votre corps au lieu de l'une de ses extrémités, je ne crois pas que nous serions en train de discuter.

— Et vous appelez ça de la chance ?

— On peut soigner votre blessure en effectuant une intervention bénigne. Nous avons tout l'équipement nécessaire à bord de la navette.

Hirz regarda autour d'elle, l'air inquiet.

— Vous pensez que la punition est terminée ?

— Si elle ne l'était pas, nous le saurions, dis-je. C'était notre première erreur, après tout. Bien entendu, nous pouvons nous attendre à ce que les suivantes soient pires.

— Alors nous ferions mieux de ne plus nous planter, hein ?

Hirz s'adressait à Célestine.

Je m'attendais à que celle-ci la rembarre avec colère. Elle aurait été en droit de rappeler à Hirz qu'à sa place, obligés de choisir, nous aurions eu à peine une chance sur six de tomber sur la bonne réponse.

Célestine se contenta d'adopter le ton neutre et ensommeillé de celui qui n'arrive pas vraiment à croire qu'il a pu commettre une erreur aussi énorme.

— Je suis désolée. J'ai dû…

— Prendre la mauvaise décision, oui, confirmai-je. Et cela se reproduira, c'est inévitable. Tu as fait de ton mieux, Célestine – aucun d'entre nous n'aurait pu se montrer meilleur.

— Ça n'a pas suffi.

— Non, mais tu as ramené les choix possibles à deux. C'est bien mieux que six.

— Il a raison, dit Childe. Inutile de vous tourmenter, Célestine. Sans vous, nous ne serions jamais arrivés aussi loin. Allez, appuyez sur l'autre dessin, celui que vous aviez choisi en premier – et nous renverrons Forqueray au camp de base.

L'Ultra le fusilla du regard.

— Je vais bien, Childe. Je peux continuer.

— C'est possible, mais il est quand même temps de battre en retraite, pour l'instant. Nous allons prendre soin de votre bras, et nous reviendrons avec des combinaisons légères. De toute façon, nous ne pouvons pas aller beaucoup plus loin dans celles-ci, et je n'ai pas

spécialement envie de continuer sans aucune protection.

Célestine se tourna à nouveau vers l'embrasure de la porte.

— Je ne peux pas non plus vous garantir que ce soit la bonne réponse.

— Nous allons prendre le risque. Appuyez sur les dessins les uns après les autres, en commençant par celui que vous considérez comme la meilleure solution, jusqu'à ce que la Flèche ouvre un chemin qui nous permette de revenir à notre point de départ.

Elle appuya sur le symbole qu'elle avait d'abord choisi, avant d'avoir analysé le problème en profondeur et découvert un faux piège.

Comme toujours, la Flèche n'eut pas l'obligeance d'évaluer aussitôt notre choix. L'espace d'un instant, les nerfs de tout le groupe se tendirent à se rompre tandis que nous attendions la réapparition des javelots… mais, cette fois, la punition nous fut épargnée.

La porte s'ouvrit sur la salle suivante.

Nous n'y entrâmes pas, bien entendu. Nous fîmes demi-tour et repartîmes en sens inverse, passant à nouveau dans le sens de la descente les portes que nous avions franchies à l'aller, le tout en riant presque en constatant que les tous premiers problèmes étaient d'une simplicité enfantine comparés à ceux auxquels nous nous étions frottés avant d'être punis.

Comme les portes s'ouvraient et se refermaient les unes après les autres, l'air se raréfia et l'épiderme de la Flèche de sang se refroidit. Elle ressemblait de moins en moins à une chose vivante et de plus en plus à une très vieille machine plongée dans ses pensées. Mais dans le lointain, son souffle palpitant faisait vibrer le sol, plus grave et plus lent : la Flèche nous informait qu'elle savait que nous étions là, et peut-être aussi qu'elle était un tantinet déçue de nous voir repartir.

— Très bien, saloperie, dit Childe. Nous battons en retraite, mais c'est temporaire. Nous allons revenir, compris ?

— Rien ne t'oblige à en faire une affaire personnelle, lui dis-je.

— Oh, mais bien sûr que si, dit Childe. Ça ne fait aucun doute.

Arrivés dans la première salle, nous nous laissâmes glisser dans le trou par où nous étions entrés. Ensuite, il ne nous restait plus qu'à voler jusqu'à la navette, ce qui ne prit pas longtemps.

La nuit régnait à l'extérieur.

Nous étions restés dix-neuf heures dans la Flèche.

4

— Ça fera l'affaire, dit Forqueray en inclinant son bras dans un sens, puis dans l'autre.

— Comment, « ça fera l'affaire » ? (Trintignant paraissait profondément blessé.) Mon cher ami, ceci est un travail d'orfèvre, une véritable œuvre d'art. Vous ne reverrez probablement jamais son pareil, à moins, bien sûr, que je ne sois de nouveau appelé à officier.

Nous étions assis à l'intérieur de la navette, toujours à la surface de Golgotha. Le cylindre trapu au court museau aérodynamique avait atterri sur sa queue et déployé huit tentes-bulles : six destinées à faire office de quartiers personnels pendant la durée de l'expédition, une pièce commune, et une salle d'opération équipée de tout ce dont Trintignant avait besoin. Je fus surpris – mais je dois admettre un certain manque de connaissance de ce domaine – de constater que les unités de production de la navette n'avaient eu aucun mal à fournir les différents composants cybernétiques réclamés par le docteur. Quant à son matériel de chirurgie, des objets chatoyants et semi intelligents qui lui obéissaient presque avant d'avoir reçu un ordre, ils étaient sans le moindre doute et à tout point de vue le nec plus ultra dans le domaine.

— Ouais, eh bien, j'aurais préféré que vous me remettiez mon ancien bras en place, dit Forqueray, en fermant l'élégant gantelet de métal de sa prothèse.

— C'eût été d'une banalité presque insultante, dit Trintignant. Il suffisait de cultiver une main et vous la greffer en quelques heures. Et, si cela n'avait pas été à votre goût, j'aurais pu programmer votre moignon pour qu'il génère lui-même une main ; il suffit d'une petite manipulation de cellules souches. Mais à quoi bon ? Vous la perdriez sans doute lorsque nous serons de nouveau punis. Alors que maintenant, vous ne pourrez perdre que des éléments mécaniques, une perspective beaucoup moins traumatisante.

— Vous vous amusez bien, non ? demanda Hirz.

— Ce serait fort impoli de ma part de le nier, dit Trintignant. Quand on a été privé de sujets d'expérience volontaires aussi longtemps que moi, apprécier les petites occasions que le destin juge bon de vous offrir est bien normal.

Hirz hocha la tête comme si elle le comprenait. Je me souvenais

que lors de notre première rencontre, elle n'avait jamais entendu parler de Trintignant ; il ne lui avait pas fallu longtemps pour se forger sa propre opinion.

— Mais vous ne vous arrêterez pas à une main, n'est-ce pas ? Je me suis renseignée sur vous, doc – après la réunion chez Childe. J'ai piraté des archives médicales que les autorités Stoner n'ont pas encore déclassifiées pour la bonne raison que leur contenu est bien trop déstabilisant. Vous y êtes allé à fond, hein ? J'ai vu des trucs dans ces dossiers – j'ai vu vos victimes. Ça m'a empêchée de dormir.

Elle avait pourtant décidé de nous accompagner. La récompense promise par Childe était assez attrayante pour qu'elle passe outre le dégoût que lui inspirait l'idée de partager sa chambre avec Trintignant. Je me posais néanmoins des questions sur ces dossiers médicaux. Les données rendues publiques contenaient sans le moindre doute assez d'atrocités pour donner des cauchemars ordinaires à tout un chacun. Penser que les crimes les plus abominables de Trintignant n'étaient pas connus avait de quoi glacer le sang.

— Est-ce la vérité ? demandai-je. Il y avait vraiment pire ?

— Ça dépend, dit Trintignant. Il est vrai que sur certains sujets, j'ai poussé certaines de mes techniques expérimentales plus loin qu'on ne le pense généralement, si c'est à ça que vous faites allusion. Mais ai-je jamais approché ce que je considérais comme les véritables limites de mon art ? Non. On m'en a toujours empêché.

— Jusqu'à aujourd'hui, peut-être.

Le masque d'argent figé pivota pour nous regarder les uns après les autres.

— Cela se pourrait. J'ai une proposition à vous faire, et j'aimerais que vous y réfléchissiez. Je peux ôter tous vos membres maintenant, proprement et avec un minimum de complications. Ils pourront être cryogénisés et remplacés par des prothèses jusqu'à ce que nous ayons accompli notre mission.

— Merci… dis-je, en cherchant le regard des autres. Mais je crois que je vais m'abstenir, docteur.

Trintignant écarta les mains en un geste magnanime.

— Si jamais vous changez d'avis, je me tiens à votre disposition.

Nous passâmes un jour complet à bord de la navette avant de retourner à la Flèche. J'étais mort de fatigue, mais lorsque je parvins enfin à m'endormir, ce fut pour sombrer dans un labyrinthe de rêves très semblables à ceux que Childe avait introduits dans nos cerveaux pendant que nous nous trouvions en sommeil cryogénique. À mon réveil, en colère et me sentant floué, je décidai d'avoir une petite conversation avec lui.

Mais un détail attira mon attention.

Quelque chose clochait dans mon poignet. Juste sous ma peau, l'ombre d'un rectangle rigide était visible à travers la chair. Tournant mon poignet de droite et de gauche, j'admirai l'objet ; j'avais une conscience aiguë – et étrange – de ses contours rectilignes. Je regardai autour de moi et ressentis la même perception viscérale des autres formes qui structuraient mon environnement. Je ne savais pas ce qui me troublait le plus : la présence de cet objet étranger dans ma chair, ou la réaction fort peu naturelle qu'il suscitait en moi.

Je titubai, à demi endormi et les jambes en coton, jusqu'à la pièce commune et présentai mon poignet à Childe, assis en compagnie de Célestine.

Elle me regarda avant que Childe ait eu la moindre chance de répondre.

— Tu en as donc un toi aussi, dit-elle en me montrant qu'une forme similaire se dissimulait sous sa peau.

L'objet rimait – je ne trouvais pas d'autre terme pour décrire le phénomène – avec les panneaux et les extrusions décorant la pièce commune.

— Hmmm, Richard ? ajouta-t-elle.

— Je me sens un peu bizarre.

— C'est la faute de Childe. C'est lui qui les a mis là. C'est bien vous, hein, espèce de sale menteur ?

— On peut les enlever très facilement, dit-il d'un ton de totale innocence. J'ai seulement jugé plus prudent que ces appareils vous soient implantés pendant votre sommeil pour ne pas perdre plus de temps que nécessaire.

— Il n'y a pas que ce truc dans mon poignet, dis-je.

— C'est destiné à nous permettre de rester éveillés, dit Célestine qui contenait mal sa colère.

J'observai la façon dont son visage changeait de forme quand elle parlait. Je percevais tout à coup l'armature de muscles et d'os qui bougeait juste sous sa peau avec une acuité extraordinaire – et j'avais le sentiment d'être encore moins moi-même que jamais.

— Éveillés ?

J'avais eu du mal à le dire.

— C'est un… dérivateur, en quelque sorte, dit-elle. J'ai cru comprendre que les Ultras en utilisent. Il filtre les toxines générées par la fatigue et envoie d'autres molécules dans le sang pour modifier le cycle de sommeil habituel du cerveau. On peut demeurer conscient pendant des semaines sans quasiment aucun problème d'ordre psychologique.

Je parvins à sourire et à ignorer le mauvais pressentiment qui montait en moi.

— C'est le « quasiment » qui m'inquiète.

— Moi aussi. (Elle fusilla Childe du regard). J'en veux à ce salaud d'avoir fait ça sans me demander mon avis, mais je dois bien admettre que je comprends ses raisons.

Je tâtais à nouveau la bosse qui déformait mon poignet.

— J'imagine que c'est Trintignant qui s'en est chargé ?

— Estimez-vous heureux qu'il n'en ait pas profité pour vous trancher les bras et les jambes.

Childe l'interrompit.

— C'est moi qui lui ai demandé d'installer les dérivateurs. Nous pouvons encore nous accorder de petits sommes, si l'occasion se présente. Mais ces appareils nous permettront de rester vigilants tant que nous en aurons besoin. Vous n'avez pas de raison de vous inquiéter.

— Il y a autre chose…, dis-je d'un ton hésitant. (Je jetai un coup d'œil à Célestine en tentant d'estimer si elle se sentait aussi bizarre que moi.) Depuis que je me suis réveillé je… je vois les objets qui m'entourent différemment. Je n'arrête pas de percevoir les formes sous une lumière nouvelle. Que m'as-tu fait au juste, Childe ?

— Rien qui ne soit irréversible, je le répète. Une petite infusion de médechines.

J'essayai de garder mon calme.

— Quel type de médechines ?

— Des modificateurs neuraux. (Il leva la main en un geste de défense ; je vis qu'un rectangle semblable au mien gonflait son épiderme.) Ton cerveau grouille déjà d'implants démarchistes et de nanomachines, Richard, alors pourquoi prétendre que j'ai fait plus qu'améliorer ce qui existait déjà ?

— Bon sang, de quoi il parle ? demanda Hirz, qui se tenait sur le seuil de la pièce depuis quelques secondes. Est-ce que c'est en rapport avec les trucs bizarres que je me tape depuis mon réveil ?

— Très probablement, dis-je, soulagé de constater qu'au moins je n'étais pas en train de devenir fou. Laissez-moi deviner. Une augmentation de nos capacités de représentation spatiale et de nos aptitudes mathématiques ?

— On peut appeler ça ainsi, oui. Voir des formes géométriques partout, penser à les assembler…

Hirz se tourna vers Childe. En dépit de sa petite taille, elle semblait capable d'amocher sérieusement quelqu'un sans trop d'effort.

— Accouche, crétin.

Childe prit calmement la parole.

— J'ai utilisé le dérivateur pour introduire des modificateurs dans votre cerveau. Ils n'ont pas procédé à des restructurations neurales majeures, mais ils atténuent ou augmentent l'action de certaines régions de votre cerveau. Le résultat – résumé grossièrement – est que

vos capacités de perception de l'espace sont améliorées aux dépens de certaines fonctions moins essentielles. Ça vous donne une idée des espaces cognitifs que Célestine est capable de concevoir. (Elle ouvrit la bouche comme pour parler, mais il l'interrompit en levant la main.) Une toute petite idée, je sais, mais je crois que vous serez d'accord avec moi pour dire qu'étant donné le type de défi que la Flèche aime nous lancer, les modificateurs vont nous donner un avantage qui nous manquait jusqu'ici.

— Tu veux dire que tu nous as tous transformés en génies des maths en une nuit ?

— Oui, en gros.

— Eh bien, ça va être très utile, dit Hirz.

— Vraiment ?

— Oui. Quand vous allez essayer de remettre les morceaux de votre bite dans le bon ordre.

Elle se rua sur lui.

— Hirz, je…

— Arrêtez, m'interposai-je. Childe a eu tort d'agir sans notre autorisation, mais étant donné notre situation, son idée a du sens.

— De quel côté êtes-vous ? dit Hirz en reculant, une lueur de juste colère dans le regard.

— D'aucun, dis-je. Je veux tout faire pour vaincre la Flèche, rien d'autre.

Hirz foudroya Childe du regard.

— D'accord. Pour cette fois. Mais si vous recommencez un coup comme celui-ci, je…

Mais à ce moment-là, il était évident qu'Hirz avait fini par en arriver à la même conclusion que moi. Étant donné les méthodes que la Flèche s'apprêtait à utiliser pour nous mettre à l'épreuve, il valait mieux accepter ces machines plutôt que demander qu'on les ôte de notre corps.

Ne restait qu'une pensée que je ne parvenais pas vraiment à chasser : les aurais-je accueillies avec tant de bonne volonté avant qu'elles n'aient envahi mon cerveau, ou étaient-elles en train d'influer en partie sur ma décision ?

Je n'en avais aucune idée.

Mais je décidai de voir ça plus tard.

5

— Trois heures, s'écria Childe, triomphal. Nous en avons mis dix-neuf pour arriver jusqu'ici la dernière fois. C'est un signe, non ?

— Ouais, dit Hirz, narquoise. Ça veut dire que lorsqu'on connaît les réponses, c'est du gâteau.

Nous nous trouvions près de la porte où Célestine avait commis son erreur la fois précédente. Elle venait juste d'appuyer sur le bon symbole ; le panneau s'était ouvert pour nous livrer passage vers la pièce suivante, où nous n'avions encore jamais pénétré. À partir de ce point, nous allions à nouveau affronter des défis totalement inédits ; c'était autre chose que repasser par ceux que nous avions déjà relevés. La Flèche paraissait préférer pousser notre intelligence dans ses derniers retranchements plutôt que nous faire résoudre des variations sur le même défi de base.

Elle ne voulait pas nous user, mais nous briser. J'y pensais de plus en plus souvent comme à une entité intelligente : curieuse, patiente et – lorsque l'envie la prenait – capable d'une cruauté sans borne.

— Qu'y-a-t-il là-dedans ? demanda Forqueray.

Hirz était entrée dans la pièce inconnue.

— Eh bien, que je sois pendue si ce n'est pas encore un problème à résoudre.

— Décrivez-le, s'il vous plaît.

— Encore des conneries aux formes bizarres, je crois. (Elle s'interrompit plusieurs secondes.) Ouais. À nouveau des formes en quatre dimensions. Vous voulez y jeter un coup d'œil, Célestine ? Je crois que c'est pile-poil dans vos cordes.

— Avez-vous une idée de ce que nous sommes censés faire ?

— Bon Dieu, non. Une espèce d'étirement, je crois…

— Des déformations topologiques, murmura Célestine avant de la rejoindre.

Elles tinrent conseil pendant une ou deux minutes tout en étudiant les dessins qui ornaient l'encadrement de la porte comme un duo de critiques d'art chevronnés.

Durant notre premier voyage, Hirz et Célestine n'avaient quasiment rien en commun : voir Hirz si bien comprendre ce à quoi elle avait affaire était déconcertant. Les machines que Childe avait introduites dans nos cerveaux avaient amélioré les capacités

mathématiques de tous les membres du groupe – à l'exception possible de Trintignant, que je soupçonnais d'avoir fait l'impasse dessus – mais elles avaient eu des effets différents sur chacun de nous, que ce soit en termes de qualité, de degré ou de stabilité. Pour ma part, j'avais des bouffées de génie mathématique, d'imprévisibles vagues de fièvre qui me rappelaient les moments d'inspiration d'un poète accro au laudanum. Forqueray était devenu extrêmement doué en arithmétique ; il était désormais capable de dénombrer d'énormes quantités de choses rien qu'en les observant un bon moment.

Mais c'était Hirz qui avait le plus changé. Childe lui-même en avait été interloqué. Lors de notre deuxième passage dans les entrailles de la Flèche, elle avait trouvé les réponses à nombre de problèmes en un clin d'œil, de manière intuitive, et pas nécessairement parce qu'elle se souvenait de la bonne réponse. À présent, nous nous trouvions face à des défis que Célestine elle-même avait du mal à relever, et Hirz était toujours en mesure d'en percevoir l'essence, même si elle n'était pas capable d'en formuler les détails en langage mathématique formel.

Elle ne pouvait pas encore choisir la bonne réponse, mais elle savait au moins en détecter une ou deux qui étaient clairement fausses.

— Hirz a raison, finit par dire Célestine. Il s'agit de déformations topologiques appliquées à des solides.

Nous étions donc à nouveau confrontés à des ombres projetées par des treillis quadridimensionnels. Sur le côté droit de la porte se trouvaient les ombres des mêmes objets après qu'on les ait étirés, compressés, et, de manière générale, tordus en tous sens. Le problème consistait à identifier l'ombre qui ne pouvait être projetée qu'après l'ajout d'un cisaillement aux autres opérations.

Il lui fallut une heure, mais Célestine finit par acquérir la certitude qu'elle tenait la bonne réponse. Hirz et moi tentâmes de suivre ses explications, mais nous arrivâmes seulement à nous accorder sur le fait que deux des autres réponses étaient fausses. C'était déjà mieux que tout ce à quoi nous serions parvenus avant de recevoir l'infusion de médechines. Ce n'était que modérément rassurant.

Célestine avait néanmoins trouvé la bonne réponse. Nous pénétrâmes dans la pièce suivante.

— Nous n'irons pas plus loin dans ces combinaisons, dit Childe en indiquant la porte qui se trouvait devant nous. Ça va être dur de passer, même avec les combinaisons légères – sauf pour Hirz, bien entendu.

— Comment est l'air là-dedans ? demandai-je.

— Nous pourrions le respirer, dit Forqueray. Et nous allons y être

obligés, pendant un court laps de temps. Mais à mon avis, ça ne devrait pas durer – du moins, pas tant qu'on ne nous y force pas.

— Qu'on nous y force ? dit Célestine. Vous pensez que les portes vont continuer à rétrécir ?

— Je ne sais pas. Mais n'avez-vous pas l'impression que cet endroit nous contraint justement à nous exposer ? À nous rendre le plus vulnérables possible ? Je ne crois pas qu'elle en ait fini avec nous. Pas encore. (Il marqua une pause ; sa combinaison commença à se retirer d'elle-même.) Mais ça ne veut pas dire que nous devons la ménager.

Je comprenais ses réticences. C'était lui que la Flèche avait blessé, pas nous.

Il existait des modèles plus simples de combinaisons ; nous en avions enfilé tous les éléments possibles sous les combinaisons Ultra qui nous avaient permis d'arriver aussi loin. Les combinaisons légères étaient moulantes et de conception plutôt moderne, mais bonnes à exposer dans un musée à côté du matériel Ultra. Nous n'avions pas pu mettre les casques, pas plus que les respirateurs, aussi les avions-nous attachés dans notre dos. Contrairement à mes craintes, la Flèche n'avait pas émis d'objection. J'avais néanmoins parfaitement conscience que nous ne connaissions pas encore toutes les règles du jeu.

Ôter les combinaisons encombrantes et enfiler les nouvelles nécessita trois ou quatre minutes à peine, un temps que nous avions surtout employé à vérifier que tout fonctionnait convenablement. Hirz exceptée, nous avions tous respiré l'atmosphère de la Flèche pendant une bonne minute.

Elle était chaude, astringente et humide, avec une vague odeur d'huile de machine.

Sentir arriver dans nos casques l'air froid et insipide fourni par le système de recyclage des combinaisons fut un grand soulagement.

— Eh. (Hirz, la seule d'entre nous qui portait toujours sa combinaison d'origine, s'agenouilla et toucha le sol.) Venez voir ça.

Je la suivis et plaquai le fin tissu de mon gant sur la surface.

Les vibrations de la structure montaient et descendaient avec une intensité accrue, comme si nous l'avions excitée en nous dépouillant de nos solides carapaces protectrices.

— On dirait que cette saloperie a une érection, dit Hirz.

— Continuons à avancer, intima Childe. Nous sommes encore protégés – pas aussi efficacement qu'avant, c'est tout – mais si nous continuons à agir intelligemment, ça n'aura pas d'importance.

— Ouais. C'est cette histoire d'intelligence qui m'inquiète. Il faut vraiment être idiot pour s'approcher de ce putain d'endroit.

— Et qu'êtes-vous donc, Hirz ? demanda Célestine.

— Encore plus cupide que tout ce que vous pourrez jamais imaginer.

Nous franchîmes néanmoins onze salles de plus. De temps à autre, un vitrail nous permettait d'entrevoir la surface de Golgotha. Elle nous semblait très loin au-dessous de nous. Forqueray estima que nous avions progressé de quarante-cinq mètres en hauteur depuis que nous étions entrés dans la Flèche. Bien qu'il nous en restât deux cents à franchir – le plus gros de l'ascension, en fait – il nous parut pour la première fois possible de réussir. Ce qui, bien entendu, impliquait que plusieurs conditions soient remplies. Il ne fallait pas que les problèmes, tout en étant de plus en plus difficiles, deviennent insolubles. Nous nous étions débarrassés de nos encombrantes combinaisons : les portes ne pouvaient pas continuer à rétrécir.

Ce fut pourtant le cas.

Comme toujours, le rétrécissement entre deux salles était imperceptible, mais impossible à ignorer après cinq ou six passages. Dix ou quinze pièces supplémentaires plus loin, nous ne pouvions franchir les portes sans éraflures.

Et si elles continuaient à rétrécir au-delà de ce point ?

— Nous n'allons pas pouvoir continuer, dis-je. Nous ne passerons pas, même nus.

— Vous êtes vraiment trop défaitistes, dit Trintignant.

— Que proposez-vous, docteur ? demanda Childe sur un ton raisonnable.

— Quelques réajustements mineurs de votre schéma corporel de base, rien de plus. Juste ce qu'il faut pour nous permettre de nous glisser dans des ouvertures que nous ne pourrions franchir avec nos handicaps actuels.

Trintignant lorgnait avec avidité sur mes bras et mes jambes.

— Ça n'en vaut pas la peine, dis-je. J'accueillerai votre aide si je suis blessé, mais si vous croyez que je vais accepter quoi ce soit de plus radical… eh bien, vous commettez une grosse erreur, docteur.

— Amen, dit Hirz. Tout à l'heure, Swift, j'ai eu l'impression que cet endroit était en train de vous rendre dingue.

— Ce n'est pas le cas. Pas du tout. Et de toute façon, nous sommes en train d'envisager ce qui va arriver d'ici plusieurs portes alors qu'il se peut que nous n'arrivions pas à passer la prochaine.

— Je suis d'accord, approuva Childe. Une question à la fois. Docteur Trintignant, ayez l'amabilité d'oublier vos fantasmes les plus grandioses, du moins pour le moment.

— Considérez que je les ai relégués à l'état de simples rêveries, dit Trintignant.

Nous repartîmes.

Maintenant que nous avions franchi un grand nombre de portes,

il était clair que les problèmes proposés par la Flèche s'ordonnaient en séries. Il y avait eu, par exemple, une suite de problèmes reposant sur la théorie des nombres premiers, puis une autre basée sur les propriétés des solides en plusieurs dimensions. Nous fûmes ensuite confrontés à des problèmes de carreleurs – des problèmes de pavage du plan – dans plusieurs pièces successives. Une autre série testa notre compréhension des automates cellulaires : d'étranges armées de formes semblables à celles d'un damier obéissant à des règles simples mais aux interactions d'une complexité stupéfiante. Le défi final de chaque série était toujours le plus difficile, celui qui comportait le plus grand risque de nous voir commettre une erreur. Nous étions tout à fait prêts à mettre trois ou quatre heures pour franchir chaque porte si c'était le délai nécessaire à Célestine pour être sûre de la réponse.

Les dérivateurs filtraient les toxines de notre sang et les médechines nous permettaient de penser avec une acuité telle que nous n'en avions jamais connue auparavant, mais une sorte d'épuisement s'abattait sournoisement sur nous après la résolution d'un des problèmes les plus difficiles. Cette sensation disparaissait en principe après quelques dizaines de minutes, mais nous attendions généralement un peu plus avant de nous risquer à passer la porte désormais ouverte, afin de réunir nos forces.

Nous profitions de ces quelques instants de tranquillité pour parler de ce qui nous était arrivé, et de ce que à quoi nous pouvions nous attendre.

— Ça a recommencé, dis-je à Célestine sur un canal privé.

— Quoi ? répondit-elle, sur un ton pas vraiment plus brusque que ce à quoi je m'attendais.

— Nous avons réussi à te suivre pendant un moment. Même Hirz. Ou, si nous n'arrivions pas à te suivre, nous parvenions au moins à ne pas te perdre complètement de vue. Mais tu t'éloignes à nouveau, n'est-ce pas ? Les programmes que t'ont donnés les Mystifs se remettent en route.

Elle prit son temps avant de me répondre.

— Vous avez les médechines de Childe.

— Oui. Mais tout ce qu'elles peuvent faire, c'est agir sur notre topologie neurale de base. Elles bloquent certaines activités et en augmentent d'autres, mais elles n'altèrent pas nos cartes neurales de manière significative. Et ce sont des 'chines à large spectre, elles n'ont pas été fabriquées spécifiquement pour chacun de nous.

Célestine regarda la seule personne du groupe qui portait encore une des combinaisons d'origine.

— Elles ont marché sur Hirz.

— Un coup de chance. Mais tu as raison. N'empêche, elle ne voit pas aussi loin que toi, même avec les médechines.

Célestine tapota le dérivateur, à peine visible sous le tissu moulant de sa combinaison.

— On m'en a donné à moi aussi.

— Ça m'étonnerait que ça ait beaucoup amélioré tes capacités préexistantes.

— Peut-être que non. (Elle s'interrompit). Cette conversation a-t-elle un but, Richard ?

— Pas vraiment, dis-je, blessé par sa réaction. J'ai juste…

— Envie de parler, je sais.

— Et pas toi ?

— Tu peux difficilement me le reprocher, non ? Cet endroit ne se prête pas vraiment aux conversations de salon, surtout pas avec quelqu'un qui a choisi de m'effacer de sa mémoire.

— Cela changerait-il quelque chose si je te disais que je suis désolé ?

Au ton de sa voix, je compris qu'elle ne s'attendait pas vraiment à cette réponse.

— Il t'est facile de dire que tu es désolé maintenant… maintenant que ça t'arrange. Ce n'est pas ce que tu ressentais à l'époque, non ?

Je tâtonnai à la recherche d'une réponse qui ne soit pas trop éloignée de la vérité.

— Me croirais-tu si je te disais que je t'ai fait effacer uniquement parce que je t'aimais encore ?

— C'est un petit peu trop pratique, non ?

— Mais ce n'est pas nécessairement un mensonge. Et peux-tu vraiment me le reprocher ? Nous étions amoureux, Célestine. Tu ne peux le nier. Ce n'est pas parce que certaines choses se sont produites entre nous… (Une question que j'avais envie de lui poser depuis un moment se fraya un chemin dans mon esprit.) Pourquoi n'as-tu pas pris contact avec moi quand tu as su que tu ne pouvais pas aller sur Resurgam ?

— C'était fini entre nous, Richard.

— Mais nous ne nous étions pas séparés en trop mauvais termes. Si cette expédition ne s'était pas présentée, nous ne nous serions peut-être pas séparés du tout.

Célestine poussa un soupir – exaspéré.

— Bon, puisque tu le demandes. J'ai essayé d'entrer en contact avec toi.

— Vraiment ?

— Mais lorsque je m'y suis décidée, j'ai appris ce que tu avais fait. Que crois-tu que j'ai ressenti, Richard ? J'ai eu l'impression d'être un objet à usage unique, un morceau de ton passé que tu avais froissé et jeté parce qu'il t'avait offensé.

— Ce n'était pas ça du tout. Je pensais ne jamais te revoir.

Elle souffla par le nez.

— Ça aurait peut-être été le cas si ce cher vieux Roland Childe n'était pas arrivé.

Je gardai un ton égal pour lui répondre.

— Il m'a demandé de venir parce que nous nous lancions des défis du même type, autrefois. J'imagine qu'il avait également besoin de quelqu'un comme toi, quelqu'un qui a été transformé par les Mystifs. Childe se fiche de notre passé.

Son regard étincela derrière la visière de son casque.

— Et toi aussi, hein ?

— De ce qui motive Childe ? Non. Ça ne m'intéresse pas et ça ne m'inquiète pas non plus. Tout ce qui me préoccupe en ce moment, c'est *elle*.

Je tapotai le sol vibrant de la Flèche.

— Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent.

— Que veux-tu dire ?

— N'as-tu pas remarqué… (Elle m'observa pendant plusieurs secondes, comme sur le point de me faire une révélation, puis secoua la tête.) Peu importe.

— Quoi, bon sang ?

— Tu ne trouves pas Childe un peu trop bien préparé ?

— Ma chère Célestine, j'aurais tendance à dire qu'on ne peut pas être trop bien préparé à affronter la Flèche de sang.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

Elle pinça le tissu de sa combinaison moulante entre deux doigts.

— Ça, par exemple. Comment savait-il que nous ne pourrions pas aller jusqu'au bout avec les autres ?

Je haussai les épaules, un geste à présent parfaitement visible.

— Je l'ignore. Argyle a dû le lui dire avant de mourir.

— Et le docteur Trintignant, alors ? Cette goule ne s'intéresse pas le moins du monde à la Flèche. Il ne nous a pas encore aidés à résoudre un seul problème. Et pourtant, il a déjà prouvé son utilité, n'est-ce pas ?

— Je ne te suis pas.

Célestine frotta son dérivateur.

— Ces choses, là. Et les modificateurs neuraux… – c'est Trintignant qui a supervisé leur installation. Sans parler du bras de Forqueray, ou de l'équipement médical de la navette.

— Je ne vois vraiment pas où tu veux en venir.

— Je ne sais pas comment Childe a convaincu les membres de cette expédition – il a dû jouer sur autre chose que le simple appât du gain – mais, j'ai mon idée sur la question, et elle n'est pas jolie jolie. Qui plus est, tout indique qu'il y a autre chose, plus troublant encore.

Cette conversation commençait à me lasser. La porte suivante

nous attendait et nous n’avions pas encore résolu le problème. J’avais besoin de tout sauf d’élaborer des théories paranoïaques.

— C’est-à-dire ?

— Childe en sait trop sur cet endroit.

Une autre porte, une autre erreur, une autre punition.

À côté de quoi la précédente ressemblait à une légère réprimande. Tout ce dont je me souvenais, c’était des machines émergeant avec un éclair métallique d’ouvertures apparues dans les murs lisses : pas des javelots cette fois, mais des pinces articulées et des ciseaux aux courbes vicieuses. Je me souvenais de jets de sang artériel rouge vif jaillissant sous pression et éclaboussant la pièce d’étendards écarlates et d’éclats d’os fracassés bombardant le mur comme du shrapnel. Je me souvenais d’une brutale leçon d’anatomie que nul n’avait demandée. Les muscles, les os et les tendons étaient agencés avec élégance, et les instruments métalliques aussi effilés que des scalpels les avaient séparés – désossés – avec une effroyable facilité.

Je me souvenais de cris.

Je me souvenais d’une douleur indescriptible, éprouvée avant que les analgésiques n’entrent en action.

Plus tard, lorsque nous eûmes le temps de réfléchir à ce qui s’était produit, je ne crois pas qu’un seul d’entre nous songea à reprocher à Célestine d’avoir commis une autre erreur. Les modificateurs neuraux de Childe nous avaient permis de comprendre à quel point sa tâche était difficile, et de ressentir à son égard un salutaire respect. Et comme la première fois, son second choix était le bon ; celui qui ouvrait la route vers la sortie.

En outre… Célestine avait également été punie.

Mais c’était Forqueray qui avait le plus souffert.

La Flèche avait déjà goûté à son sang ; peut-être avait-elle décidé qu’elle en voulait plus – plus que ce que le sacrifice d’un simple membre pouvait fournir. Elle l’avait coupé en quatre : les ciseaux cauchemardesques avaient claqué deux fois, d’abord à la verticale puis, l’instant suivant, à l’horizontale.

Quatre morceaux de Forqueray étaient tombés sur le sol de la Flèche avec un bruit sourd. Ses organes internes étaient visibles, comme sur une cire anatomique dans une école de médecine. Diverses machines nichées dans ses entrailles avaient été tranchées avec ses autres organes. Ses restes se convulsèrent une ou deux fois, après quoi – à l’exception de son bras artificiel qui ne cessa pas ses mouvements saccadés – il s’immobilisa, à notre grand soulagement. Quelques instants passèrent, puis des bras articulés emportèrent des morceaux à la vitesse de l’éclair et les emmenèrent à l’intérieur du mur, laissant des traînées rouges et humides dans leur sillage.

La mort de Forqueray était déjà bien assez terrible à notre goût, mais, entre-temps, la Flèche avait déjà infligé une autre punition.

Je vis Célestine s'effondrer sur le sol, un bras serré sur un moignon, du sang jaillissant de la blessure en dépit du fait qu'elle la comprimait. Derrière la visière, son visage était celui d'un spectre.

La main droite de Childe avait perdu tous ses doigts. Il serra son membre mutilé contre sa poitrine en grimaçant, mais parvint à demeurer debout.

Il manquait une jambe à Trintignant. Mais il ne jaillissait pas de sang de la blessure ; on ne voyait nulle trace de muscles ou d'os tranchés. Je ne distinguai que des mécanismes endommagés, des armatures de plastique et d'acier tordues et brisées, des câbles bourdonnants et des fibres optiques clignotantes, ainsi que des tuyaux d'alimentation coupés d'où s'écoulaient des fluides d'un vert malsain.

Trintignant n'en tomba pas moins à terre.

Je me sentis tomber aussi, baissai les yeux et découvris que ma jambe droite finissait juste au-dessous du genou ; je compris alors que c'était mon propre sang, jet puissant semblant sortir d'un tuyau d'arrosage, qui coulait en un ruisseau écarlate. J'entrai en contact avec le sol – la douleur causée par ma blessure n'avait pas encore atteint mon cerveau – et, par pur réflexe, je tendis les mains vers le moignon. Une seule main apparut ; mon bras gauche avait été proprement raccourci au-dessus du poignet. J'aperçus ma main coupée du coin de l'œil ; toujours gantée, elle gisait sur le sol tel un absurde crabe blanc.

Une fleur de souffrance s'épanouit sous mon crâne.

Je me mis à hurler.

6

— Ras le bol de ce merdier, dit Hirz.

Childe, allongé sur un brancard où il se remettait de ses blessures, tourna le regard vers elle.

— Vous nous quittez ?

— Exactement.

— Vous me décevez.

— Soit. Mais je me tire quand même.

Childe se passa la main sur le front, en effleurant les contours du bout des doigts du nouveau gantelet d'acier que Trintignant y avait fixé.

— Si quelqu'un doit abandonner, Hirz, ce n'est surtout pas vous. Vous êtes sortie de la Flèche sans une égratignure. Alors que nous…

— Merci bien, je viens de manger.

Trintignant leva son masque d'argent vers elle.

— Voila une remarque totalement injustifiée. J'admets que les pièces de rechange que j'ai fabriquées ici relèvent d'une *esthétique*[2] un peu brute mais, d'un point de vue strictement fonctionnel, elles sont inégalables.

Et il plia sa propre jambe artificielle, comme pour appuyer sa démonstration.

C'était une jambe de rechange, pas le vieux membre que nous nous serions contentés de récupérer et de réparer pour le remettre en place. Hirz – qui avait ramassé autant de morceaux que possible – n'avait pas trouvé la partie manquante de Trintignant. Nous avions fouillé les alentours de la Flèche, où nous avions trouvé les quatre quartiers de Forqueray, sans trouver de morceau du docteur de quelque taille que ce fût. La Flèche nous avait laissé emporter le bras de Forqueray après le lui avoir coupé, mais elle semblait avoir décidé de s'approprier les objets métalliques.

Je me levai de mon brancard pour tester comment ma nouvelle jambe soutenait mon poids. Impossible de nier la qualité du travail de Trintignant. La prothèse s'était si parfaitement connectée à mon système nerveux que j'avais déjà accepté la jambe comme faisant partie de mon schéma corporel. Lorsque je marchais, c'était avec une infime claudication qui disparaîtrait sûrement quand je me serais totalement habitué à mon membre artificiel.

— Je pourrais aussi vous ôter l'autre, dit la voix chantante de Trintignant, qui se frottait les mains. Votre équilibre neurologique serait parfait. Voulez-vous…

— Vous en mourez d'envie, hein ?

— Je vous concède que l'asymétrie m'a toujours offensé.

Je tâtai mon autre jambe ; chair et sang me paraissaient si vulnérables à présent, si peu susceptibles de durer jusqu'à la fin de notre expédition.

— Je crois que vous allez devoir patienter, répondis-je.

— Eh bien, tout vient à point à qui sait attendre. Comment se comporte votre bras ?

Comme Childe, j'avais à présent un gantelet d'acier à la place de la main. Je la pliai et entendis le minuscule gémissement aigu des servos. Je ressentais une sorte de fourmillement dès que je touchais quelque chose ; la main était capable de capter une gamme subtile de degrés de chaleur ou de froid. La prothèse de Célestine était fort semblable, quoique plus fine, plus féminine, en quelque sorte. Mais, au moins, elle était à la mesure de nos mutilations, me dis-je. Childe n'avait perdu que des doigts, mais il me semblait qu'il avait accepté la pose d'un plus grand nombre d'étincelantes créations du docteur que nécessaire.

— Ça fera l'affaire, dis-je, en me souvenant que Forqueray avait fortement irrité le docteur avec la même remarque.

— Ne comprenez-vous pas ? dit Hirz. Si on l'avait laissé faire, vous seriez comme Trintignant à présent. Dieu seul sait où il s'arrêtera.

Trintignant haussa les épaules.

— Je me contente de réparer ce que la Flèche détériore.

— Ouaip. À vous deux, vous faites une sacrée équipe, doc. (Elle lui lança un regard chargé de haine absolue.) Eh bien, désolée, mais vous poserez pas vos sales pattes sur moi.

Trintignant l'estima du regard.

— Ce ne sera pas une grande perte ; il n'y a pas beaucoup de matière brute avec quoi travailler.

— Allez vous faire foutre, espèce de pervers.

Hirz quitta la pièce.

— On dirait qu'elle veut vraiment laisser tomber, dis-je, brisant le silence qui s'ensuivit.

Célestine hocha la tête.

— Je dois avouer que je ne la désapprouve pas totalement.

— Vraiment ? demanda Childe.

— Oui. Elle a raison. Vu comment cette expédition est partie, elle risque fort de se transformer en une espèce de numéro d'automutilation assez malsain.

Célestine jeta un coup d'œil à sa propre main d'acier sans vraiment dissimuler sa révulsion.

— Jusqu'où faudra-t-il aller, Childe ? À quoi ressemblerons-nous lorsque nous triompherons de cette chose ?

Il haussa les épaules.

— À rien qui ne soit irréversible.

— Sauf qu'à ce moment-là, nous n'en aurons peut-être plus envie, non ?

— Écoutez, Célestine. (Childe s'adossa à la cloison.) Nous sommes en train de tenter de vaincre une entité archétypale. D'atteindre son sommet, si vous voulez. Dans cette perspective, la Flèche de sang ne diffère pas fondamentalement d'une montagne. Elle nous inflige des punitions si nous commettons des erreurs, mais les montagnes en font autant. Elle tue, à l'occasion. Et, plus souvent qu'à son tour, elle se contente de nous rappeler ce dont elle est capable. La Flèche de sang nous coupe un doigt ou deux. Une montagne arrive au même résultat avec des engelures. Où est la différence ?

— Pour commencer, une montagne ne prend pas plaisir à ce qu'elle fait. La Flèche, si. Elle est consciente, Childe, elle vit et elle respire.

— C'est une machine, rien de plus.

— Peut-être, mais beaucoup plus intelligente que tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici. Et elle a le goût du sang. Une association plutôt inquiétante, Childe.

Il poussa un soupir.

— Alors, toi aussi, tu abandonnes ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Excellent.

Il se dirigea vers la porte par laquelle Hirz venait de sortir.

— Où vas-tu ? demandai-je.

— Essayer de la ramener à la raison, c'est tout.

7

Dix heures plus tard – tout frémissants d'impatience, les sens artificiellement aux aguets, le besoin de dormir relégué à l'état de pâle et lointain souvenir – nous retournâmes à la Flèche de sang.

— Qu'a-t-il bien pu vous dire pour que vous soyez revenue ? demandai-je à Hirz alors que nous attendions la résolution d'un problème.

— D'après vous ?

— À tout hasard, aurait-il augmenté votre part ?

— Disons que nous avons renégocié les termes du contrat. Vous pouvez appeler ça une prime à la performance.

Je souris.

— Je n'étais donc pas tombé très loin en vous traitant de mercenaire, hein ?

— La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe.

Nous étions en train de nous extirper de nos combinaisons. Quelques pièces auparavant, nous avions atteint le point où il nous était devenu impossible de franchir les portes en nous tortillant tels des asticots sans avoir d'abord débranché nos respirateurs et ôté nos sacs à dos. Nous aurions pu nous en passer, bien sûr, mais aucun de nous n'avait envie de respirer l'air de la Flèche tant que ce n'était pas absolument nécessaire. Et nous aurions besoin des sacs pour revenir en arrière quand nous repasserions par les pièces qui n'étaient pas pressurisées. Nous les gardions donc à la main, tout en craignant de les lâcher chaque fois que nous passions d'une salle à une autre à force de contorsions. Nous avions vu comment la Flèche s'était approprié la sonde de Forqueray, puis la jambe de Trintignant ; il paraissait probable qu'elle ferait de même avec notre équipement si nous le laissions sans surveillance.

— Pourquoi faites-vous ça, alors ? demanda Hirz.

— Certainement pas pour l'argent.

— Non, ça, j'avais déjà compris. Alors, pourquoi ?

— *Parce qu'elle est là.* Parce que Childe et moi sommes de très vieux amis et parce je ne supporte pas d'abandonner lorsqu'on m'a lancé un défi.

— En d'autres termes, il est têtu comme une vieille mule, dit Célestine.

Hirz endossait un sac à dos et un casque pour la première fois. Peu de temps auparavant, elle avait dû ôter sa combinaison originelle et enfiler un modèle moulant. Même son petit corps était à présent trop large pour franchir des portes aussi étroites. Childe avait certes ajouté des protections à son fourreau – des empiècements de diamant tissé et flexible qui ressemblaient à des croûtes – mais elle devait se sentir plus vulnérable.

Je répondis à Célestine.

— Et toi ? Si nous n'avons pas la même motivation.

— Je veux résoudre les problèmes, c'est tout. Pour vous, ils ne sont que des moyens d'atteindre votre but, mais en ce qui me concerne, rien d'autre ne m'intéresse.

La réponse me blessa, mais elle avait raison. La nature des défis m'importait moins que la découverte de ce qui se trouvait au sommet, le secret que la Flèche défendait si jalousement.

— Et tu espères qu'en trouvant la solution aux problèmes qu'ils nous posent, tu finiras par comprendre ceux qui ont construit la Flèche.

— Pas seulement. Ça m'intéresse énormément, bien sûr, mais je veux également connaître mes limites.

— Tu veux dire que tu veux exercer le don des Mystifs ? (Je poursuivis avant qu'elle ait eu le temps de répondre.) Je comprends. Tu n'en a jamais eu la possibilité, n'est-ce pas ? Tout ce que tu as pu faire, c'est te mesurer à des problèmes posés par d'autres êtres humains. Tu n'as jamais pu savoir jusqu'où tu pouvais aller. Pas plus qu'un lion ne peut mesurer sa force en s'attaquant à des proies de papier.

Elle regarda autour d'elle.

— Et à présent, j'ai trouvé un adversaire à ma mesure…

— Et ?

Célestine eut un pâle sourire.

— Je ne suis pas sûre d'aimer ça.

Nous ne reparlâmes pas avant d'avoir traversé une demi-douzaine de salles supplémentaires ; nous nous reposâmes alors pendant que les dérivateurs épongeaient l'excès de fatigue qui nous envahissait après chaque effort intense.

Les problèmes étaient devenus si ésotériques que j'étais presque incapable de dire sur quoi ils portaient, et encore moins de tâtonner à la recherche d'une solution quelconque. Célestine était donc obligée de réfléchir quasiment toute seule, mais la tension émotionnelle que nous ressentions tous était presque aussi épuisante. Pendant la période de repos, je passai une heure à lutter contre le sommeil et me retrouvai soudain éveillé, tous les sens en alerte, comme par une aube

pâle et glacée. Cet état de conscience avait quelque chose de cruel et de clinique – la sensation n'était pas vraiment normale mais elle nous permettait de faire ce que nous avions à faire. Cela seul comptait.

Nous continuâmes, franchissant la dix-septième pièce. Nous étions arrivés quinze salles plus loin que lors de notre précédent passage et au moins soixante mètres plus haut qu'à notre entrée dans la Flèche. Pendant quelque temps, il nous sembla que nous avions trouvé un rythme qui nous convenait. Célestine n'avait pas hésité à donner une réponse depuis longtemps, même si une heure ou deux lui avaient été nécessaires pour trouver la solution. On aurait dit qu'elle avait atteint le bon état d'esprit ; aucun défi ne lui semblait plus étranger. Nous franchissions une porte après l'autre, et un optimisme dangereux commençait à nous envahir.

C'était une erreur.

Dans la soixante-quinzième salle, la Flèche commença à appliquer une nouvelle règle. Comme d'habitude, Célestine passa au moins vingt minutes à étudier le problème en promenant le bout de ses doigts sur les fines lignes gravées sur l'encadrement de la porte ; elle remuait les lèvres en silence, énonçant des solutions possibles.

Childe la regardait avec une attention et une intensité que je ne lui avais jamais vues auparavant.

— Des idées ? demanda-t-il en regardant par-dessus l'épaule de Célestine.

— Ne vous collez pas comme ça contre moi, Childe. Je réfléchis.

— Je sais, je sais. Essayez juste d'aller un peu plus vite, c'est tout.

Célestine s'écarta de l'encadrement.

— Pourquoi ? Notre temps est limité à présent ?

— Nous allons lentement et cela me préoccupe, c'est tout. (Il caressa la bosse qui ornait son avant-bras.) Ces dérivateurs ne sont pas parfaits et…

— Il y a autre chose, non ?

— Ne vous inquiétez pas, concentrez-vous sur le problème.

Mais cette fois, la punition arriva avant que nous soyons sur la voie de la solution.

Elle fut légère, j'imagine, en comparaison du démembrement féroce qui avait conclu notre dernière tentative d'atteindre le sommet. C'était plus un avertissement sévère nous enjoignant de nous décider ; le claquement d'un fouet plutôt que le chuintement d'une guillotine.

Un objet jaillit du mur et tomba sur le sol.

Cela ressemblait à une boule de métal, approximativement de la taille d'une bille. Elle ne fit rien du tout pendant plusieurs secondes. Sachant que quelque chose de désagréable allait se produire – mais pas quoi – nous la regardions tous fixement.

La boule se mit alors à vibrer et – sans la moindre déformation –

se propulsa à hauteur de genou.

Elle retomba à terre et rebondit à nouveau – un petit peu plus haut.

— Célestine, dit Childe, je vous suggère instamment de prendre une décision…

Horrifiée, elle se força à reporter son attention sur l'encadrement de la porte. La balle rebondissait de plus en plus haut.

— Je n'aime pas ça, dit Hirz.

— Ça ne m'enchante pas vraiment moi non plus, répliqua Childe en regardant la balle frapper le plafond et repartir avec violence vers le sol, où elle atterrit à côté de l'endroit où elle avait commencé à bouger. Cette fois, la force du rebond lui permit d'atteindre à nouveau le plafond, d'où elle retraversa la pièce en diagonale et frappa l'un des côtés avant de ricocher selon un autre angle. La balle toucha Trintignant, rebondit sur sa jambe de métal puis à deux reprises sur un mur – en prenant chaque fois de la vitesse – avant de venir me frapper en pleine poitrine. Un bon coup de poing qui expulsa l'air de mes poumons. Je tombai à terre en poussant un léger grognement de douleur.

La petite balle, dont l'élan n'avait été nullement ralenti, continua à tracer des arcs dans la pièce. Elle ne cessait d'accélérer, si bien que sa trajectoire finit par ressembler à celle d'une navette ne cessant d'aller et venir sur un métier à tisser d'argent, et dont la trajectoire rencontrait parfois la nôtre. J'entendis d'autres grognements, puis je ressentis une douleur soudaine à la jambe ; la balle accéléra encore. Le bruit qu'elle produisait rappelait celui d'une fusillade ; l'intervalle entre chaque détonation ne cessait de diminuer.

— Célestine, sélectionnez une réponse ! cria Childe, qui avait été touché.

La balle choisit cet instant pour frapper Célestine de plein fouet, la faisant haleter de douleur. Elle s'effondra sur un genou, mais tendit en même temps la main et appuya sur l'un des dessins, du côté droit de la porte.

Les détonations, la navette, et même la balle s'évanouirent.

Il ne se produisit rien de plus pendant quelques secondes, puis la porte qui se trouvait devant nous commença à s'ouvrir.

Nous examinâmes nos blessures. Aucune n'était susceptible de mettre notre vie en danger, mais nous avions tous des hématomes et probablement une fracture ou deux. J'étais convaincu d'avoir une côte cassée ; Childe grimaçait chaque fois qu'il tentait de s'appuyer sur sa cheville droite. Ma jambe était meurtrie là où la balle m'avait frappé, mais je pouvais encore marcher. La douleur diminua au bout de quelques minutes, calmée par un mélange de mes médechines et d'analgésiques fournis par le dérivateur.

— Dieu merci, nous avions remis nos casques, dis-je en passant le doigt sur une grosse bosse située au sommet du mien. Sinon, nous aurions été réduits en bouillie.

— Quelqu'un peut-il avoir l'amabilité de m'expliquer ce qui vient de se passer ? demanda Célestine, qui décomptait ses propres blessures.

— Je crois que la Flèche a pensé que nous traînions, dit Childe. Jusqu'à présent, elle nous a toujours accordé tout le temps nécessaire à la résolution des problèmes. Il semblerait qu'à partir d'aujourd'hui, nous allons devoir courir contre la montre.

— Combien de temps avons-nous mis ? demanda Hirz.

— Depuis que la dernière porte s'est ouverte ? Environ quarante minutes.

— Quarante-trois, pour être précis, dit Trintignant.

— Je pense que nous devrions commencer à travailler tout de suite sur le prochain problème, dit Childe. Combien de temps nous reste-t-il, selon vous, docteur ?

— Comme limite supérieure ? Environ vingt-huit minutes.

— C'est loin d'être suffisant, dis-je. Nous ferions mieux de nous replier et de revenir plus tard.

— Non, dit Childe, pas tant que nous ne sommes pas blessés.

— Vous êtes cinglé, dit Célestine.

Mais Childe l'ignora, se contentant de franchir le seuil et d'entrer dans la pièce suivante. La porte de sortie se referma derrière nous avec un claquement.

— Je ne suis pas fou, dit-il en se tournant vers nous, seulement très impatient de continuer.

Nous n'avions jamais affaire deux fois à la même situation.

Célestine sélectionna sa réponse aussi vite que possible, chaque muscle de son corps tendu par la concentration, ce qui nous laissa, selon l'estimation de Trintignant, cinq ou six minutes de tranquillité avant que la Flèche n'exige une réponse.

— Nous allons attendre, dit Childe en nous interrogeant du regard pour voir si nous étions d'accord. Ainsi, Célestine peut continuer à vérifier le résultat. Fournir une réponse à cette foutue chose avant d'y être obligés n'a pas de sens, surtout quand l'enjeu est d'une telle importance.

— Je suis certaine de la réponse, dit Célestine en désignant la zone de l'encadrement où elle pensait appuyer.

— Dans ce cas, utilisez ces cinq minutes pour vous éclaircir l'esprit. Ou pour faire ce que vous voulez. Ne prenez pas de décision tant que nous n'y sommes pas absolument obligés, c'est tout.

— Childe, si nous franchissons cette porte…

— Oui ?

— Je repartirai. Vous ne pourrez pas m'en empêcher.

— Vous ne le ferez pas, Célestine, et vous le savez fort bien.

Les yeux de Célestine lancèrent des éclairs, mais elle se tut. Je crois que les cinq minutes qui suivirent furent les plus longues de toute mon existence. Aucun de nous n'osait reprendre la parole ; personne ne voulait entamer quoi que ce fût – pas même une phrase – de peur de voir revenir quelque objet apparenté à la balle. Pendant les cinq minutes, je n'entendis plus que le bruit de notre respiration, avec en toile de fond l'épouvantable et lent bourdonnement de la Flèche.

Puis un objet tomba du mur en ondulant et se mit à se tordre sur le sol. C'était un morceau de métal flexible d'environ trois centimètres d'épaisseur et de trois mètres de long.

— Reculez… dit Childe.

Célestine jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Voulez-vous que j'appuie ou pas ?

— Quand je vous le dirai. Pas une seconde avant.

Le câble se tordait toujours, s'enroulant et se déroulant telle une anguille folle. Childe le regardait, fasciné. Il se tortilla de plus en plus, en glissant et en sifflant avec des chuintements de métal frottant sur du métal.

— Childe ? interrogea Célestine.

— Je veux juste voir ce que cette chose…

Le filin prit son élan, puis se propulsa avec énergie en direction de Childe, qui sauta de côté avec agilité, si bien qu'il passa sous ses pieds. Ses convulsions produisaient un bruit continu de coups de fouets ; nous nous étions tous plaqués contre les murs. Le câble – qui avait manqué Childe – se replia au milieu de la pièce en sifflant avec fureur. Il paraissait bien plus long et mince que quelques instants auparavant, comme s'il s'était étiré.

— Childe, dit Célestine, je choisis dans cinq secondes, que ça vous plaise ou non.

— Attendez, voulez-vous ?

Renversé en arrière, le filin se déplaçait à présent à une vitesse aveuglante, si bien que son mouvement n'était plus limité à quelques centimètres au-dessus du sol. Il sinuait à une telle vitesse qu'il en devenait presque solide, semblable à une colonne de métal sifflant et étincelant aux contours irréguliers. Je regardai Célestine en souhaitant de toutes mes forces qu'elle appuie sur le côté de la porte sans plus se préoccuper de Childe. Je comprenais la fascination de ce dernier – cette chose exerçait un pouvoir presque hypnotique – mais je le soupçonnai de pousser la curiosité un peu trop loin.

— Célestine… commençai-je.

La suite se déroula à la vitesse de l'éclair : un tentacule gris

argent, une mince boucle de câble, se sépara du tourbillon flou et fouetta l'air pour s'enrouler à deux reprises autour du bras de Célestine. C'était celui sur lequel Trintignant avait déjà exercé son art. Elle le regarda avec horreur ; le câble se tendit et lui coupa le bras. Célestine s'effondra sur le sol en hurlant.

Le tentacule tira son bras jusqu'au centre de la pièce et se replia à l'intérieur de l'étincelant tourbillon de métal chuintant.

Je me ruai vers la porte, le symbole sur lequel Célestine avait appuyé en mémoire. Le tourbillon lança l'une de ses boucles dans ma direction, mais je m'étais déjà précipité contre le mur ; la boucle effleura seulement la poitrine de ma combinaison avant de rejoindre en un éclair la masse tourbillonnante. Une pluie de minuscules morceaux de chair et d'os en tomba. Une autre boucle jaillit alors vers Hirz ; elle s'enroula au milieu de son corps et la tira vers le centre de la pièce.

Elle tenta de résister – battit l'air de ses bras en freinant des quatre fers – en vain. Elle se mit à crier, puis à hurler.

J'atteignis la porte.

Ma main hésita au-dessus des dessins. Ma mémoire était-elle fidèle, ou bien Célestine avait-elle eu l'intention de choisir une autre solution ? Elles se ressemblaient toutes désormais.

Puis Célestine, qui serrait toujours son bras abîmé contre elle, hocha la tête avec vigueur.

J'appuyai sur l'embrasure de la porte.

Et la regardai fixement en souhaitant qu'elle bouge. Et si Célestine s'était trompée, après tout ce qui venait de se passer ? J'eus l'impression que la Flèche prenait un plaisir sadique à nous obliger à attendre tandis que le câble tourbillonnant sifflait frénétiquement à nos oreilles. Et faisait autre chose, à quoi je préférais ne pas penser.

Le bruit cessa soudain.

Du coin de l'œil, je vis le câble retourner dans le mur tel la langue d'un serpent ayant recueilli son content de fragrances.

Devant moi, la porte commença à s'ouvrir.

Célestine avait choisi la bonne réponse. Je m'accordai une seconde d'introspection et décidai que j'aurais dû éprouver du soulagement. Peut-être était-ce le cas, mais cette sensation demeurait extrêmement lointaine. À présent, le chemin du retour était dégagé et nous pouvions sortir de la Flèche. Mais notre progression s'était interrompue et notre groupe ne serait pas au complet sur le chemin du retour.

Je me retournai, rassemblant tout mon courage pour affronter le spectacle qui m'attendait.

Childe et Trintignant étaient indemnes.

Célestine s'occupait déjà de sa blessure. Elle posait un garrot tiré

de sa boîte à pharmacie au-dessus de l’endroit où se terminait son bras. Elle avait perdu très peu de sang et ne semblait pas souffrir beaucoup.

— Tu te sens bien ? demandai-je.

— Je vais m’en sortir, Richard. (Elle serra le garrot en grimaçant.) On ne peut pas en dire autant de Hirz.

— Où est-elle ?

— La Flèche l’a eue.

De sa main intacte, Célestine désigna l’endroit où le tourbillon se trouvait quelques instants plus tôt. Sur le sol – juste au-dessous de l’endroit où le câble avait tournoyé en fouettant l’air – se trouvait un petit tas bien propre de chair humaine hachée menu.

— Je ne vois aucune trace de la main de Célestine, dis-je. Ni de la combinaison de Hirz.

— La Flèche l’a démontée, dit Childe, livide.

— Où est-elle ?

— C’est allé très vite. Il y a eu comme un… flou. Le câble l’a réduite en morceaux qui ont disparu dans les murs. Je ne crois pas qu’elle ait beaucoup souffert.

— J’espère bien que non.

Le docteur Trintignant se pencha pour étudier les morceaux.

8

À l'extérieur, dans la lumière oblique et les ombres bleu acier de ce qui pouvait tout aussi bien être l'aube que le crépuscule, nous trouvâmes les morceaux de Hirz dont la Flèche n'avait pas eu l'usage.

Ils étaient à demi enterrés dans la poussière, tels les voûtes et les talus d'une maquette représentant un paysage antique. Mon esprit projeta des images épouvantables sur ces formes. Il transforma les organes d'un corps humain brutalement séparés les uns des autres en pièces détachées qui étaient autant de sculptures abstraites : des formes articulées qui attiraient la lumière chacune à leur façon et projetaient des ombres séduisantes. Il restait des bouts de tissu, mais la Flèche avait gardé tout le métal de sa combinaison pour son usage personnel. Elle avait même ouvert le crâne de Hirz pour en aspirer le contenu, si bien qu'elle avait pu trier les petits morceaux de métal rares et précieux qu'il contenait.

Puis elle avait jeté tout ce qu'elle n'était pas en mesure d'utiliser.

— Nous ne pouvons pas la laisser là comme ça, dis-je. Il faut faire quelque chose, l'enterrer… ou du moins, signaler l'emplacement de sa tombe.

— Elle a déjà une pierre tombale, dit Childe.

— Quoi donc ?

— La Flèche. Et plus tôt nous serons dans la navette, plus tôt nous pourrons soigner Célestine et revenir.

— Un instant, s'il vous plaît, dit Trintignant en fourrageant dans une autre pile de restes humains.

— Ces débris n'ont rien à voir avec Hirz, lui dit Childe.

Trintignant se releva en glissant un objet dans l'une des poches de sa ceinture.

Je ne vis pas de quoi il s'agissait, mais c'était petit ; pas plus gros qu'une bille ou un galet.

— Je rentre chez moi, dit Célestine une fois en sécurité dans la navette. Et n'essaie pas de me faire changer d'avis : c'est mon dernier mot.

Nous étions seuls dans ses quartiers. Childe venait juste de renoncer à la convaincre, mais il m'avait envoyé pour voir si je pouvais me montrer plus persuasif. Néanmoins, le cœur n'y était pas.

J'avais vu ce dont la Flèche était capable, et du diable si j'allais accepter d'être responsable d'une autre peau que la mienne.

— Laisse au moins Trintignant s'occuper de ta main.

— Je n'ai pas besoin de son acier pour le moment, dit-elle en caressant le pansement d'un bleu chatoyant qui recouvrait son moignon. Je peux très bien me débrouiller avec une seule main jusqu'à notre retour à la cité du Gouffre. Où l'on pourra m'en faire pousser une nouvelle pendant mon sommeil.

La voix musicale du docteur nous interrompit et son masque d'argent impassible apparut entre les deux cloisons qui délimitaient la portion de tente réservée à Célestine.

— Si je puis me permettre… il se pourrait que mes services soient les meilleurs que vous puissiez espérer obtenir.

Célestine regarda successivement Childe, le docteur et le pansement miroitant.

— De quoi parlez-vous ?

— De rien. Childe m'a autorisé à jeter un coup d'œil à certaines informations concernant ce qui se passe chez nous en ce moment.

Trintignant entra dans la pièce sans qu'on l'y ait invité et referma la cloison derrière lui.

— De quoi parlez-vous, docteur ?

— De nouvelles plutôt inquiétantes, en fait. Un événement troublant a affecté la cité peu après notre départ. Une maladie a touché tout ce qui dépendait de systèmes microscopiques et autoréplicants. En d'autres termes, la nanotechnologie. Si j'ai bien compris, les morts se comptent par millions.

— Inutile de prendre cet air réjoui.

Trintignant s'insinua jusqu'au divan où Célestine se reposait.

— Je me contente de souligner le fait que la cité n'est plus en mesure de fournir ce que nous considérons comme le nec plus ultra de la médecine. Bien entendu, il se pourrait que tout ait à nouveau changé avant notre retour…

— Dans ce cas, c'est un risque à courir, n'est-ce pas ? dit Célestine.

— Alors, je m'en lave les mains.

Trintignant s'interrompit pour déposer un petit objet dur sur la table de Célestine. Il fit ensuite mine de partir, puis s'arrêta et reprit la parole.

— J'y suis habitué, vous savez.

— À quoi ? demandai-je.

— À inspirer la crainte et le dégoût. À cause de ce que je suis devenu et de ce que j'ai fait. Mais je ne suis pas mauvais. Je suis pervers, c'est vrai. J'ai des envies bizarres, c'est certain. Mais j'insiste : je ne suis pas un monstre.

— Et vos victimes, docteur ?

— J'ai toujours affirmé qu'elles avaient consenti aux protocoles que je leur ai fait subir (il se reprit) que j'ai utilisés sur elles.

— Ce n'est pas ce que disent les banques de données.

— Et qui sommes-nous pour contester les données ? (La lumière jouait sur son masque, accentuant le demi-sourire qui y était gravé pour toujours). Oui, qui sommes-nous ?

Trintignant parti, je me tournai vers Célestine et lui dit :

— Je vais retourner dans la Flèche. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je l'avais deviné, mais j'espère toujours pouvoir t'en dissuader. (Elle fit rouler dans sa main valide le petit objet dur que Trintignant avait posé sur la table. On aurait dit un drôle de caillou de couleur sombre – Dieu seul savait ce que le docteur avait trouvé au milieu des morts – et, l'espace d'un instant, je me demandai pourquoi il l'avait laissé là.)

— Ce n'est vraiment pas la peine, dis-je. À partir de maintenant, ça se passe entre Childe et moi. Il devait se douter qu'une fois franchi un certain point je ne serais plus capable d'abandonner.

— Peu importe le prix ? demanda Célestine.

— On n'a rien sans rien.

Elle secoua la tête lentement, perplexe.

— Il t'a bien eu, hein ?

— Non, répliquai-je, poussé par un besoin pervers de défendre mon vieil ami alors même que je ne doutais pas un instant que Célestine avait raison. Ce n'est pas Childe qui a fini par m'avoir, c'est la Flèche.

— S'il te plaît, Richard. Réfléchis bien.

Je lui dis que j'allais suivre son conseil. Mais nous savions tous deux que je mentais.

9

Nous repartîmes, Childe et moi.

Je levai les yeux vers le sommet de la Flèche qui s'élevait au-dessus de nous tel un cénotaphe implacable. Elle m'apparaissait avec une stupéfiante acuité. On eût dit qu'on avait ôté un voile de fumée de ma vue, permettant à des ombres et des couleurs aux nuances infinies d'envahir mon champ visuel, à la transparence désormais cristalline. Et, sauf lorsque je changeais un peu trop vite d'angle de vue, pas un seul pixel ne trahissait le fait que ma vue n'était pas normale, mais améliorée cybernétiquement.

On nous avait enlevé les yeux, puis nettoyé les orbites pour les remplir de machineries sensorielles bien plus efficaces reliées à notre cortex visuel. Nos yeux nous attendaient dans la navette, flottant dans des bocaux tels de grotesques friandises. Nous pourrions les remettre en place une fois la Flèche conquise.

— Pourquoi pas des lunettes ? avais-je demandé la première fois où Trintignant nous avait expliqué ce qu'il comptait faire.

— Trop encombrant, et trop facile à saisir et à arracher. La Flèche a vraiment un goût prononcé pour le métal. À partir de maintenant, nous avons tout intérêt à transporter tout ce que nous considérons comme vital comme si cela faisait partie de nous – en l'internalisant. (Le docteur joignit l'extrémité de ses doigts devant lui.) Si cela vous dégoûte, je vous suggère d'accepter dès maintenant que vous avez perdu.

— Je peux encore décider de ce qui me dégoûte ou pas.

— Que pouvez-vous faire d'autre ? lui demanda Childe. Sans Célestine, nous allons devoir résoudre les problèmes nous-mêmes.

— Je vais augmenter la densité de médechines dans votre cerveau, dit Trintignant. Elles tisseront un réseau de tubes de fullerènes et créeront des connexions artificielles qui supplanteront vos réseaux de neurones actuels.

— Ce qui nous servira à quoi ?

— Les tubes de fullerène conduiront l'influx nerveux des centaines de fois plus vite que vos circuits actuels. Votre taux de computation neurale augmentera. Votre perception subjective de l'écoulement du temps ralentira.

Je dévisageai le docteur, à la fois fasciné et horrifié.

— Vous pouvez faire ça ?

— C'est plutôt banal, vous savez. Les Conjoineurs le font depuis la Transillumination ; leurs procédures sont parfaitement connues. Je peux ralentir le temps au point que vous aurez l'impression qu'il avance comme un escargot. La Flèche ne vous laissera peut-être que vingt minutes pour résoudre un problème mais moi, je peux vous donner la sensation que ces minutes sont des heures, voire des jours.

Je me tournai vers Childe.

— Crois-tu que ça suffira ?

— Je pense que ça sera toujours beaucoup mieux que rien. Nous verrons bien.

En réalité, c'était bien mieux.

Les machines de Trintignant firent plus que supplanter nos réseaux de neurones primitifs. Elles les transformèrent, les reconfigurèrent de manière à améliorer nos capacités mathématiques, nous permettant d'aller bien au-delà de ce dont les seuls modificateurs neuraux nous avaient rendus capables. Nous ne possédions pas l'intuition géniale de Célestine, mais nous avions l'avantage de pouvoir nous attarder – du moins d'un point de vue subjectif – sur certains problèmes.

Et, pendant un certain temps du moins, cela fonctionna.

10

— Tu es en train de te transformer en monstre, dit Célestine.

— Je me transforme pour triompher de la Flèche, ni plus ni moins.

Je m'éloignai à grands pas de la navette, me déplaçant sur de minces jambes articulées semblables à des échasses mues par des pistons. Je n'avais plus besoin d'armure désormais : Trintignant l'avait greffée sur moi. Des plaques de matériau noir et résistant glissaient les unes sur les autres tels les éléments de la carapace d'un homard.

— Tu as même la voix que Trintignant, à présent, dit Célestine en me suivant. Je regardai nos ombres s'étirer à côté de moi. La sienne était asymétrique, mais la mienne était maigre et étirée comme celle d'un spectre.

— Je n'y peux rien, dis-je.

Ma voix paraissait chantante à cause du synthétiseur vocal qui remplaçait ma bouche cousue.

— Il n'est pas trop tard pour t'arrêter.

— Pas si Childe ne s'arrête pas.

— Et ensuite ? Cela suffira-t-il à te forcer à abandonner, Richard ?

Je me tournai pour lui faire face et malgré sa visière, la vis tenter de cacher la répulsion manifeste que je lui inspirais.

— Il n'abandonnera pas, répondis-je.

Célestine tendit la main. Je crus d'abord qu'elle voulait me dire quelque chose, mais je vis alors qu'un objet se trouvait dans sa paume. Petit, dur et de couleur sombre.

— Trintignant a trouvé ça à l'extérieur, près de la Flèche. Et il l'a laissé dans ma chambre. Je crois qu'il essayait de nous communiquer un message. De se racheter. Tu reconnais cette chose, Richard ?

Je zoomai sur l'objet. Des chiffres palpitèrent tout autour. L'image s'agrandit. Gros plan. Irrégularités de surface. Topologie. Albédo. Composition probable. Je bus les chiffres avec une avidité d'alcoolique. Ce flot de données était à présent ma raison de vivre.

— Non.

11

— J’entends quelque chose.

— Évidemment. C’est la Flèche, comme d’habitude.

— Non.

Je demeurai silencieux quelques instants en me demandant si mon système auditif amélioré n’envoyait pas des signaux erronés à ma cervelle.

Mais ça recommençait : des machines vrombissaient par intermittence dans le lointain – un bourdonnement qui se rapprochait.

— Je l’entends aussi maintenant, dit Childe. Ça vient de derrière nous. Par le chemin que nous avons emprunté.

— Ça rappelle le bruit que font les portes en s’ouvrant et en se refermant les unes après les autres.

— En effet.

— Pourquoi feraient-elles ça ?

— Parce que quelque chose se rapproche de nous.

Childe considéra cette possibilité pendant ce qui me parut durer plusieurs minutes, mais qui, probablement, ne devait pas dépasser quelques secondes. Il secoua alors la tête avec dédain.

— Il nous reste onze minutes pour passer cette porte, sinon nous serons punis. Nous n’avons pas le temps de nous inquiéter d’autre chose.

Je me rangeai à son opinion, mais avec réticence.

Je m’obligeai alors à reporter mon attention sur le problème actuel, et sentis la machinerie qui se trouvait à présent sous mon crâne s’attaquer à ses nœuds mathématiques. L’horlogerie que Trintignant avait installée sous mon crâne se mit en branle, me donnant le vertige. Je n’avais jamais été très doué en maths, mais je voyais désormais en elles la véritable structure de l’univers : les os du squelette qui luisait sous la mince chair du monde.

En fait, c’était presque la seule chose à laquelle j’étais capable de penser. Tout le reste me semblait douloureusement abstrait, alors qu’auparavant j’avais toujours ressenti le contraire. Je savais ce que devaient éprouver les « idiots-savants », ces êtres exceptionnellement doués dans un seul domaine très spécialisé.

J’étais devenu un outil si parfaitement usiné dans un but unique qu’il ne pouvait en avoir d’autre. Une machine à résoudre l’énigme de

la Flèche.

Maintenant que nous étions seuls – et que nous ne dépendions plus de Célestine – Childe s'était révélé plus que capable de résoudre ses énigmes mathématiques. À plusieurs reprises, je m'étais retrouvé en train de fixer, en vain, les données d'un problème. Je n'arrivais pas à entrevoir la moindre solution, même avec mes nouvelles capacités. Childe, lui, l'avait déjà trouvée. Il était en général en mesure de m'expliquer son raisonnement mais, parfois, je ne pouvais que m'en remettre à lui, ou attendre que ma cervelle ramollie parvienne à la même conclusion.

Je commençais à me poser des questions.

Childe se révélait génial, et quelque chose me disait que ce n'était pas uniquement parce que Trintignant avait augmenté nos capacités cognitives. Il affichait tant de confiance en lui que je commençai à me demander s'il ne s'était pas délibérément tenu en retrait jusque-là, préférant nous laisser prendre les décisions difficiles. Si c'était le cas, il était dans une certaine mesure responsable des décès qui s'étaient produits.

Toutefois, me rappelai-je, nous nous étions tous portés volontaires.

Le panneau glissa en douceur sur le côté, révélant la pièce suivante alors qu'il nous restait encore trois minutes. La porte par où nous étions entrés s'ouvrit au même moment, comme chaque fois que nous atteignions ce point de notre progression. Si tel était notre désir, nous pouvions repartir maintenant. C'était à ce moment-là que Childe et moi décidions de continuer ou non. La porte suivante pouvait nous tuer – et chaque seconde gâchée avant de franchir celle-ci était une seconde en moins pour résoudre le problème suivant.

— Et bien ?

La réponse fut immédiate, sèche et automatique.

— On continue.

— Il ne nous restait que trois minutes pour résoudre le dernier problème, Childe. Ils deviennent plus durs. Sacrément plus durs.

— J'en suis bien conscient.

— Dans ce cas, nous devrions peut-être nous replier. Reprendre des forces et revenir ensuite. Nous n'y perdrons rien.

— On ne peut pas en avoir la certitude. On ne sait pas si la Flèche va nous laisser procéder à d'autres tentatives. Elle en a peut-être déjà assez de nous.

— Je pense…

Mais je m'interrompis, et mon nouveau corps à la taille de guêpe pivota avec aisance en direction du bruit de pas.

Mon système visuel scanna la chose qui approchait et décida qu'il s'agissait d'une silhouette qui passait le seuil de la salle où nous nous

trouvions. La forme était humaine, mais les quelques altérations qu'elle avait subies étaient beaucoup moins radicales que celles que Trintignant m'avait infligées. Je l'étudiai tandis qu'elle avançait lentement et douloureusement. Nos propres gestes nous semblaient lents, mais, comparés aux siens, ils avaient la vitesse de l'éclair.

Je tâtonnai à la recherche d'un souvenir, d'un nom, d'un visage.

Mon esprit encombré de programmes destinés à me permettre de résoudre des problèmes mathématiques fut d'abord incapable de retrouver des données aussi triviales.

Il finit pourtant par y parvenir.

— Célestine.

En réalité, je ne parlais pas. La masse de senseurs et de scanners dont mes orbites étaient remplies projetait des rayons laser clignotants. Nous pensions si vite que nous ne pouvions plus communiquer verbalement. Mais, bien qu'elle fût elle-même très lente, Célestine daigna répondre.

— Oui, c'est moi. Es-tu vraiment Richard ?

— Pourquoi poses-tu cette question ?

— Parce que j'arrive tout juste à te distinguer de Childe.

Je le regardai, prenant en compte son apparence pour ce qui me parut être la première fois.

Après l'avoir frustré pendant si longtemps, nous avions fini par donner à Trintignant toute latitude pour faire ce qu'il voulait de nous. Il avait bourré nos crânes de tant de machines qu'il avait été obligé de les allonger pour que tout y tienne. Il avait ouvert notre cage thoracique et ôté avec soin nos poumons et notre cœur pour les mettre de côté. L'espace ainsi libéré par le premier poumon avait été remplacé par un système d'oxygénation du sang en circuit fermé du type de ceux qu'on trouvait dans les havresacs des combinaisons spatiales. Ainsi équipés, nous pouvions affronter le vide et n'avions aucun besoin de respirer l'air ambiant. L'emplacement de l'autre poumon contenait une machine qui faisait circuler un fluide réfrigérant dans un tube spiralé évacuant l'excès de chaleur généré par la soupe de neuromachines qui remplissait nos crânes. Un dispositif chargé de la nutrition occupait l'espace restant dans notre cage thoracique. Une minuscule pompe à fusion remplaçait notre cœur. Tous nos autres organes – estomac, intestins, génitoires – avaient été retirés, ainsi que quantité d'os et de muscles. Nos membres restants avaient été sectionnés et mis en réserve pour être remplacés par des prothèses à l'apparence squelettique qui étaient en fait d'une résistance impressionnante. Nous étions également capables de nous plier et de nous déformer pour nous glisser par la plus étroite des portes. Nos corps étaient enfermés dans des exosquelettes auxquels ces membres étaient rattachés. Pour couronner le tout, Trintignant nous

avait dotés de queues semblables à des fouets qui nous servaient de balanciers, puis il avait fait croître notre épiderme de manière à ce qu'il enveloppe nos organes de métal, et l'avait fait durcir par endroits, le transformant en taches d'un gris lustré formant une armure organique tissée avec le même fil de diamant employé pour renforcer la combinaison d'Hirz.

Lorsqu'il eut terminé, nous ressemblions à des lévriers à la peau de diamant.

Des chiens de diamant.

Diamond Dogs.

J'acquiesçai.

— Je suis bien Richard.

— Alors, pour l'amour de Dieu, reviens, s'il te plaît.

— Pourquoi nous as-tu suivis ?

— Pour te demander ça une dernière fois.

— Tu t'es transformée dans le seul but de venir me chercher ?

Lentement, avec la grâce pesante d'une statue, elle me tendit la main et me fit signe de la rejoindre. Ses membres, comme les nôtres, étaient mécaniques, mais son corps ressemblait beaucoup moins à celui d'un chien.

— S'il te plaît.

— Tu sais bien que je ne peux pas revenir maintenant. Pas après être allé si loin.

Sa réponse mit une éternité à me parvenir.

— Tu ne comprends pas, Richard. Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent.

Childe tourna son long museau vers moi.

— Ne l'écoute pas.

— Non, dit Célestine, qui devait avoir réglé ses senseurs de manière à pourvoir déchiffrer les signaux lasers de Childe. Ne l'écoute pas, Richard. Il te trompe et te ment depuis le début. Il nous a menti à tous. Même à Trintignant. C'est pour ça que je suis revenue.

— Elle ment, dit Childe.

— Non. Je ne mens pas. Tu n'as toujours pas compris, Richard ? Childe est déjà venu ici. Ce n'est pas la première fois qu'il explore la Flèche.

Mon corps canin se convulsa lorsque je tentai de hausser les épaules.

— Moi non plus.

— Je ne parle pas de ce qui s'est passé depuis que nous sommes arrivés sur Golgotha. Je parle d'avant. Childe est déjà venu sur cette planète.

— Elle ment, répéta-t-il.

— Alors comment savais-tu si précisément à quoi t'attendre ?

— Je ne savais rien. J'ai été prudent, c'est tout. (Il se tourna vers moi, si bien que j'étais le seul à pouvoir lire le sautillement de ses lasers.) Nous sommes en train de perdre un temps précieux, Richard.

— Prudent ? dit Célestine. Oh, oui. Vous avez été sacrément prudent. Vous avez emporté différents modèles de combinaisons et lorsque les premières sont devenues trop encombrantes, nous avons pu continuer à progresser. Et Trintignant – comment saviez-vous qu'il nous serait si utile ?

— J'ai vu les corps autour de la Flèche, répliqua Childe. Elle les avait massacrés.

— Et alors ?

— J'ai décidé que ce serait bien d'emmener quelqu'un possédant les compétences médicales nécessaires pour traiter de telles blessures.

— Oui. (Célestine hocha la tête.) Je ne le nie pas. Mais ce n'est qu'une partie de la vérité, n'est-ce pas ?

Je regardai tour à tour Childe et Célestine.

— Dans ce cas, qu'en est-il du tout ?

— Ces corps n'ont rien à voir avec le capitaine Argyle.

— Vraiment ?

— Oui. (Les paroles de Célestine me parvenaient avec une lenteur douloureuse ; je commençais à regretter que Trintignant ne l'ait pas transformée en chien à la peau de diamant.) Oui. Parce que Argyle n'a jamais existé. Childe a été obligé de l'inventer – il avait besoin d'expliquer le peu qu'il connaissait sur la Flèche et la manière de l'affronter. Mais la vérité… eh bien, pourquoi ne pas nous le dire, Childe ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez que je dise.

Célestine sourit.

— Juste que ces corps sont à vous.

Il balaya le sol de sa queue avec impatience.

— Je refuse d'écouter ça.

— N'écoutez pas. Mais Trintignant le confirmera. C'est lui qui a deviné le premier, pas moi.

Elle me lança quelque chose.

Je souhaitai que le temps ralentisse. L'objet dessina une parabole paresseuse dans l'air. Mon esprit calcula sa trajectoire avec une précision meurtrière.

J'ouvris ma patte avant et le saisis au vol.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Trintignant a dû penser que tu t'en souviendrais.

J'examinai l'objet en essayant de le voir sous un angle nouveau. Je me rappelai le docteur fouillant les os éparpillés autour de la Flèche, et déposant quelque chose dans l'une de ses poches. Cet objet dur, noir, irrégulier et à la pointe un peu émoussée.

Qu'était-ce ?

Je ne m'en souvenais qu'à demi.

— Il doit y avoir plus que ça, dis-je.

— Évidemment, dit Célestine. Du point de vue génétique, les restes humains – excepté ceux qui ont été rajoutés depuis notre arrivée – proviennent tous d'un même individu. Je le sais. Trintignant me l'a dit.

— C'est impossible.

— Oh, si. Avec le clonage, c'est presque un jeu d'enfant.

— Foutaises, dit Childe.

Je me tournai alors vers lui ; je ressentais comme le pâle fantôme d'une émotion que Trintignant n'avait pas complètement excisée.

— Vraiment ?

— Pourquoi me serais-je cloné moi-même ?

— Je vais répondre à sa place, dit Célestine. Il a découvert la Flèche, mais c'était longtemps, très longtemps avant la date qu'il nous a donnée. Il l'a visitée, et il a entrepris de l'explorer en utilisant ses propres clones.

Je regardai Childe, m'attendant à qu'il offre au moins un semblant d'explication. Au lieu de quoi, il trottina à quatre pattes dans la pièce suivante.

La porte située derrière Célestine se referma en claquant telle une paupière d'acier.

Childe s'adressa à nous depuis l'autre pièce.

— J'estime que nous avons neuf à dix minutes pour résoudre le prochain problème. Je suis en train de l'étudier et je le trouve plutôt… stimulant, c'est le moins que je puisse dire. Je suggère que nous abandonnions cette discussion futile jusqu'à ce que nous soyons de l'autre côté.

— Childe, dis-je. Tu n'aurais pas dû faire ça. Nous n'avons pas demandé son avis à Célestine…

— J'ai considéré qu'elle avait rejoint notre équipe.

Célestine pénétra dans la pièce suivante.

— Ce n'était pas le cas. Du moins, je ne le pensais pas. Mais on dirait que ça a changé.

— Enfin une attitude positive, dit Childe.

Et je me souvins alors de l'endroit où j'avais vu le petit objet noir que Trintignant avait ramassé à la surface de Golgotha.

Je me trompais peut-être.

Mais il ressemblait beaucoup à une corne de démon.

12

Le problème était semblable à tous ceux que nous avions rencontrés jusque-là : élégant et byzantin, il comportait de multiples niveaux, et autant de pièges en puissance.

Mon esprit s'emballait dès que j'y jetais un coup d'œil tant il recelait de possibilités mathématiques ; j'apercevais des relations profondes entre ce que j'avais toujours considéré comme des royaumes logiques situés à des théories de distance les uns des autres. J'aurais pu le contempler pendant des heures, paralysé par l'extase. Malheureusement, nous étions censés le résoudre, pas l'admirer. Et il ne nous restait que neuf minutes.

Nous nous rassemblâmes autour de la porte et pendant deux ou trois minutes – qui nous parurent être deux ou trois heures – personne ne prononça un seul mot.

Lorsque je sentis que j'avais besoin de me distraire quelques instants, je brisai le silence.

— Célestine a-t-elle raison ? demandai-je à Childe. T'es-tu cloné toi-même ?

— Bien sûr, dit-elle. Il explorait un territoire dangereux, il lui fallait s'assurer l'équipement nécessaire à la régénération de ses organes.

Childe se détourna de l'embrasure de la porte.

— Ça n'a rien à voir avec ce dont on a besoin pour créer des clones.

— Parce qu'il y a des garde-fous artificiels, répliqua Célestine. Il suffit de s'en débarrasser pour pouvoir cloner tout ce que l'on veut. Pourquoi se contenter de régénérer une main ou un bras lorsqu'on peut faire pousser un corps entier ?

— À quoi cela m'aurait-il servi ? Tout ce que j'aurais obtenu, c'est une copie de moi-même dépourvue d'esprit.

— Pas nécessairement, dis-je. En utilisant des scans mémoriels et des médechines, tu aurais très bien pu implanter ta personnalité et ta mémoire sur le clone de ton choix.

— Il a raison, dit Célestine. Ce n'est pas très difficile de réécrire des souvenirs. Richard sait de quoi il parle.

Childe reporta son attention sur le problème, toujours aussi férocement insoluble qu'à notre entrée dans cette pièce.

— Il nous reste six minutes.

— Bon sang, ne changez pas de sujet, dit Célestine. Je veux que Richard sache exactement ce qui s'est passé ici.

— Pourquoi ? demanda Childe. Vous êtes vraiment inquiète pour lui ? J'ai vu du dégoût dans votre regard lorsque vous avez découvert les transformations que nous nous sommes infligées.

— Vous me répugnez, oui, c'est possible, acquiesça-t-elle avec un petit hochement de tête. Mais il y a eu manipulation, c'est cela qui me préoccupe.

— Je n'ai manipulé personne.

— Dans ce cas, dites-lui la vérité sur les clones. Et sur la Flèche, tant que vous y êtes.

Childe reporta son attention sur la porte. Il était de toute évidence partagé entre l'envie de résoudre le problème et celle de réduire Célestine au silence. Il nous restait moins de six minutes à présent et, même après un moment de détente, je ne m'étais pas rapproché de la solution et je n'entrevoyais même pas le plus petit indice me permettant de me lancer dans sa résolution.

Je reportai brusquement mon attention sur Childe.

— Qu'est-il arrivé aux clones ? Les as-tu envoyés à l'intérieur les uns après les autres en espérant qu'ils découvriraient un itinéraire te permettant d'explorer la Flèche ?

— Non. (Il faillit rire de mon incapacité à deviner la vérité.) Je ne les ai pas envoyés en éclaireurs, Richard. Pas du tout. Je les ai envoyés à ma suite.

— Désolé, je ne comprends pas.

— J'y suis allé en premier, et la Flèche m'a tué. Mais, auparavant, je m'étais scanné et j'avais installé ces souvenirs dans un clone que je venais de faire pousser. Ce n'était pas une copie parfaite, loin de là – il possédait certains de mes souvenirs et certains de mes traits de caractère les plus marqués, mais je n'entretenais aucune illusion à son sujet : ce n'était qu'un artefact à peine sorti d'une cuve. (Childe regarda à nouveau les données gravées sur l'encadrement de la porte.) Écoutez, tout ça est fort intéressant, mais je pense vraiment…

— Le problème peut attendre, dit Célestine. Je crois que j'entrevois une solution, en tout cas.

Le corps efflanqué de Childe se raidit d'impatience.

— Vraiment ?

— Ce n'est qu'une vague idée, Childe, ne montez pas sur vos grands chevaux.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, Célestine. J'aimerais beaucoup la connaître.

Elle regarda les données, un mince sourire aux lèvres.

— Je n'en doute pas. Mais moi, j'aimerais beaucoup savoir ce qui

est arrivé au clone.

Je sentis Childe bouillir de colère, puis parvenir à se contrôler.

— Il – le nouveau moi – est retourné dans la Flèche et a tenté d'aller plus loin que son prédécesseur. Ce qu'il a fait. Il a réussi à aller plusieurs pièces au-delà de celle où l'ancien moi était mort.

— Qu'est-ce qui l'a poussé à retourner dans la Flèche ? demanda Célestine. Il devait savoir qu'il allait également mourir ici.

— Il pensait qu'il avait de meilleures chances de survivre que le précédent. Il a étudié ce qui était arrivé à la première victime et il a pris ses précautions. De meilleures armures, des drogues destinées à augmenter ses capacités mathématiques, et quelques tentatives plutôt grossières de recourir aux thérapies à base de médechines que nous avons utilisées.

— Et ensuite ? demandai-je. Que s'est-il passé après sa mort ?

— Il n'est pas mort au cours de sa première tentative. Comme nous, il s'est replié lorsqu'il a senti qu'il était allé aussi loin qu'il le pouvait tout en restant raisonnable. Il s'est scanné à chaque fois – il a fait une copie de ses souvenirs. Le clone suivant en a hérité.

— Je ne comprends toujours pas, dis-je. Pourquoi le clone se préoccupait-il de ce qui pouvait arriver au prochain ?

— Parce que… il ne s'attendait pas à mourir. Aucun d'entre eux ne s'y attendait. Vous pouvez considérer ça comme un trait de caractère, si vous voulez.

— Une incommensurable arrogance ? suggéra Célestine.

— Je préfère considérer qu'il s'agit d'une incapacité radicale à douter de soi. Chaque clone s'est imaginé qu'il était meilleur que son prédécesseur ; et donc incapable de commettre les mêmes erreurs. Mais ils voulaient quand même être scannés, de façon que – si d'aventure ils étaient tués – quelque chose continue. Si un clone ne résolvait pas l'énigme de la Flèche, quelqu'un d'autre le ferait. Et cet être posséderait mon héritage génétique, il ferait partie de la même lignée. De la famille, si vous voulez. (Il agita la queue avec impatience). Plus que quatre minutes. Célestine… êtes-vous prête à présent ?

— Presque, mais pas tout à fait. Combien de clones y a-t-il eu, Childe ? Avant vous, je veux dire.

— C'est une question très personnelle.

Elle haussa les épaules.

— Très bien. Dans ce cas, je vais me contenter de garder ma solution pour moi.

— Dix-sept, dit Childe. Plus mon original ; celui qui est entré le premier.

J'absorbai l'information, sidéré par ce qu'elle impliquait.

— Alors tu es… le dix-neuvième à tenter de résoudre l'énigme ?

Je crois qu’il aurait souri à ce moment-là – si son anatomie le lui avait permis.

— Comme je vous l’ai dit, je me débrouille pour que ça reste dans la famille.

— Vous êtes devenu un monstre, dit Célestine dans un murmure presque inaudible.

Il n’était pas difficile de comprendre son point de vue. Il avait hérité des souvenirs de ses dix-huit prédécesseurs, tous morts dans les chambres de torture de la Flèche. Peu importait qu’il n’eût probablement jamais hérité du souvenir du moment précis de leur mort ; son origine n’était pas moins monstrueuse parce qu’il avait eu cette chance. Et qui pouvait savoir si l’un de ses ancêtres clonés n’avait pas rampé hors de la Flèche, horriblement mutilé et mourant, mais encore assez vivant pour succomber à un dernier scan ?

On disait qu’un scan était d’autant plus précis s’il était réalisé au moment de la mort, lorsque les dommages causés à l’esprit scanné avaient moins d’importance.

— Célestine a raison, dis-je. Ce que tu es devenu est bien pire que la chose que tu as voulu vaincre.

Childe me jaugea du regard, ses grappes de senseurs tels des canons d’armes braquées sur moi.

— As-tu consulté un miroir ces derniers temps, Richard ? Tu n’es pas exactement tel que la nature t’a fait, tu sais.

— C’est purement extérieur. J’ai toujours mes souvenirs. Je ne me suis pas laissé aller à devenir un… (J’hésitai, une si grande partie de mon cerveau était affectée à la résolution de l’énigme de la Flèche que j’avais du mal à trouver mes mots.) Une perversion, finis-je par conclure.

— Très bien. (Childe baissa la tête, triste et résigné.) Dans ce cas, rentre, si c’est ce que tu veux. Laisse-moi rester pour en finir avec ce défi.

— Oui, acquiesçai-je. Je crois que c’est ce que je vais faire. Célestine ? Aide-nous à franchir cette porte ; je rentrerai avec toi ensuite. Nous laisserons Childe dans sa foutue Flèche.

Le soupir de soulagement que poussa Célestine venait du fond du cœur.

— Dieu soit loué, Richard. Je ne pensais pas parvenir à te convaincre aussi aisément.

Je lui indiquai la porte d’un signe de tête, lui suggérant en même temps de nous communiquer les grandes lignes de ce qu’elle pensait être la solution. Le problème me paraissait toujours d’une difficulté diabolique, mais, à présent que je me concentrais à nouveau dessus, il me semblait que je commençais à entrevoir, sinon une véritable

solution, du moins un vague début d'approche.

Mais Childe reprit la parole.

— Oh, vous ne devriez pas avoir l'air si surpris. J'ai toujours su qu'il s'en irait dès que les choses deviendraient sérieuses. Il a toujours été comme ça. Je n'aurais pas dû me bercer d'illusions et croire qu'il avait changé.

Je me hérissai.

— Ce n'est pas vrai.

— Dans ce cas, pourquoi abandonner alors que nous sommes allés si loin ?

— Parce que ça ne vaut pas le coup.

— Ou, plus simplement, parce que le problème est devenu trop difficile ; le défi trop grand ?

— Ignore-le, dit Célestine. Il essaie juste de te provoquer pour que tu le suives. Ça a toujours été comme ça, hein, Childe ? Vous pensez que vous pouvez résoudre l'énigme posée par la Flèche alors que vos dix-huit versions précédentes ont échoué. Alors que ces dix-huit clones ont été massacrés et écorchés vifs par cette chose.

Elle regarda autour d'elle, comme si elle s'attendait presque à voir la Flèche lui infliger une punition pour avoir blasphémé.

— Et peut-être avez-vous raison. Peut-être êtes-vous allé plus loin que tous les autres.

Childe se tut, comme s'il ne voulait pas la contredire.

— Mais vaincre la Flèche ne vous suffisait pas, dit Célestine. Vous n'aviez pas de témoins. Personne pour voir à quel point vous êtes malin.

— Ce n'est pas ça du tout.

— Alors pourquoi avons-nous tous dû venir ici ? Trintignant vous a été utile, je vous l'accorde. Et je vous ai également aidé. Mais, en fin de compte, vous auriez pu vous passer de nous. Il y aurait eu un peu plus de sang ; peut-être auriez-vous dû utiliser quelques clones de plus… mais je ne doute pas un seul instant que vous auriez réussi.

— La solution, Célestine.

J'estimais qu'il ne nous restait guère plus de deux minutes pour choisir. Et, pourtant, je sentais que cela suffisait. Alors qu'un instant plus tôt, il me paraissait insoluble, le problème venait de s'ouvrir devant moi comme par magie, pareil à ces illusions d'optique qui représentent d'abord une scène, puis une autre. Je crois ne m'être jamais approché de si près d'une expérience mystique, pour autant que ce mot signifie quelque chose pour moi.

— C'est bon, dis-je. Je vois la solution à présent. Est-ce que tu la tiens ?

— Pas tout à fait. Un instant…

Childe regarda la porte avec attention, et je vis les lasers de ses

yeux passer sur le labyrinthe de symboles gravés. La lueur rouge frôla la mauvaise solution et s'y attarda. Puis elle papillota un peu plus loin, se posant au passage sur la réponse correcte. Elle n'y demeura qu'un instant.

Childe agita la queue.

— Je crois que j'ai trouvé.

— Très bien, répondit Célestine. Je suis d'accord avec vous. Richard ? Es-tu prêt à te joindre à nous ?

Je crus que je l'avais mal comprise, mais ce n'était pas le cas. Elle était vraiment en train de me dire que la réponse suggérée par Childe était la bonne ; que celle dont j'étais certain était fausse…

— Je croyais… commençai-je. Et je jetai un coup d'œil désespéré au problème. Avais-je négligé un élément quelconque ? Il m'avait semblé que Childe hésitait, mais Célestine était si sûre d'elle… Et pourtant, la solution que j'avais entrevue m'avait semblé indiscutable.

— Je ne sais pas, dis-je d'une voix faible. Je ne sais pas.

— Il nous reste moins d'une minute. Nous n'avons pas le temps d'en parler.

Un bloc de glace se forma dans mon estomac. J'avais perdu beaucoup de mon humanité, mais j'étais encore capable de reconnaître le goût de la terreur. Elle m'envahissait de toute façon ; rien ne l'intimidait.

Je me sentais tellement sûr de moi. Et, pourtant, j'étais en minorité.

— Richard ? demanda à nouveau Childe, sur un ton plus pressant cette fois.

Je les regardai tous deux, désemparé.

— Appuie.

Childe plaça la patte avant sur la solution pour laquelle lui et Célestine étaient d'accord et appuya.

Je crois que je savais que leur choix n'était pas le bon avant même que la Flèche ne réagisse. Néanmoins, lorsque je me tournais vers Célestine, je ne vis ni choc ni surprise sur son visage. Elle paraissait au contraire parfaitement calme et résignée.

Alors, la punition commença.

Elle fut impitoyable et, en d'autres temps, elle aurait pu nous être fatale. Les améliorations dont Trintignant nous avait dotés nous protégèrent en partie, mais les dégâts causés furent malgré tout considérables. Un pendule articulé en trois points descendit du plafond et se mit à se balancer, traçant des arcs de cercle de plus en plus larges et vicieux. Une faux pendait à son extrémité. Nos esprits modifiés auraient pu calculer les mouvements d'un pendule et nous permettre de nous écarter de sa trajectoire fatale. Mais ceux d'un pendule articulé étaient horriblement difficiles à prédire. Nous étions

confrontés à une démonstration cauchemardesque de mathématiques du chaos appliquées.

Mais nous survécûmes, tout comme nous avions survécu aux attaques précédentes. Même Célestine s'en sortit. L'arc étincelant se contenta de la priver d'un bras. J'en perdis un aussi, ainsi qu'une jambe, du même côté, et regardai – mi-horrifié, mi-fasciné – la salle les récupérer pour son propre usage. Des tentacules jaillirent des murs et ramassèrent les assemblages de métal et de plastique qu'elle pouvait employer. J'eus mal, en quelque sorte, car Trintignant avait connecté nos nouveaux membres à notre système nerveux pour que nous puissions ressentir le chaud et le froid. Mais la douleur disparut rapidement, remplacée par un engourdissement numérique.

Ce fut néanmoins Childe qui subit la plus grande partie du châtiment.

La lame de la faux le trancha en deux par le milieu, juste au-dessous de ce qui avait autrefois été sa cage thoracique. Des entrailles d'acier et de plastique en dégringolèrent, ainsi que de l'os, des viscères, du sang et du lubrifiant toxique, qui se répandirent sur le sol. Les tentacules sortirent du mur en se tordant et s'emparèrent de son train arrière encore palpitant – y compris la queue, qui remuait toujours – comme s'il s'agissait d'une récompense.

Célestine appuya sur le bon symbole de sa main valide. La punition s'interrompit et la porte s'ouvrit.

Un calme relatif s'empara des lieux ; Childe examina son tronc tranché en deux.

— On dirait que je suis plutôt abîmé, dit-il.

Mais valves et joints se refermaient déjà avec un cliquètement précis pour juguler la perte de fluide. Trintignant avait fait du bon travail. Il avait équipé Childe de manière qu'il puisse survivre aux blessures les plus graves.

— Vous allez vivre, dit Célestine, sur un ton qui ne me sembla pas entièrement compatissant.

— Que s'est-il passé ? demandai-je. Pourquoi n'as-tu pas appuyé sur celui-là en premier ?

Elle me regarda.

— Parce que je savais ce que j'avais à faire.

En dépit de ses blessures, Célestine nous aida à battre en retraite.

Je parvins à chanceler de pièce en pièce, m'appuyant aux murs et sautillant sur la jambe qui me restait. Je n'avais pas perdu beaucoup de sang ; le pendule m'avait égratigné une ou deux fois, mais mes membres avaient été tranchés au-dessus des articulations. Je ressentais tout de même les premiers tremblements annonciateurs d'un état de choc et je n'avais plus qu'un seul désir : quitter la Flèche, retourner au sanctuaire de la navette. Là, je le savais, Trintignant pourrait me

restituer mon intégrité physique. Il pourrait même refaire de moi un être humain. Il avait promis que ce serait possible. Je n'appréciai pas tous les aspects de sa personnalité, mais je ne le considérais pas comme un menteur. Que les techniques qu'il employait rendent son travail réversible relevait pour lui de l'orgueil professionnel.

Célestine portait Childe coincé sous son bras. Elle dit que ce qui subsistait de lui était très léger. En outre, il pouvait s'accrocher à elle à l'aide de ses pattes avant intactes. Un spasme d'horreur me parcourait chaque fois que je voyais le peu qui restait de son corps et je frémissais en songeant à quel point ce frisson aurait été plus intense encore si les médechines ne m'avaient pas anesthésié.

Nous avions franchi environ un tiers des pièces lorsque Childe se laissa glisser sur le sol avec un bruit sourd.

— Que faites-vous ? demanda Célestine.

— D'après vous ?

Il se tenait sur ses deux membres avant, son tronc sectionné reposant sur le sol. La blessure avait commencé à se refermer, sa peau de diamant se plissant autour de la blessure pour la protéger. Célestine prit tout son temps avant de lui répondre.

— En toute honnêteté, je ne sais que penser.

— Je repars. Je continue.

— Tu ne peux pas, dis-je. (Je me maintenais en équilibre contre un mur). On doit te soigner. Bon sang, tu as été coupé en deux.

— Aucune importance, dit Childe. J'ai juste perdu une partie de moi dont j'aurais de toute façon été obligé de me séparer avant longtemps. Les portes auraient fini par être trop étroites même pour une créature dotée du corps d'un chien.

— Elle va te tuer, dis-je.

— Ou je vais la vaincre. C'est encore possible, tu sais. (Il pivota sur lui-même, le bas de son corps traînant sur le sol, puis regarda par-dessus son épaule). Je vais revenir à la pièce où c'est arrivé. Je ne crois pas que la Flèche vous empêchera de sortir tant que je n'aurais pas mis le pied – le tronc, en fait – dans la dernière salle que nous avons ouverte. Mais à votre place, je ne traînerais pas trop sur le chemin du retour. (Il me regarda alors, et passa à nouveau sur notre fréquence privée). Il n'est pas trop tard, Richard. Tu peux encore venir avec moi.

— Non, répliquai-je. Tu te trompes. Il est beaucoup trop tard.

Childe se hissa sur le seuil de la porte ouvrant sur la pièce que nous venions de traverser.

— Eh bien ? dit-il.

— Elle a raison. Peu importe ce qui va se produire, c'est une affaire entre la Flèche et toi. J'imagine que je devrais te souhaiter bonne chance, mais je crains que ça me paraisse d'une impardonnable

banalité.

Il haussa les épaules ; c’était l’un des rares gestes humains qu’il pouvait encore effectuer.

— C’est mieux que rien. Et je suis convaincu que nous nous reverrons, que cela te plaise ou non.

— Je l’espère, dis-je, tout en sachant que cela n’arriverait jamais. En attendant, je dirai bonjour de ta part à la cité du Gouffre.

— Merci. Mais ne donne pas trop de détails sur l’endroit où je suis parti.

— C’est promis. Roland ?

— Oui ?

— Je crois qu’il est temps de te dire au revoir.

Childe se retourna et se coula dans l’obscurité, propulsé par les rapides mouvements de piston de ses membres avant.

Célestine me prit le bras et m’aida à me diriger vers la sortie.

13

— Tu avais raison, lui dis-je tandis que nous marchions vers la navette. Je crois que je l'aurais suivi.

Célestine sourit.

— Je suis heureuse que tu ne l'aies pas fait.

— Je peux te poser une question ?

— Du moment qu'il ne s'agit pas de mathématiques.

— Pourquoi te soucies-tu de moi et pas de Childe ?

— J'ai pensé à lui, dit-elle d'un ton ferme. Je suis convaincue que personne n'aurait pu le convaincre de revenir en arrière.

— Et c'est ta seule raison ?

— Non. Je pense également que tu mérites mieux que d'être tué par la Flèche.

— Tu as risqué ta vie pour venir me chercher, dis-je. Je ne suis pas ingrat.

— Pas ingrat ? C'est comme ça que tu exprimes ta reconnaissance ?

Mais elle souriait, et je ressentis moi aussi une vague envie de sourire.

— Au moins, j'ai l'impression de retrouver le Richard d'autrefois.

— Dans ce cas, il y a encore de l'espoir pour moi. Quand il en aura terminé avec toi, Trintignant pourra me redonner l'apparence que je devrais avoir.

Mais lorsque nous atteignîmes la navette, nous ne vîmes aucun signe du docteur Trintignant. Nous le cherchâmes, sans rien trouver, pas même une piste s'éloignant de l'appareil. Aucune combinaison ne manquait et, lorsque nous contactâmes le vaisseau resté en orbite, on nous dit que personne ne savait où se trouvait le docteur.

C'est alors que nous le découvrîmes.

Il s'était allongé sur sa table d'opération, sous ses belles et agiles machines de chirurgien. Et elles l'avaient démonté, séparant ses différents composants les uns des autres, en plaçant certains dans des flacons étiquetés avec soin, et d'autres dans des fioles. Des morceaux de biomachinerie arrachés à ses entrailles flottaient tels des méduses aux tentacules urticants. Des implants et des mécanismes de précision étincelaient tels de minuscules joyaux ornés de pierreries.

Je fus surpris de voir si peu de matière organique.

— Il s’est tué, dit Célestine.

Elle tomba alors sur son chapeau – le feutre – qu’il avait posé à la tête de la table d’opération. À l’intérieur, soigneusement replié et couvert d’une écriture précise, se trouvait ce qui se révéla l’ultime message laissé par Trintignant.

Mes chers amis.

Ce n’est pas sans avoir pesé le pour et le contre que j’ai décidé de mettre fin à mes jours. La perspective d’être découpé en morceaux me paraît plus alléchante que celle de devoir supporter le dégoût que je suscite pour un crime que je ne pense pas avoir commis. N’essayez pas de me reconstituer, je vous prie. Vos efforts seraient, je vous l’assure, totalement vains. Je suis néanmoins convaincu que les circonstances de mon décès – et le processus par lequel je me suis réduit en éléments dûment étiquetés – fourniront de quoi distraire les érudits de la cybernétique du futur.

Je dois avouer qu’il y a une autre raison pour laquelle j’ai décidé d’en arriver à cette solution plutôt définitive. Pourquoi, après tout, n’en ai-je pas fini avec moi-même sur Yellowstone ?

La réponse, je le crains, a plus à voir avec la vanité qu’avec quoi ce que soit d’autre.

Grâce à la Flèche – et aux bons offices de monsieur Childe – j’ai eu la chance de poursuivre les travaux si brutalement interrompus par les incidents déplaisants qui se sont déroulés dans la cité du Gouffre. Grâce à vous – qui étiez si impatients d’apprendre les secrets de la Flèche – j’ai eu affaire à des sujets qui consentaient à se soumettre à certaines de mes procédures les moins orthodoxes.

Vous tout spécialement, monsieur Swift, avez été un don du ciel. Je considère la série de transformations que je vous ai fait subir comme ma plus belle réalisation. Vous êtes devenu mon chef-d’œuvre. Je comprends tout à fait que vous ayez considéré ces opérations chirurgicales comme un simple moyen de parvenir à vos fins, et qu’en d’autres circonstances vous n’auriez jamais consenti à vous en remettre à moi mais cela ne change rien au fait que ce que vous êtes devenu est une splendeur.

Et là, je le crains, réside le problème.

Que vous vainquiez la Flèche ou que vous abandonniez – en partant bien sûr du principe qu’elle ne vous tuera pas – vous finirez par vouloir retrouver votre apparence initiale. Ce qui signifie que je serai obligé de détruire mon unique chef-d’œuvre.

Je préfère mourir.

Je vous présente mes excuses, aussi inappropriées qu’elles soient, et je demeure…

votre humble serviteur,
T.

Childe ne revint jamais. Après une dizaine de jours, nous fouillâmes les environs autour de la base de la Flèche, mais tous les restes que nous trouvâmes étaient déjà là auparavant. Je me dis qu'il n'y avait probablement rien à faire, sinon partir du principe qu'il se trouvait toujours à l'intérieur et qu'il continuait à progresser vers le sommet, quoi qu'il pût y avoir là-haut.

Et je me posai des questions.

Quelle était la fonction ultime de la Flèche ? Se pouvait-il qu'elle n'eût d'autre destination que sa propre survie ? Peut-être ne faisait-elle qu'attirer les curieux pour les contraindre à s'adapter à elle – à ressembler de plus en plus à des machines – jusqu'à atteindre le point où ils pouvaient lui être utiles.

Alors, elle procédait à la récolte.

Se pouvait-il que la Flèche soit aussi utile que du papier tue-mouche ?

Je n'en savais rien. Et je ne voulais pas rester sur Golgotha à ruminer ce genre de questions. Je n'avais pas assez confiance en moi pour avoir la certitude que je n'allais pas retourner à l'intérieur. Son magnétisme animal exerçait encore son pouvoir sur moi.

Nous partîmes.

— Je veux que tu me promettes quelque chose, dit Célestine.

— Quoi ?

— Que, quoi qu'il arrive lorsque nous serons rentrés – quoi qu'il soit arrivé à la ville – tu ne retourneras pas dans la Flèche.

— Je ne reviendrai pas sur ce monde, dis-je. Je te le promets. Je peux même en faire effacer le souvenir, pour qu'il ne vienne pas me hanter la nuit.

— Pourquoi pas, dit-elle. Tu l'as déjà fait, après tout.

Mais une fois de retour à la cité du Gouffre, nous avons constaté que Childe ne nous avait pas menti. Tout avait changé, et pas pour le mieux. Côté technologie, ce qu'on appelait la Peste Fondante avait transformé la ville en une plaie suppurante, la plongeant dans une décadence médiévale. L'argent qui s'était accumulé sur nos comptes pendant l'expédition n'avait aucune valeur et le peu d'influence que possédait ma famille avant la crise avait encore diminué.

En des jours meilleurs, ce que Trintignant avait fait aurait pu être défait. La tâche n'aurait pas été aisée, mais il se serait trouvé des gens pour relever un tel défi. J'aurais probablement dû départager les concurrents : les cybernéticiens auraient rivalisé pour bénéficier du prestige de s'attaquer à une entreprise aussi ardue. Les choses avaient bien changé. À présent, procéder ne fût-ce qu'aux interventions chirurgicales les plus grossières était difficile, ou d'un coût prohibitif.

Seule une poignée de spécialistes avait encore les moyens de tenter de telles opérations, et ils avaient toute latitude pour fixer les prix à leur guise.

Même Célestine, qui était plus riche que moi, ne put que me payer quelques réparations, pas une transformation complète. Ce qui, additionné au *reste* – manqua nous ruiner.

Et pourtant je comptais encore pour elle.

Parmi ceux qui nous voyaient, certains s'imaginaient que la créature qui l'accompagnait – cette chose qui trottinait à ses côtés pareille à un grotesque chien mécanique aux mouvements raides et à la peau de diamant – n'était qu'un animal de compagnie un peu bizarre. Ils devinaient parfois que notre relation avait quelque chose d'inhabituel – dans la façon qu'avait Célestine de me murmurer des remarques en aparté, ou parce que c'était moi qui semblais l'entraîner, et non l'inverse. Ils m'étudiaient avec attention, et je plongeais alors mes yeux rouges et aveuglants dans les leurs.

Ils détournaient toujours le regard.

Et il en fut ainsi pendant longtemps – jusqu'à ce que les rêves deviennent insupportables.

Pourtant, j'avance maintenant à pas de loup dans la nuit et Célestine ne sait pas que j'ai quitté notre appartement. Dehors, les membres des gangs les plus dangereux se faufilent dans les rues sombres et à demi inondées. On a donné le nom de Mouise à cette partie de la cité du Gouffre ; c'est le seul quartier où nous avons les moyens de vivre à présent. Nous aurions sans aucun doute pu nous offrir mieux – bien mieux – si je n'avais pas été contraint de mettre de l'argent de côté en attendant ce jour. Mais Célestine l'ignore.

La Mouise n'est pas aussi redoutable qu'autrefois, mais l'homme que j'ai été l'aurait sans doute considérée comme un endroit abominable. Même maintenant, mon instinct me dicte de rester sur mes gardes et mes yeux améliorés s'attardent sur les lames et les arbalètes de facture grossière arborées par les membres des gangs. D'un point de vue strictement technique, toutes les créatures qui rôdent dans la nuit ne sont pas humaines. Certaines sont dotées de branchies et peuvent à peine respirer à l'air libre. D'autres ressemblent à des cochons ; ce sont les pires de toutes.

Mais je ne les crains pas.

Je m'insinue furtivement entre les ombres, et ma mince silhouette canine les déconcerte. Je me faufile dans les interstices des bâtiments en ruine et j'échappe sans effort aux rares créatures vivantes assez stupides pour me prendre en chasse. De temps à autre, je m'arrête même pour les défier, le dos droit, debout sur mes pattes arrière.

Mes yeux rouges les transpercent de part en part.

Je poursuis mon chemin.

Et, bientôt, j'arrive au lieu du rendez-vous. À première vue, il me semble désert – les gangs ne se hasardent pas par ici – puis une silhouette émerge de l'obscurité et patauge vers moi, de l'eau couleur caramel jusqu'aux chevilles. Elle est mince et sombre, et chaque pas qu'elle effectue s'accompagne d'un petit gémissement d'instrument de précision. Je la vois enfin, et je constate que cette femme – car je crois que c'en est une – porte un exosquelette. Sa peau est du noir des espaces interstellaires et sa petite tête aux contours délicats est perchée au bout d'un cou auquel on a ajouté plusieurs vertèbres pour l'allonger. Elle porte des anneaux de cuivre en guise de colliers, et ses ongles – que je vois tapoter les cuisses de son exosquelette – sont aussi longs que des talons aiguilles.

Je suis en train de me dire que son apparence est bizarre lorsqu'elle me voit et tressaille.

— Êtes-vous… commence-t-elle à dire.

— Je suis bien Richard Swift.

Elle hoche la tête en un mouvement presque imperceptible – bouger ce long cou ne doit pas être facile – et se présente :

— Triumvir Vérika Abebi, du gobe-lumen *Poséidon.* J'espère de tout mon cœur que vous n'êtes pas ici pour me faire perdre mon temps.

— Je peux vous payer, ne vous inquiétez pas.

Elle me considère avec une expression qui oscille entre la pitié et la crainte révérencieuse.

— Vous ne m'avez même pas dit ce que vous désirez.

— C'est très simple. Je veux que vous m'emmeniez quelque part.

TURQUOISE DAYS

Set sail in those Turquoise Days

Echo and the Bunnymen.

1

Naqi Okpik attendit que sa sœur fût profondément endormie pour aller sur le balcon qui courait autour de la nacelle.

Il n'y avait pas eu de nuit d'été aussi calme, tiède et parfaite depuis des mois. Même la brise suscitée par le mouvement du dirigeable était plus chaude qu'à l'accoutumée, lui caressant la joue tel le souffle tendre d'un amant attentionné. Au-dessus de l'appareil, mais encore dissimulées par la courbe sombre du sac-à-vide, les deux lunes de Turquoise étaient presque pleines. Cent mètres sous le dirigeable, de larges bancs de créatures microscopiques étincelaient, galaxies barbouillées sur le fond noir de l'océan. Des spirales, des bras et des barbillons luminescents se tordaient et tourbillonnaient, comme hypnotisés par une musique qu'ils étaient seuls à entendre.

Naqi regarda vers l'arrière. La coquille de céramique de la sonde traçait un sillon scintillant. Des éclairs rose, rubis et émeraude jaillissaient dans son sillage. De temps à autre, ils filaient avec des mouvements nerveux de martin-pêcheur. Comme toujours, Naqi les observait avec attention, au cas où les fées messagères auraient eu un comportement inhabituel. Peu importait lequel, du moment qu'il lui permettait de glisser une note dans un bulletin universitaire, voire un article dans l'une des principales revues consacrées à l'étude des Mystifs. Mais rien d'étrange ne se produisait ce soir. Elle n'avait pas identifié d'espèce nouvelle, ni de comportement inhabituel à cataloguer. Rien n'annonçait que le comportement des Mystifs serait plus significatif que d'ordinaire.

Elle fit le tour du balcon du dirigeable jusqu'à la poupe, où la sonde submersible était fixée à un câble de fibre optique. Naqi tira un long bâton de sa poche et le déplia d'un geste sec du poignet, telle une courtisane ouvrant son éventail, puis l'agita près du treuil. Les lys et les serpents de mer aux couleurs d'aquarelle qui décoraient l'écran s'évanouirent ; des feuilles de calcul, des graphiques sinueux et des histogrammes tremblotants les remplacèrent. Un coup d'œil lui suffit pour constater qu'il n'y avait rien de surprenant là non plus. Mais elle pourrait toujours utiliser les données pour calibrer d'autres expériences.

Comme elle refermait l'éventail – avec délicatesse, car il avait presque autant de valeur que le dirigeable – Naqi se souvint qu'elle

n'avait pas relevé leur courrier depuis vingt-quatre heures. Les moisissures avaient coupé la connexion entre l'antenne et la nacelle au cours de leur dernière expédition. Depuis, relever le courrier était devenu une corvée que les deux sœurs effectuaient à tour de rôle, lorsqu'elles ne l'échangeaient pas contre des tâches moins ennuyeuses.

Naqi saisit la main-courante et s'élança vers l'arrière du dirigeable. Le sac-à-vide surplombait d'un mètre la nacelle ; une échelle métallique permettait de contourner l'avancée et de grimper jusqu'au sommet aplati du sac. Elle se déplaça avec agilité, ses pieds nus touchant à peine les barreaux rouillés, faisant de son mieux pour ne pas déranger Mina. Le dirigeable tangua et grinça un peu comme elle cherchait son équilibre, puis s'immobilisa et redevint silencieux. Le vrombissement de ses moteurs était si régulier que Naqi avait cessé de le percevoir.

Tout était si calme, si beau.

À la lumière de la lune, l'antenne ressemblait à une fleur sombre et solitaire se dressant sur le large dos du sac-à-vide. Naqi commença à avancer le long de la passerelle qui y conduisait ; elle devait se tenir à la balustrade, mais ne ressentait pas autant le vertige qu'en plein jour.

Elle s'immobilisa soudain, convaincue qu'on l'observait.

Une fée messagère apparut à la lisière de son champ de vision. Elle avait volé jusqu'au sommet du dirigeable et planait à une dizaine de mètres au-dessus de son sac-à-vide. Naqi retint sa respiration, tout à la fois enchantée et troublée. À l'exception de spécimens morts, elle n'avait jamais vu de fée d'aussi près. D'une morphologie proche de celle d'un oiseau-mouche terrestre, la créature n'était guère plus grosse ; elle brillait pourtant aussi fort qu'une lampe. Naqi vit tout de suite qu'il s'agissait d'un courrier longue distance. Son ventre était sans doute bourré de données encodées dans des coussinets d'ADN, eux-mêmes enfermés dans de microscopiques capsomères. Sa tête lisse en forme de larme était décorée de marques aux couleurs pastel lumineuses, mais ses traits se résumaient à deux yeux dans la moitié supérieure. Sa tête contenait un groupe de neurones où étaient encodées les positions des étoiles circumpolaires les plus brillantes. L'intelligence des fées était par ailleurs des plus rudimentaires. Elles n'avaient qu'un but dans l'existence : transporter des informations entre certains nodes de l'océan lorsque les canaux chimiques étaient considérés comme trop lents ou trop imprécis. Une fois sa destination atteinte, la fée mourait, absorbée par des organismes microscopiques chargés de débrouiller et de traiter l'information contenue dans les capsomères.

Et pourtant, Naqi avait la sensation que cette fée la regardait, elle, pas le dirigeable, et qui plus est avec une grande attention. Ses

cheveux en étaient tout hérissés sur sa nuque. Et puis – au moment même où la sensation d'être observée commençait à la mettre mal à l'aise – la fée s'éloigna brusquement du dirigeable. Naqi la regarda redescendre vers l'océan, puis planer à la surface, rebondissant de temps à autre telle une pierre au cours d'un ricochet. Elle demeura immobile quelques minutes supplémentaires, convaincue qu'un événement important venait de se produire, tout en étant consciente de son caractère éminemment subjectif. Si, le lendemain, elle tentait de raconter l'incident à Mina, celle-ci ne se montrerait pas le moins du monde impressionnée. De toute façon, c'était Mina qui entretenait une relation particulière avec l'océan, pas Naqi. C'était Mina qui se grattait les bras la nuit ; c'était Mina dont l'indice de conformité était trop élevé pour qu'on l'accepte dans le corps des nageurs. Mina. Toujours Mina.

Jamais Naqi.

La coupole d'un mètre de diamètre de l'antenne était fixée à un socle bas incrusté d'écrans et de panneaux de contrôle étanches. La technologie, qui provenait du *Pélican,* datait du siècle précédent, tout comme le dirigeable et l'éventail. Beaucoup d'écrans et de touches étaient hors d'usage, mais l'unité elle-même pouvait encore communiquer avec les ultimes satellites en état de marche. Naqi ouvrit l'éventail d'un mouvement sec du poignet et releva les nouveaux messages. Elle s'agenouilla ensuite près du socle, cala l'éventail sur ses genoux et survola le courrier et les informations qui leur étaient parvenues au cours des dernières vingt-quatre heures. Des amis des villes-flocons de Prachuap-Pangnirtung et Umingmaktok leur avaient écrit, ainsi qu'un de ses ex-amants, membre du corps des nageurs de la station de l'atoll de Narathiwat. Il lui avait envoyé toute une série de blagues qu'on pouvait déjà lire partout. Elle fit défiler la liste, ricana plus qu'elle ne rit, et gloussa sans conviction lorsqu'elle en découvrit une qu'elle n'avait jamais lue. Venaient ensuite une douzaine de résumés d'articles envoyés par des groupes de recherche spécialisés. Le rédacteur en chef d'une revue lui demandait d'en critiquer un. Elle en parcourut la synthèse et décida que c'était sans doute dans ses cordes.

Elle jeta ensuite un coup d'œil aux autres messages. Le professeur Sivaraksa accusait réception de sa candidature officielle au projet du Mur et l'informait qu'elle était à l'étude. Ils n'avaient pas eu d'entretien formel, mais Naqi avait rencontré Sivaraksa par hasard quelques semaines plus tôt, alors qu'ils se trouvaient tous deux à Umingmaktok. Sivaraksa s'était montré encourageant, mais Naqi n'aurait su dire si c'était parce qu'elle lui avait fait bonne impression ou parce qu'on venait juste de lui implanter un ténia tout neuf. Le message de Sivaraksa disait néanmoins qu'elle pouvait s'attendre à

recevoir une réponse d'ici un jour ou deux. Naqi se demanda vaguement comment elle allait pouvoir annoncer la nouvelle à Mina si on lui proposait ce poste. Sa sœur était plutôt contre le projet du Mur ; elle n'apprécierait certainement pas qu'elle y soit liée de quelque façon que ce soit.

Continuant à faire défiler les messages, elle lut celui d'un scientifique de Qaanaaq qui lui demandait la permission d'accéder à des données de calibrage qu'elle avait obtenues plus tôt dans le courant de l'été. Puis venaient quatre ou cinq bulletins météo automatisés, les brouillons de deux articles auxquels elle collaborait et une invitation à se rendre au divorce à l'amiable entre Kugluktuk et Gjoa, trois semaines plus tard. Suivait une synthèse des dernières nouvelles planétaires – un dossier d'une taille inhabituelle – et puis plus rien. Aucun message ne leur était parvenu au cours des huit dernières heures.

Rien, en somme, de très exceptionnel – le réseau de satellites était en mauvais état et tombait constamment en panne – mais pour la deuxième fois de la soirée, la nuque de Naqi se hérissa. *Il a vraiment dû se passer quelque chose*, songea-t-elle.

Elle ouvrit le fichier informations et commença à lire. Cinq minutes plus tard, elle réveillait Mina.

— Je crois que je n'ai pas envie d'y croire, dit Mina Okpik.

Naqi observait le ciel et tentait de se remémorer ce qu'elle avait appris à l'école au sujet des étoiles. À condition d'effectuer quelques corrections pour tenir compte de la parallaxe, les bonnes vieilles constellations de la Terre étaient plus ou moins valables même si on les observait depuis Turquoise.

— Le voilà, je crois.

— Quoi ? demanda Mina d'une voix encore ensommeillée.

Naqi agita la main vers une région du ciel vaguement située entre le Scorpion et Hercule.

— Ophiuchus. Si nos yeux étaient assez sensibles, nous pourrions la voir : un petit machin de lumière bleue.

— Je crois que j'ai déjà assez de petits machins dans ma vie, dit Mina en entourant ses genoux de ses bras.

Sa chevelure était du même noir profond que celle de Naqi, mais sa coupe très courte, une brosse sévère hérissée de pointes, la vieillissait ou la rajeunissait suivant l'éclairage. Elle portait un short noir et une chemise sans manche. Des tatouages lumineux vert et violets dessinaient des spirales autour des taches pie de la mycose envahissante qui couvrait ses bras, ses cuisses, son cou et ses joues. La lumière de la pleine lune faisait luire les plaques fongiques où chatoyaient les mêmes teintes émeraude et indigo. Naqi n'avait pas de

tatouages, et presque pas de plaques ; elle ne pouvait s'empêcher d'envier un tout petit peu les ornements de sa sœur.

— Non, sérieusement, poursuivit Mina, tu ne crois pas que ça pourrait être une erreur ?

— Non, je ne pense pas. Tu vois ce qu'ils disent, ici ? Ils l'ont détecté il y a des semaines, mais ils n'ont rien annoncé jusqu'à maintenant pour pouvoir procéder à d'autres mesures.

— Il n'y a pas eu de rumeur, ça m'étonne.

Naqi approuva d'un hochement de tête.

— Ils ont été assez efficaces. Ce qui ne signifie pas qu'il ne va pas y avoir de problème.

— Hmm. Et ils croient que ce black-out va rendre les choses plus faciles ?

— À mon avis, les communications officielles circulent quand même. C'est juste qu'ils ne veulent pas que le réseau soit encombré par des discussions sans fin.

— On peut difficilement nous le reprocher, non ? Tout le monde va essayer de deviner ce qui se passe.

— Ils vont peut-être bientôt entrer en contact avec nous, dit Naqi, l'air peu convaincue.

Pendant leur conversation, le dirigeable était entré dans une zone où on ne voyait quasiment pas de microorganismes bioluminescents en surface. Dans l'océan, il existait autant de ces zones dépourvues de vie que de nodes grouillants de minuscules créatures, tout comme dans l'espace il existait des gouffres infinis entre les groupes de galaxies. On distinguait à peine le sillage de la sonde. Autour des deux sœurs, rien ne troublait l'obscurité totale sinon de temps à autre la silhouette lumineuse d'une fée solitaire effectuant une course.

— Et s'ils ne le font pas ? demanda Mina.

— Alors je crois que nous allons avoir notre compte de problèmes.

Pour la première fois depuis un siècle, un vaisseau s'approchait de Turquoise ; il avait cessé de progresser à la vitesse de croisière interstellaire et commencé à décélérer. Les tuyères du gobe-lumen étaient dirigées droit sur le système. On avait mesuré le décalage vers le rouge de la flamme et déduit que le navire se trouvait encore à deux ans de voyage, ce qui, sur cette planète, ne représentait pas grand-chose. Le vaisseau n'avait pas encore annoncé sa présence mais même si les intentions de l'équipage se révélaient amicales, s'ils ne désiraient rien d'autre que faire une escale commerciale, leur venue aurait des conséquences inimaginables sur la société de Turquoise. Tout le monde se souvenait des problèmes qui avaient suivi l'arrivée du *Pélican Impie*. La mise sur orbite des Ultras avait suscité beaucoup d'agitation à la surface. Des espions avaient causé l'échec d'accords

commerciaux lucratifs. Les cités s'étaient lancées dans une course au prestige, entrant en compétition pour obtenir de juteuses miettes de technologie. On avait assisté à des mariages précipités et à des séparations qui ne l'étaient pas moins. Un siècle plus tard, d'anciennes inimitiés couvaient encore sous l'apparence cordiale des relations entre cités.

Il n'y avait aucune raison pour que cela se passe mieux aujourd'hui.

— Voyons, dit Mina. Il n'y a pas de raison que ça se passe comme avec le *Pélican.* Ils n'auront peut-être même pas envie de nous parler. Si ma mémoire est bonne, un vaisseau a traversé le système il y a environ soixante-dix ans sans même nous demander la permission.

Naqi acquiesça. L'un des articles les plus importants qu'elle avait lu comportait un encadré y faisant allusion.

— Ils avaient des problèmes de moteur, je crois. Les experts disent que la situation se présente différemment cette fois.

— Alors, ils viennent pour faire du commerce. Qu'avons-nous à leur offrir que nous n'avions pas la dernière fois ?

— Pas grand-chose, j'imagine.

Mina hocha la tête en connaissance de cause.

— Quelques œuvres d'art qui ne supporteront pas très bien le voyage ? Quelqu'un veut-il des symphonies pour flûte à parfums qui durent dix heures ? (Elle grimaça.) C'est censé faire partie de ma culture, et je n'arrive même pas à les supporter. Quoi d'autre ? Une poignée de découvertes concernant les Mystifs qui ont plus que probablement déjà été réalisées ailleurs à une douzaine de reprises. De la technologie ? Des découvertes médicales ? Laisse tomber.

— Ils doivent croire que nous avons quelque chose qui vaut le déplacement, dit Naqi. Quoi que ce soit, nous allons devoir attendre et voir comment les choses tournent, n'est-ce pas ? Il n'y en a que pour deux ans.

— Et tu crois que ça représente beaucoup de temps, dit Mina.

— En réalité…

Mina s'immobilisa.

— Regarde !

Une forme lumineuse fila dans la nuit, loin sous elles, suivie par une poignée, puis une douzaine, et enfin tout un escadron de points étincelants. Des fées, comprit Naqi – mais elle n'en avait jamais vu autant se déplacer ensemble, dans ce qui était de toute évidence un but commun. Les points lumineux qui se détachaient sur la noirceur de l'océan avaient quelque chose d'hypnotique. Ils s'enroulaient les uns aux autres, se croisaient et échangeaient leurs places en zigzaguant, s'éloignant à l'occasion de l'essaim principal pour y revenir ensuite en traçant un arc lumineux. Les fées remontèrent à la

même altitude que le dirigeable et s’attardèrent pour voleter sur place quelques instants avant de filer rejoindre les autres. La meute s’éloigna et redevint une boule compacte de lucioles, puis une simple tache ronde et floue. Naqi la regarda jusqu’à être certaine que la dernière fée avait disparu dans la nuit.

— Waoh, murmura Mina.

— Tu as déjà vu un truc pareil ?

— Jamais.

— C’est un peu bizarre que ça se produise cette nuit, non ?

— Ne sois pas sotte, dit Mina. Les Mystifs ne peuvent pas être au courant de la présence du vaisseau.

— Nous n’en savons rien. La plupart des gens en ont entendu parler il y a des heures. C’est plus que suffisant pour permettre à quelqu’un d’aller nager.

Mina concéda que sa sœur cadette avait raison.

— Néanmoins, les informations ne circulent pas de manière si claire. Les Mystifs enregistrent des schémas cognitifs, mais il leur arrive rarement de montrer qu’ils en comprennent vraiment le contenu. N’oublie pas que nous avons affaire à un système d’archivage biologique dépourvu d’intelligence, à un musée sans conservateur.

— C’est une opinion.

Mina haussa les épaules.

— J’aimerais beaucoup qu’on me prouve le contraire.

— Tu crois qu’on devrait essayer de les suivre ? Je sais que ça ne durera pas très longtemps, mais nous pourrions peut-être nous maintenir à leur niveau quelques heures avant que les batteries ne soient à plat.

— Ça ne nous apprendrait pas grand-chose.

— On ne peut pas le savoir avant d’avoir essayé, dit Naqi en serrant les dents. Allez – ça doit valoir le coup, non ? Je suis sûre que cet essaim se déplaçait moins vite qu’une fée isolée. Nous pourrions obtenir suffisamment de données pour signaler son existence à Umingmaktok, non ?

Mina secoua la tête.

— Tout ce que nous avons à signaler, c’est une seule et unique observation assaisonnée de quelques spéculations. Tu sais bien que nous ne pouvons pas publier ça. De toute façon, si ce vol de fées a un rapport quelconque avec le vaisseau ultra, il va y avoir des centaines d’observations similaires cette nuit.

— Je me disais juste que ça nous changerait les idées.

— C’est possible. Mais ça nous retarderait, ce qui serait impardonnable. (Mina baissa la voix et fit un effort visible pour paraître raisonnable.) Écoute, je comprends ta curiosité. J’éprouve la même chose. Mais soit c’était un coup de chance, soit nous avons

affaire à un événement planétaire. Dans ce cas, quantité de gens seront mieux placés que nous pour l'étudier. En tout état de cause, nous ne pouvons apporter quoi que ce soit d'utile, et nous ferions mieux de ne plus y penser. (Elle frotta les taches qui se dessinaient sur son avant-bras, suivant du bout des doigts les flèches et les tourbillons de couleur phosphorescente qui ressemblaient à un motif de cachemire.) Qui plus est, je suis fatiguée et nous allons avoir des journées chargées. Je crois qu'il vaut mieux ranger l'incident dans le dossier des expériences intéressantes, sans plus, d'accord ?

— Parfait, dit Naqi.

— Je suis désolée. C'est seulement que je sais que nous perdrions notre temps en suivant cet essaim.

— J'ai dit « parfait ».

Naqi se leva et se retint à la balustrade qui courait le long du dos du dirigeable.

— Où vas-tu ?

— Dormir. Tu viens de dire que nous avons du travail. Ce serait idiot de courir après la chance, non… ?

Elles sortirent de la zone dépourvue de vie une heure après l'aube. Sous le dirigeable, des organismes vivants commencèrent à épaissir les flots, qui prirent l'aspect d'une soupe trouble et torpide. Un kilomètre plus loin environ, la soupe montra des signes alarmants de structuration, devenant un bouillon de culture bleu-vert parcouru de filaments visqueux et semé de larges plaques analogues à du varech. On eût dit les entrailles flottantes et à demi digérées de monstres marins surpris en pleine bataille.

Encore un kilomètre, et les organismes flottants s'étaient transformés en un dense radeau de végétation empestant la saumure et le chou pourri. Et encore un peu plus loin, le radeau avait épaissi au point que la mer n'apparaissait plus que par intermittence. Au-dessus du radeau, l'air était humide, chaud et piquant car saturé de microscopiques particules irritantes. Le radeau lui-même était animé d'un mouvement étrange et fascinant. Il montait et descendait, se tordait et tournoyait au gré de courants situés dans des endroits bizarres. Comme si mille cuillères invisibles touillaient une grande soupière remplie d'épinards. L'ombre du dirigeable elle-même, que le soleil bas sur l'horizon projetait très loin devant les deux sœurs, influençait les déplacements de la soupe. La biomasse qui constituait les Mystifs alternait contractions et mouvements d'esquive pour y échapper. L'étrange sensation de mouvement volontaire ainsi produite rappelait à Naqi une pieuvre qu'elle avait vue en visitant l'aquarium des biotopes terriens d'Umingmaktok ; l'animal parvenait à se faufiler dans les plus minuscules interstices de sa prison de verre.

Les deux sœurs ne tardèrent pas à atteindre le centre du radeau

circulaire qui s'étendait dans toutes les directions et dont les limites étaient ourlées par un lointain ruban d'eau de mer chatoyant. Comme si le dirigeable s'était immobilisé au-dessus d'une île aussi solide et ancienne que tout autre caractéristique géologique. L'île en question possédait même une sorte de géographie : des bosses, des crêtes et des vallées sculptées dans les strates de biomasse gluante. Il y avait en réalité très peu d'îles véritables sur Turquoise, surtout à cette latitude. Le node n'était âgé que de quelques jours. Les satellites avaient détecté sa naissance une semaine plus tôt, et les autorités scientifiques avaient envoyé Mina et Naqi l'étudier. Elles avaient reçu des instructions très strictes : se contenter de planer au-dessus de l'île pour lancer des lignes munies de senseurs. Si le node montrait quelque signe d'originalité, Umingmaktok dépêcherait une équipe plus expérimentée en dirigeable à grande vitesse La plupart des nodes se délitaient en vingt à trente jours, si bien qu'il fallait toujours agir vite. Les autorités enverraient peut-être des nageurs entraînés, impatients de plonger dans l'océan et d'ouvrir leur esprit pour communier avec les extraterrestres. Prêts – disaient-ils dans leur jargon – à *konnaître* l'océan.

Mais mieux valait commencer par le commencement : ce node allait sans doute se révéler intéressant, mais pas exceptionnel.

— Bonjour, dit Mina lorsque Naqi s'approcha d'elle.

Mina nettoyait la sonde qu'elle avait sortie de l'eau, recueillant le mucus vert qui adhérait à la céramique en forme de larme. Tous les artefacts produits par les humains succombaient tôt ou tard aux attaques biologiques de l'océan, mais les céramiques s'étaient avérées être les plus résistants des matériaux.

— Tu es de bonne humeur, dit Naqi en contraignant sa voix à exprimer un fait et non un jugement.

— Pas toi ? Tout le monde n'a pas la chance de pouvoir étudier un node de si près. Profites-en bien, petite sœur. Les informations d'hier soir ne changent rien à notre travail d'aujourd'hui.

Naqi se frotta le nez avec le dos de la main. Maintenant que le dirigeable se trouvait au-dessus du node, ses poumons s'emplissaient d'une grande quantité d'organismes aériens à chaque fois qu'elle inhalait. L'air sentait l'ammoniaque et les végétaux en décomposition. Elle devait en permanence accomplir un effort de volonté pour ne pas se frotter les yeux alors qu'ils étaient déjà rouges et irrités.

— Tu vois quelque chose d'inhabituel ?

— Il est un peu tôt pour le dire.

— Donc, c'est « non ».

— On ne peut pas apprendre grand-chose sans sondes, Naqi. (Mina fourra son tampon dans un sachet à échantillons, et referma le sceau de plastique en pressant fermement les bords. Elle le laissa

ensuite tomber dans un seau, à ses pieds.) Oh, attends. J'ai vu un autre essaim pendant que tu dormais.

— Je croyais que c'était toi qui te plaignais d'être fatiguée.

Mina prit un tampon neuf et s'attaqua avec énergie à une tache olive foncé sur le côté de la sonde.

— J'ai relevé mon courrier, c'est tout. J'ai réessayé ce matin, mais ils n'ont toujours pas levé le black-out. J'ai capté quelques signaux radio sur ondes courtes en provenance des cités les plus proches, mais ils transmettaient juste un message enregistré du conseil des Flocons : restez à l'écoute et ne paniquez pas.

— Alors, espérons qu'on ne va rien trouver d'intéressant ici, dit Naqi, parce que, si c'est le cas, on ne pourra pas le signaler.

— Ils vont sans doute bientôt lever le black-out. Entre-temps, je pense que nous avons assez de relevés à effectuer pour nous occuper. As-tu trouvé le programme de balayage en spirale dont je t'ai parlé dans l'ordinateur du pilote automatique ?

— Je ne l'ai pas cherché, répondit Naqi, certaine que Mina n'y avait jamais fait la moindre allusion. Mais je peux en écrire un en quelques minutes.

— Ne perdons pas plus de temps que nécessaire. Tiens. (Elle lui tendit le tampon, dont l'extrémité était couverte de gelée verte.) Occupe-toi de ça, moi, je vais chercher ce logiciel.

Naqi ne prit pas tout de suite le tampon.

— Bien sûr. Le travail doit être distribué en fonction des capacités de chacune, non ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Mina d'un ton apaisant. Ne nous disputons pas, d'accord ? Jusqu'à hier soir, nous étions les meilleures amies du monde. Je pensais juste que ça irait plus vite… (Elle s'interrompit et haussa les épaules.) Tu vois ce que je veux dire. Je sais que tu m'en veux parce que j'ai décidé de ne pas suivre ces fées, mais nous étions obligées de venir ici. Tu peux comprendre ça, non ? En d'autres circonstances…

— Je comprends, dit Naqi, en réalisant à quel point elle avait l'air maussade et puéril. Elle jouait vraiment son rôle de sœur cadette mal embouchée à la perfection. Le pire étant que Mina avait raison et qu'elle le savait. La situation lui semblait beaucoup plus claire maintenant, à la lumière du jour.

— Vraiment ?

Naqi hocha la tête, envahie par le sentiment pervers d'euphorie que l'on ressent parfois en reconnaissant sa défaite.

— Oui, vraiment. Nous aurions eu tort de les poursuivre.

Mina soupira.

— Ça m'a tentée, tu sais. Mais je ne voulais pas que tu t'en aperçoives. Sinon, tu aurais trouvé un moyen de me convaincre.

— Je suis si persuasive que ça ?

— Ne te sous-estime pas, petite sœur. Personnellement, je ne m'y risque pas. (Mina s'interrompit et reprit son tampon.) Peux-tu t'occuper du logiciel de balayage ? Je vais finir ça.

Naqi sourit. Elle se sentait mieux à présent. Il faudrait encore un petit moment avant que la tension se dissipe, mais au moins les choses étaient plus simples désormais. Mina avait raison sur un autre point : elles n'étaient pas seulement sœurs, mais aussi les meilleures amies du monde.

— Je vais me débrouiller, dit Naqi.

Elle franchit le rideau étanche qui la séparait de la fraîcheur climatisée de la nacelle. Elle ferma la porte, se frotta les yeux et s'assit à la console du pilote automatique. Il les avait conduites ici depuis Umingmaktok, ajustant la trajectoire de leur appareil de manière à tirer le meilleur parti des fronts froids ou chauds et des vents. Pour l'instant, il était réglé pour maintenir le dirigeable immobile : deux ou trois fois par minute, les moteurs électriques se mettaient à ronronner pour stabiliser l'engin, que les sautes de vent inhérentes au microclimat suscité par le node mystif menaçaient de déplacer. Naqi alla chercher le fameux programme de vol en spirale ; plusieurs options apparurent dans un menu déroulant. L'écran était plat, mais le texte tremblotait ; Naqi tapa sur l'écran avec le dos de la main jusqu'à ce qu'il daigne fonctionner correctement. Puis elle fit défiler les autres séquences de vol mais ne trouva aucune spirale préprogrammée. Elle fouilla les fichiers principaux, sans rien y trouver d'utile non plus. Elle s'apprêtait à bricoler son propre programme – ce qui, estimait-elle, allait lui prendre une demi-heure environ – lorsqu'elle se souvint qu'elle avait déjà sauvegardé des logiciels de pilotage dans l'éventail. Elle ne savait pas du tout s'ils s'y trouvaient encore, ni même s'ils pourraient lui être utiles, mais elle se dit que cela valait probablement la peine de prendre le temps de les chercher. L'éventail fermé était posé sur un banc ; Mina avait dû l'y laisser après avoir vérifié que le silence radio n'était toujours pas levé.

Naqi prit l'éventail et l'ouvrit sur ses genoux. À sa grande surprise, elle constata qu'il était encore allumé : les messages qu'elle avait lus un peu plus tôt étaient visibles sur l'écran, mais pas les motifs d'aquarelle.

Elle regarda de plus près et fronça les sourcils. Ce n'était pas son courrier. C'était celui que Mina avait téléchargé pendant la nuit. Naqi ressentit aussitôt une pointe de culpabilité : il fallait qu'elle referme l'éventail, ou, du moins, qu'elle quitte le fichier courrier de sa sœur et ouvre le sien. Mais elle ne fit ni l'un ni l'autre. Se disant qu'à sa place tout le monde aurait agi de même, elle ouvrit le dernier message de la

liste et regarda son heure de réception. À quelques minutes près, il était arrivé à la même heure que le dernier qu'elle avait reçu.

Mina avait dit la vérité au sujet du black-out.

Naqi leva les yeux. Elle voyait la nuque de sa sœur à travers la vitre de la nacelle ; elle montait et descendait tandis qu'elle vérifiait des treuils le long du dirigeable.

Naqi parcourut le corps du message. Rien de spécial, rien qu'une circulaire automatique émanant d'un des groupes d'études. Une histoire de neurotransmetteurs.

Elle referma la circulaire et revint à la liste. Jusque-là, elle n'avait rien à se reprocher. Si elle cessait de consulter le courrier de Mina maintenant, elle n'aurait pas de raison de se sentir vraiment coupable.

Mais un nom qu'elle connaissait bien lui sauta aux yeux : professeur Jota Sivaraksa, directeur du projet Mur. L'homme qu'elle avait rencontré à Umingmaktok, rayonnant de vitalité après son changement de ver annuel. Que pouvait bien lui vouloir Mina ?

Elle ouvrit le message et le lut.

Il contenait exactement ce qu'elle craignait et n'osait pourtant pas croire.

Sivaraksa répondait à Mina, qui avait posé sa candidature pour travailler sur le Mur. Le ton du message était très décontracté, totalement différent de la réponse très formelle reçue par Naqi. Sivaraksa disait à sa sœur que sa demande avait été considérée d'un œil favorable, et que bien qu'il leur restât une ou deux autres candidatures à examiner, celle de Mina était jusqu'à présent la plus convaincante. Et même si elle ne l'était plus une fois toutes les candidatures examinées, poursuivait Sivaraksa – ce qui était fort improbable – le nom de Mina se trouverait de toute façon en début de liste lorsque les prochains postes seraient vacants. Bref, il lui garantissait plus ou moins qu'elle pourrait travailler sur le Mur avant la fin de l'année.

Naqi relut le message, juste pour être sûre qu'un détail d'une grande subtilité n'en modifiait pas le sens, le faisant apparaître sous un angle plus favorable.

Elle referma alors l'éventail avec un claquement. Une vague de fureur montait du plus profond de son être. Elle replaça l'appareil là où elle l'avait trouvé.

Mina passa la tête entre les rideaux hermétiques.

— Comment ça se passe ?

— Très bien, dit Naqi. (Sa voix paraissait dépourvue d'émotion, même à ses propres oreilles.) Elle était sidérée, muette. Si jamais elle protestait parce que sa sœur s'était portée candidate au même poste qu'elle, Mina la traiterait d'hypocrite… mais il y avait autre chose. Naqi n'avait jamais autant critiqué ouvertement le projet du Mur que

sa sœur. Celle-ci, au contraire, n'avait jamais laissé passer une occasion de dénoncer aussi bien le projet que les personnalités qui le soutenaient.

S'il ne s'agissait pas d'hypocrisie pure et simple…

— Tu as réussi à nous bricoler ce programme ?

— Ça vient, dit Naqi.

— Il y a un problème ?

— Non. (Naqi s'obligea à sourire.) Non. Je fignole quelques détails, c'est tout. Ce sera prêt dans quelques minutes.

— Bien. J'ai vraiment envie de commencer ce balayage. Nous allons obtenir d'excellentes données, petite sœur. Et je crois que ce node va être important. Peut-être le plus gros de toute la saison. Tu n'es pas contente que nous soyons tombées dessus ?

— Je suis ravie, répondit Naqi avant de se remettre au travail.

Accrochées à des câbles télémétriques, trente sondes spécialisées pendaient sous la nacelle, pareilles aux tentacules venimeux d'une grotesque méduse aérienne. Les sondes reniflaient l'air situé à plusieurs mètres au-dessus de la biomasse, ou en rasaient la surface verte et floue. Des lignes plombées pénétraient dans la mer, sous le radeau, et goûtaient les profondeurs infestées de micro-organismes jusqu'à des dizaines de mètres à l'intérieur du node. Des radars cartographiaient les gigantesques structures incluses dans le node – des noyaux compacts, ou au contraire d'immenses cavités et des tunnels aux fonctions obscures – tandis que des sonars enregistraient la topologie des nombreux câbles tendineux et organiques plongeant dans l'obscurité, ces cordons ombilicaux qui ancraient le node aux fonds marins. Les petits nodes tiraient la plus grande partie de leur énergie de la lumière solaire. Ils décomposaient les sucres et les graisses contenus dans les autres microorganismes flottant dans l'océan, mais les formations plus importantes, qui avaient plus d'informations à traiter, devaient aller chercher l'énergie dans les fonds marins, à l'emplacement des rides médio-océaniques actives où des sources hydrothermales vomissaient de l'eau chaude, à des kilomètres sous les vagues. Chaque cordon ombilical poussait l'eau froide vers le bas au moyen de contractions péristaltiques ; elle se réchauffait en circulant dans l'environnement à très haute température des volcans sous-marins, puis était repoussée vers la surface. Tous ces senseurs ne causaient qu'un minimum de dommages physiques à l'énorme organisme lui-même. La biomasse les sentait approcher et se déplaçait de manière à les laisser passer, y compris les lignes tranchantes qui plongeaient dans l'eau. Quelque chose prenait manifestement la peine de dépenser de l'énergie pour que l'organisme ne soit pas endommagé ; on pouvait donc en déduire que les mesures

effectuées par les humains devaient avoir des conséquences sur les capacités de traitement de l'information du node. Des conséquences mineures, néanmoins, et comme le node subissait déjà des changements constants de son architecture – certains volontaires, d'autres imposés par des facteurs environnementaux – il semblait inutile de s'inquiéter du mal que pouvaient lui faire des chercheurs humains. En fin de compte, tout aboutissait à des hypothèses. Les équipes de nageurs avaient beau en avoir beaucoup appris sur les informations enregistrées par les Mystifs, tout le reste – comment et pourquoi ils stockaient les cartes neurales, et dans quelle mesure ces schémas étaient retraités par la suite – demeurait inconnu. Et il ne s'agissait là que des questions les plus évidentes. Les vrais mystères, ceux que tout le monde voulait résoudre, résidaient ailleurs. Mais, pour le moment, ils étaient aussi, tout simplement, hors de portée des chercheurs. Il était inutile de croire que ce qu'elles apprendraient ce jour-là éclairerait ces abysses. Un seul jeu de données – ou même une poignée de mesures – ne pouvait ni prouver, ni infirmer quoi que fût, mais il se pouvait que plus tard ces mêmes données jouent un rôle vital dans une suite d'arguments, ne fût-ce que pour changer la distribution d'une série de statistiques en faveur d'une hypothèse plutôt que d'une autre. Naqi avait depuis longtemps compris que la science avançait tout autant dans un bouillonnement collectif que dans les moments d'extase des découvertes individuelles.

Et elle était fière d'être membre de cette communauté.

Le balayage en spirale se poursuivit sans problème ; le dirigeable ronronnait, décrivant des cercles de plus en plus larges. Le matin céda la place au début de l'après-midi, et le soleil se mit à redescendre vers l'horizon tandis que des rais de lumière orange pâle se glissaient entre les contours moelleux des nuages. Naqi et Mina étudièrent pendant des heures les résultats qui leur parvenaient ; les images à la définition de plus en plus précise apparaissant sur des écrans éparpillés dans la nacelle. Elles en discutèrent sur un ton plutôt cordial, mais Naqi ne pouvait s'empêcher de songer à la trahison de Mina. Elle prit un méchant plaisir à tester sa sœur pour voir jusqu'à quel point elle oserait mentir en déviant délibérément la conversation vers le professeur Sivaraksa et le projet qu'il dirigeait.

— J'espère que je ne vais pas finir en bureaucrate fossilisée, dit Naqi alors qu'elles évoquaient la future évolution de leur carrière. Tu sais, comme Sivaraksa. (Elle observa Mina avec attention, sans toutefois rien en laisser paraître.) J'ai lu quelques-uns de ses vieux articles ; il était plutôt bon, autrefois. Regarde ce qu'il est devenu…

— C'est facile à dire, objecta Mina. Je parie qu'il déteste ça autant que nous. Il faut bien que quelqu'un dirige les grands projets de recherche. Ne préfères-tu pas que ce soit au moins un ancien

scientifique ?

— On dirait que tu le défends. Tu ne vas pas tarder à me dire que tu penses que le Mur est une bonne idée.

— Je ne défends pas Sivaraksa, dit Mina. Je dis juste que… (Elle lança à sa sœur un regard où luisait soudain un éclair de soupçon. Avait-elle deviné que Naqi savait ?) Peu importe. Sivaraksa est capable de se défendre tout seul. Nous, nous avons du travail.

— On pourrait croire que tu essaies de changer de sujet, dit Naqi.

Mais Mina était déjà sortie de la nacelle pour vérifier à nouveau leur équipement.

Le dirigeable atteignit le bord du node au crépuscule, en fit le tour, puis commença à revenir vers l'intérieur. Lorsqu'il repassait sur des secteurs du node déjà cartographiés, les changements survenus dans l'intervalle apparaissaient sur les écrans : arcs et rayures rouges se superposaient au citron vert et au turquoise des fausses couleurs des cartes. La plupart des changements étaient mineurs : une chambre s'était ouverte ici ou refermée là, une petite altération dans la topologie du réseau s'était produite pour élargir un étranglement entre certains des nombreux sous-nodes grumeleux qui parsemaient l'île flottante. Il y avait des changements plus mystérieux, mais conformes à d'autres études. Les deux sœurs effectuaient des mesures avec des résolutions supérieures et classaient les données dans des fichiers prioritaires.

Le node était de bonne taille, mais nullement exceptionnel.

Lorsque la nuit tomba, très vite, comme toujours sous ces latitudes, Mina et Naqi alternèrent les quarts, l'une dormant deux ou trois heures pendant que l'autre surveillait les écrans. Naqi profita d'une accalmie pour grimper sur le toit du dirigeable et tenter à nouveau de faire fonctionner l'antenne. Elle se réjouit un instant en constatant qu'un nouveau message était arrivé. Mais ce n'était qu'une déclaration du conseil des Flocons expliquant que le black-out sur les messages civils allait durer au moins deux jours encore, jusqu'à la fin de la « crise ». Le message faisait également allusion à des troubles dans deux villes, où le couvre-feu avait été instauré. Les autorités enjoignaient aux citoyens de ne prêter aucune attention aux sources d'informations officieuses concernant la nature du vaisseau en approche.

Naqi ne fut pas surprise d'apprendre qu'il y avait eu des problèmes, mais leur étendue la surprit. Son instinct la poussait à croire la version du gouvernement. Le problème, du moins de leur point de vue, était qu'on ne savait rien de certain sur ce vaisseau. En se montrant honnête, le gouvernement finissait par donner l'impression qu'il cachait quelque chose. Il aurait mieux fait d'inventer un mensonge plausible et de le modifier de manière à le rapprocher de

la vérité à mesure que le temps passait.

Mina se leva après minuit pour prendre son quart. Naqi alla se coucher et fit des rêves agités où elle voyait des taches rouges et des colonnes planant sur un fond vert amorphe. Elle était restée trop longtemps devant les écrans.

Mina la réveilla avant l'aube, tout excitée.

— Cette fois, c'est moi qui ait quelque chose à t'annoncer, dit-elle.

— Quoi ?

— Viens voir.

Naqi quitta son hamac ; elle ne se sentait guère reposée et manquait d'enthousiasme. Les dessins formés par les champignons de Mina luisaient avec une intensité particulière dans la cabine faiblement éclairée : formes abstraites et détachées qui ne faisaient que suggérer sa silhouette.

Naqi la suivit jusqu'au balcon.

— Quoi, répéta-t-elle, sans même prendre la peine d'adopter un ton interrogateur.

— Il s'est produit quelque chose, dit Mina.

Naqi se frotta les yeux pour se réveiller.

— Le node ?

— Regarde. En bas. Juste en dessous.

Naqi écrasa son estomac contre la balustrade et se pencha aussi loin qu'elle le put. Elle n'avait pas été affectée par le vertige jusqu'à l'installation des senseurs ; là, elle avait brusquement perçu un lien physique entre le dirigeable et le sol. Son imagination lui jouait-elle des tours, ou bien l'appareil avait-il perdu la moitié de son altitude précédente en ramenant ses lignes ? Vers minuit, la lumière se déclinait en teintes de gris laiteuses et spectrales. Le paysage plissé et chiffonné du node s'étendait dans une obscurité grisâtre, se fondant dans l'ardoise d'un banc de nuages. Naqi ne vit rien de remarquable, sinon que la surface était étonnamment proche.

— Regarde tout en bas, dit Mina.

Naqi se plaqua contre la balustrade comme elle n'avait jamais osé le faire jusque-là, au point de se retrouver sur la pointe des orteils. Alors, elle vit enfin le phénomène : droit sous elles se dessinait un étrange cercle sombre. Un cercle d'eau à ciel ouvert semblable à un lagon enkysté dans la masse principale du node. Des à-pics de biomasse d'un noir profond et charbonneux l'entouraient. Naqi l'étudia sans un mot. Quoi qu'elle dise, sa sœur porterait un jugement sur elle.

— Comment l'as-tu découvert ? finit-elle par demander.

— Découvert ?

— Il ne peut pas avoir plus de vingt mètres de diamètre. Un point

de cette taille apparaît à peine sur les cartes.

— Naqi, tu n'as pas compris. Je ne nous ai pas dirigées vers ce trou. Il est apparu en dessous de nous pendant que nous nous déplacions. Écoute les moteurs. Nous continuons à avancer. Le trou nous suit. Il nous file.

— Il doit réagir aux senseurs, dit Naqi.

— Je les ai ramenés. Nous ne traînons plus aucun appareil au-delà de trente mètres sous la surface. Le node réagit à notre présence, Naqi – à celle du dirigeable. Les Mystifs savent que nous sommes là. Ils nous envoient un signe.

— C'est possible. Mais ce n'est pas à nous de l'interpréter. Nous sommes ici pour prendre des mesures, pas pour interagir avec les Mystifs.

— Et qui est censé le faire, dans ce cas ? demanda Mina.

— Il faut que je te mette les points sur les *i* ? Des spécialistes d'Umingmaktok.

— Ils n'arriveront jamais à temps. Tu connais la durée de vie d'un node. D'ici que le black-out soit levé et que les as du corps de nageurs débarquent, nous n'aurons plus qu'une tache verte à surveiller. Il s'agit d'une découverte significative, Naqi. C'est le plus gros node de la saison, et il tente clairement et délibérément d'attirer des nageurs.

Naqi s'écarta de la balustrade.

— Inutile d'y penser.

— Mais j'y ai pensé toute la nuit. C'est plus qu'un gros node, Naqi. Il se passe quelque chose – voilà pourquoi les fées étaient si actives. Si nous ne nageons pas ici, nous allons peut-être rater une occasion unique.

— Et si nous nageons, nous transgresserons toutes les règles de la communauté scientifique. Nous ne sommes pas entraînées, Mina. Même si nous apprenions quelque chose – même si les Mystifs daignaient communiquer avec nous – tout le monde nous rejetterait.

— Ça dépend de ce que nous aurions appris, non ?

— Ne fais pas ça, Mina. Ça ne vaut pas le coup.

— Nous ne pouvons pas le savoir tant que nous n'avons pas essayé. (Mina lui tendit la main.) Écoute-moi. En un sens, tu as raison. Il est très probable qu'il n'arrivera rien. En principe, il faut leur offrir quelque chose – une énigme à déchiffrer, ou un objet riche en informations. Nous n'avons rien de tel. Nous allons entrer dans l'eau, et il ne se produira sans doute aucune réaction biochimique. Dans ce cas, aucune importance. Nous ne sommes pas obligées d'en parler. Et si nous apprenons quelque chose d'insignifiant – rien ne nous force à en parler non plus. Sauf si c'est de première importance. Si énorme qu'ils seront obligés de passer l'éponge sur notre peccadille.

— Notre peccadille, commença Naqi, riant presque de l'audace de

Mina.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il s'agit du genre de situation où tout le monde est gagnant. Et on nous la sert sur un plateau.

— On pourrait aussi dire que c'est une occasion en or de nous planter en beauté.

— Si tu veux. Moi, je sais ce que je vois.

— C'est trop dangereux, Mina. Il y a déjà eu des morts… (Naqi regarda les motifs dessinés par les champignons de Mina, que ses tatouages soulignaient et mettaient en valeur.) Tu a obtenu un indice de conformité très élevé. Ça ne t'inquiète pas, ne serait-ce qu'un tout petit peu ?

— La conformité n'est qu'un conte de fées qu'on utilise pour effrayer les enfants, pour qu'ils se tiennent sages, dit Mina. On leur dit : « Mange tes légumes ou l'océan t'avalera pour de bon. » J'y crois autant qu'au Kraken de Thulé, ou aux flots qui ont englouti Arviat.

— Le Kraken de Thulé est une blague et Arviat n'a jamais existé. Mais aux dernières nouvelles, la conformité était un phénomène reconnu de tous.

— En tant que sujet de recherche. Il y a une différence.

— Ne joue pas sur les mots… commença à dire Naqi.

Mais Mina ne parut pas l'avoir entendue. Sa voix était lointaine, comme si elle se parlait à elle-même, son intonation, chantante ; on eût dit qu'elle psalmodiait des vers.

— Il est trop tard pour y penser à présent. Mais l'aube n'est pas loin. Je crois qu'il sera encore là le moment venu.

Elle bouscula Naqi en se levant.

— Où vas-tu ?

— Dormir. Il faut que je sois en forme demain. Et toi aussi.

Leurs deux plongeons furent silencieux et décevants. Naqi demeura sous l'eau un instant avant de réémerger en retenant sa respiration. Elle dut accomplir un effort conscient pour se remettre à respirer : la couche d'air située directement au-dessus de l'eau était à ce point saturée d'organismes microscopiques qu'il était effectivement possible de s'étouffer. Mina refit surface près d'elle et inspira de grandes goulées d'air avec enthousiasme, comme pour pousser les minuscules créatures à envahir ses poumons. Le froid soudain lui arracha des cris de joie. Après avoir retrouvé leur équilibre en barbotant, les épaules hors de l'eau, Naqi put enfin faire le point sur la situation. Sa vision était brouillée par des larmes brûlantes. La nacelle planait au-dessus d'elle, suspendue sous la masse du sac-à-vide. Elles avaient sorti un canot de sauvetage flambant neuf, garanti pour durer une centaine d'heures en cas d'agressions biologiques modérées. Mais ce n'était valable qu'en pleine mer, où la densité en organismes était

nettement moins importante qu'au milieu d'un énorme node. Ici, la coque ne résisterait sans doute pas plus d'une dizaine d'heures avant d'être absorbée.

Naqi se demanda à nouveau si elle n'aurait pas mieux fait de tout arrêter. Il en était encore temps. Mina et elle n'avaient pas encore causé de véritables dégâts. Elle pouvait remonter dans le canot, puis dans le dirigeable en une minute environ. Mina ne la suivrait sans doute pas, mais rien n'obligeait Naqi à être sa complice. Elle savait pourtant qu'elle était incapable d'abandonner. Elle ne pouvait pas montrer sa faiblesse, pas maintenant qu'elle était allée si loin.

— Il ne se passe rien… dit-elle.

— Nous sommes dans l'eau depuis une minute à peine, répondit sa sœur.

Elles portaient toutes deux des combinaisons de plongée noires pouvant flotter en cas de besoin – il suffisait de tapoter une suite de commandes pour que des dizaines de minuscules vessies se gonflent au niveau des épaules et de la poitrine – mais barboter n'était pas trop difficile. De toute façon, si les Mystifs prenaient l'initiative, les combinaisons seraient probablement digérées en quelques minutes. Les nageurs qui étaient déjà entrés plusieurs fois en contact avec eux plongeaient souvent nus ou presque ; mais ni Naqi ni Mina n'étaient préparées à s'abandonner à ce point aux assauts de l'océan. Une deuxième minute s'étant écoulée, l'eau ne semblait plus aussi froide. Les rayons du soleil qui filtraient entre les nuages brûlaient la joue de Naqi. L'astre traçait des lignes de feu sur l'eau vert bouteille du lagon ; elles s'enroulaient et s'entrelaçaient en une mouvante calligraphie, comme pour leur communiquer des messages secrets. Les eaux calmes clapotaient doucement à hauteur de leur poitrine. Les parois du lagon étaient constituées de masses floues de végétation de plusieurs mètres de haut semblables aux berges à pic d'une rivière. De temps à autre, Naqi sentait quelque chose – une feuille ou une algue – effleurer ses pieds avec douceur. Elle tressaillit à son contact les premières fois, mais il devint peu à peu étrangement apaisant. De temps en temps on lui caressait une main, puis on s'en allait, comme par jeu. Lorsqu'elle sortait les mains de l'eau, de verts napperons arachnéens en tombaient tels les restes en loques de gants de prix. La matière verte dégoulinait entre ses doigts et retournait à la mer en laissant derrière elle une sensation de picotement.

— Il ne s'est toujours rien passé, dit Naqi, plus calmement cette fois.

— Tu te trompes. Les bords du lagon se sont rapprochés.

Naqi les observa.

— C'est la perspective.

— Je t'assure que non.

Naqi regarda à nouveau en direction du canot de sauvetage. Elles en avaient dérivé de cinq ou six mètres. Mais étant donné le sentiment de sécurité qu'il leur procurait à présent, cela aurait aussi bien pu être un ou deux kilomètres. Mina avait raison : lentement et en douceur, le lagon rétrécissait autour d'elles. Il devait mesurer environ vingt mètres de diamètre lorsqu'elles y étaient entrées et devait avoir diminué d'un tiers. Elles avaient encore le temps de s'échapper avant que les murs de brouillard vert se referment, mais à condition de partir tout de suite, de rejoindre le canot de sauvetage et le havre de sécurité de la nacelle.

— Mina… Je veux m'en aller. Nous ne sommes pas prêtes.

— Nous n'en avons pas besoin. Ça va se produire quand même.

— Nous n'avons aucun entraînement !

— On apprendra sur le tas.

Mina essayait encore de paraître scandaleusement calme, mais ça ne fonctionnait plus. Naqi devinait au ton de sa voix qu'elle était soit très effrayée, soit très excitée.

— Tu as plus peur que moi, dit-elle.

— J'ai peur, dit Mina, peur de tout ficher en l'air. J'ai peur que nous rations une chance unique, rien d'autre. Compris ?

Soit Naqi battait des pieds avec moins de régularité, soit c'était l'eau elle-même qui était plus agitée depuis quelques instants. Les parois vertes, qui n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres les unes des autres, n'apparaissaient plus comme des falaises à pic. Elles avaient adopté des formes qui montraient qu'une volonté était à l'œuvre, les poussant à se développer et à se complexifier de seconde en seconde. C'était comme regarder une cité émerger de la brume dans le lointain, révélant ses profondeurs une strate après l'autre dans un luxe de détails stupéfiants, fascinants et trop nombreux pour que l'œil ou l'esprit puisse traiter autant d'information.

— Je n'ai pas l'impression qu'ils attendent qu'on leur donne quelque chose cette fois, dit Mina.

Des tubes et des tuyaux couverts de veines s'enroulaient les uns autour des autres en un perpétuel et sinueux mouvement qui évoquait pour Naqi l'image de circuits intégrés gigantesques aux composants végétaux. Des circuits agités et vivants qui ne se stabilisaient jamais vraiment en une configuration définitive. De temps à autre, des damiers apparaissaient, ou des runes étroitement entrelacées. Des motifs géométriques d'une netteté incroyable surgissaient ici et là, chaque déplacement s'en faisant l'écho, les amplifiant ou les répétant avec subtilité. Des formes en trois dimensions bien distinctes devenaient solides l'espace d'un instant, comme sculptées dans la verdure par la main habile d'un jardinier spécialisé dans l'art des topiaires. Naqi entraperçut de troublantes anatomies : les souvenirs

déformés de corps d'extraterrestres entrés dans l'océan un million ou un milliard d'années auparavant. Un membre articulé en trois points, la courbe semblable à celle d'un bouclier d'une plaque appartenant à un exosquelette. La tête d'une chose aux allures presque chevalines se transforma en un agrégat de gros yeux à facettes. Une forme humaine émergea brièvement de ce chaos. Mais une seule fois. Les nageurs extraterrestres avaient été bien plus nombreux que les humains.

Et là résidait la nature véritable des Mystifs, Naqi le savait. Les premiers explorateurs s'étaient mépris sur ces formes, les prenant pour des manifestations d'une intelligence authentique. Ils avaient cru que la masse océanique était une sorte d'esprit communautaire. Une erreur facile à commettre, mais qui n'avait néanmoins rien à voir avec la vérité. Les formes mouvantes étaient en réalité des appâts, comme les couvertures bariolées de certains livres. Les esprits eux-mêmes avaient été transformés en traces mémorielles figées. La seule intelligence vivant au sein de l'océan était son propre système d'autosurveillance.

Croire en quoi que ce soit d'autre relevait de l'hérésie.

Les corps dansaient trop vite pour être suivis du regard. Des lueurs pastel luisaient au cœur de la structure verte, clignotant et vacillant telles des lampes au plus profond d'une forêt. Le bord du lagon était devenu irrégulier, des péninsules s'élançaient vers le centre, tandis que des fissures dirigées vers l'intérieur de la masse principale créaient d'étroites baies et des îlots. Des vrilles jaillissaient alors des péninsules. De l'épaisseur d'une cuisse au niveau du tronc, elles s'amincissaient jusqu'à devenir semblables à des frondaisons et finissaient par se diviser en une brume de dentelle dessinant des fougères d'une impressionnante complexité. Telles des ailes de libellules, elles diffractaient la lumière, enfermant le lagon sous une coupole chatoyante. De temps à autre, une fée – ou quelque autre organisme de plus petite taille mais tout aussi étincelant – s'élançait d'une berge du lagon à l'autre. Des êtres plus lumineux encore se déplaçaient dans l'eau tels des poissons curieux. Des organismes microscopiques se détachaient des frondaisons et des plus grosses vrilles pour se rassembler en nuages bouillonnants et déterminés. Ils entraient en collision avec la peau et les paupières de Naqi, qui toussait à chaque inspiration. Les Mystifs avaient un goût aigre de médicament. Et ils étaient en elle, ils envahissaient son corps.

La panique la saisit. Comme si l'on avait appuyé sur un petit interrupteur situé dans son esprit. Plus rien d'autre ne comptait. Peu importait l'opinion de Mina, il fallait qu'elle sorte du lagon tout de suite.

Se débattant plus qu'elle ne nageait, Naqi tenta de se propulser vers le canot de sauvetage, mais quelque chose s'était insinué en elle lors de son réflexe de panique. Ce n'était pas vraiment une impression

de paralysie, plutôt une terrible sensation d'inertie. Bouger et même respirer devenait difficile. Le bateau semblait se trouver à une distance incommensurable. Elle se sentait lourde et ne pouvait plus pédaler dans l'eau. Tout ce qu'elle voyait lorsqu'elle baissait les yeux, c'était une brume verte enveloppant les parties de son corps situées au-dessus de la surface. Les organismes adhéraient au tissu de sa combinaison de plongée.

— Mina… cria-t-elle. Mina !

Mais Mina se contenta de la regarder. Naqi sentit que sa sœur ressentait la même impression de paralysie qu'elle. Ses mouvements étaient languides ; son visage n'exprimait pas la panique, mais l'acceptation et une profonde résignation, dangereusement proche de la sérénité.

Mina n'avait pas du tout peur.

Les dessins qui ornaient son cou flamboyaient. Elle avait les yeux fermés. Les organismes avaient déjà commencé à attaquer le tissu de sa combinaison, le détachant peu à peu de son corps. Naqi sentait que la même chose était en train de lui arriver. Ce n'était pas douloureux, car les organismes s'arrêtaient toujours avant de s'en prendre à la peau. Au prix d'un effort gigantesque, elle parvint à extraire son avant-bras de l'eau pour examiner la juxtaposition de chair pâle et de tissu noir en pleine dissolution. Ses doigts étaient aussi raides que des morceaux de bois.

Néanmoins – et Naqi tenta de se raccrocher à cette idée – l'océan avait toujours tenu les organismes vivants pour sacrés, du moins ceux qui pensaient. Il pouvait arriver des choses étranges à ceux qui nageaient avec les Mystifs, des choses difficiles à distinguer de la mort ou d'états voisins. Mais ils revenaient toujours, différents peut-être, mais sains et sauf dans l'ensemble. Quoi qu'il arrivât à présent, elles y survivraient. Les Mystifs restituaient toujours ceux qui nageaient avec eux, et même s'ils modifiaient quelque chose en eux, ces changements étaient rarement définitifs.

Sauf, bien sûr, pour ceux qu'ils ne rendaient pas.

Non, se dit Naqi. Elles étaient en train de se conduire comme des imbéciles, elles allaient peut-être flanquer leur carrière en l'air, mais elles survivraient. Mina avait obtenu une note très élevée sur l'échelle de conformité lorsqu'elle s'était portée candidate à un poste dans le corps des nageurs, mais cela ne signifiait pas nécessairement qu'elle était en danger. Être conforme signifiait juste qu'on avait une relation particulière avec l'océan. C'était presque romantique.

Et voilà que Mina coulait, totalement immobile. Le regard vide et extatique.

Naqi aurait voulu résister à l'envie de se soumettre à l'océan, mais elle n'en avait plus la force ; elle se sentait attirée vers le bas. L'eau se

referma sur sa bouche, puis ses yeux et, en un instant, elle se retrouva sous la surface, semblable à une statue renversée qui aurait plongé en douceur vers le fond de l'océan. Sa peur atteignit un palier, puis le dépassa. Elle n'avait plus la sensation de se noyer. L'écume d'organismes verts s'était introduite dans sa gorge et son nez, mais elle ne la craignait plus. Elle faisait ce pour quoi elle était née ; c'était tout.

Naqi savait qui se passait – ce qui allait inévitablement se passer. Elle avait étudié suffisamment de rapports de mission de nageurs. Les minuscules créatures s'infiltraient dans tout son corps, s'insinuant dans ses poumons et dans son sang. Ils la maintenaient en vie tout en la submergeant de messages chimiques de béatitude. Des flots de créatures microscopiques cherchaient le chemin de son cerveau, rampant le long de ses nerfs optiques et auditifs ou traversant la barrière hématoencéphalique elle-même. Chemin faisant, elles étiraient de minces fils, des fibres reliées à la masse de créatures en suspension dans l'eau autour de Naqi. Ces microorganismes allaient établir des canaux de communication entre elle et le node primaire… qui était lui-même en contact avec d'autres nodes, à la fois chimiquement et grâce aux fées porteuses de données. Les filaments verts reliaient Naqi à l'océan dans sa totalité. Un signal parti de l'autre côté de Turquoise pouvait mettre des heures à atteindre son esprit, mais cela n'avait pas d'importance. Elle avait commencé à considérer le temps à la manière des Mystifs et ses propres pensées lui semblaient inutilement rapides, tel le vol en zigzag des abeilles.

Elle se sentit devenir plus vaste.

Elle n'était plus une petite chose pâle et aux contours nets portant le nom de Naqi et flottait dans le lagon telle une étoile de mer agonisante. Son sentiment d'identité enfla et s'étira vers l'horizon, englobant d'abord le node, puis les eaux vides de l'océan qui l'entouraient. Elle n'aurait su dire précisément comment lui parvenait cette information. Elle ne voyait pas d'images, mais sa capacité à percevoir l'espace avait acquis une extraordinaire précision. Comme si ce sens était tout à coup devenu le plus vital.

Elle songea que c'était sans doute là ce que les nageurs voulaient dire lorsqu'ils parlaient de *konnaître* l'océan.

Elle *konnut* la présence d'autres nodes au-delà de l'horizon. Leurs signaux chimiques inondaient son esprit et chacun d'eux était unique, chacun d'eux contenait des quantités stupéfiantes d'information. C'était comme le grondement simultané d'une centaine de foules. Et en même temps, elle *konnut* les profondeurs de l'océan, les abysses glacés s'étendant sous le node, et les sources d'eau chaudes dispensatrices de vie. Plus près d'elle, elle *konnut* Mina. Les deux sœurs étaient deux galaxies voisines dans une mer d'étrangeté. Les

pensées de Mina se diluaient dans la mer et dans l'esprit de Naqi, qui sentit en elle l'écho de ses propres pensées que Mina avait captées…

C'était extraordinaire.

L'espace d'un instant, leurs deux esprits tournèrent l'un autour de l'autre, et se *konnurent,* atteignant un niveau d'intimité qu'elles n'auraient jamais cru possible.

Mina… Peux-tu me sentir ?

Je suis là, Naqi. C'est merveilleux, hein ?

Sa peur s'était totalement envolée. Un merveilleux sentiment d'immanence l'avait remplacée. Elles avaient pris la bonne décision, Naqi en était convaincue. Elle avait eu raison de suivre Mina. Celle-ci était merveilleusement heureuse, et Naqi partageait un sentiment identique de sécurité et d'espoir.

Elles commencèrent alors à sentir d'autres esprits.

Rien n'avait changé, mais il apparut clairement à Naqi que le grondement provenant des autres nodes était composé d'innombrables voix, de myriades de flux chimiques d'information distincts. Chaque flux était un esprit qui était un jour entré dans l'océan et y avait été enregistré. Les plus anciens étaient les moins bruyants, mais également les plus nombreux. Ils avaient commencé à se ressembler, et leurs personnalités se fondaient les unes dans les autres, même si elles avaient été extrêmement différentes – et non humaines – à l'origine. Les esprits capturés récemment étaient plus définis et plus variés, comme des galets aux formes étranges sur une plage. Naqi *konnut* la brutalité de ces esprits non humains aux structures façonnées par des successions de hasards évolutifs plus exotiques les uns que les autres. Ils n'avaient qu'une chose en commun : ils avaient atteint le niveau d'intelligence impliquant l'utilisation d'outils, et avaient tous – peu importait pourquoi – été poussés dans l'immensité des espaces interstellaires, où ils avaient rencontré les Mystifs. Ce qui revenait à dire que les requins et les léopards se ressemblaient parce que l'évolution les avait transformés en chasseurs. Ils étaient si profondément différents que Naqi sentit que son propre esprit avait du mal à les accueillir.

Mais même ce processus était en train de devenir plus aisé. Avec subtilité – et assez lentement pour qu'elle s'en rende compte – les micro-organismes présents dans son crâne réajustaient ses connections synaptiques, permettant à sa propre conscience de se diffuser dans l'immense outil de traitement de données de l'océan.

À présent, elle percevait la présence des derniers arrivés.

C'étaient tous des esprits humains, et chacun était pareil à une pierre unique et étincelante. Naqi *konnut* le gouffre temporel qui séparait l'esprit humain arrivé ici le premier et le dernier des esprits non humains qu'elle était en mesure d'identifier. Elle ne savait pas si

c'était un gouffre d'un million ou d'un milliard d'années, mais il lui parut insondable. Elle comprit alors qu'à cette époque reculée, l'océan attendait désespérément l'arrivée d'un peu de variété. Ces esprits humains avaient été les bienvenus, mais ils n'étaient pas encore assez exotiques à son goût, et parvenaient tout juste à tromper son ennui.

C'étaient des instantanés d'esprits, des intelligences figées dans la conception d'une pensée. Comme un orchestre dont tous les instruments auraient tenu une seule et unique note. Peut-être les esprits évoluaient-ils – lentement et avec peine : elle ressentait comme une vague impression de mouvement – mais si c'était le cas, il leur faudrait des siècles pour achever une seule pensée… des milliers d'années pour aller au bout du moindre raisonnement. Les esprits les plus récents ne savaient peut-être même pas que la mer les avait avalés.

Et, à présent, Naqi sentait qu'un seul de ces esprits brillait plus fort que tous les autres.

Il était récent et humain, et elle fut frappée par la sensation de discordance qui en émanait. Cet esprit était endommagé, comme s'il n'avait pas été capturé dans sa totalité. Il était défiguré et poussait des glapissements de douleur. Il souffrait le martyre. Poussé par un immense besoin d'amour et de tendresse, il tentait d'entrer en contact avec Naqi. Il cherchait quelque chose à quoi se raccrocher dans la solitude abyssale qui était désormais la sienne.

Des images fantomatiques palpitèrent dans l'esprit de Naqi. Quelque chose brûlait. Des flammes léchaient les interstices d'une grande structure sombre. Elle n'aurait su dire s'il s'agissait d'un bâtiment ou d'un énorme feu de joie pyramidal.

Elle entendit des cris, puis un son à la tonalité hystérique. Elle le prit tout d'abord pour un hurlement, avant de se rendre compte que c'était bien pire. C'était un rire et, comme les flammes s'allongeaient en rugissant, consumant l'ensemble de la structure et étouffant les cris, ce rire ne fit que s'amplifier.

On aurait dit un rire d'enfant.

Peut-être son imagination lui jouait-elle des tours, mais cet esprit lui semblait plus fluide que les autres. Ses pensées étaient certes ralenties – bien plus lentes que celles de Naqi – mais il semblait s'être emparé de ressources de traitement de données auxquelles il n'avait pas droit. Il volait des cycles de computation à ses voisins. Tandis qu'il réussissait à achever au ralenti une unique pensée, les autres étaient totalement paralysés.

Cet esprit inquiétait Naqi. Il répandait tout autour de lui la douleur et la colère qui bouillonnaient en lui.

Mina le *konnut* également. Naqi goûta les pensées de sa sœur et sut qu'elle était tout aussi troublée qu'elle par la présence de cet

esprit. Elle sentit alors que celui-ci, attiré par les deux intelligences pleines de curiosité qui venaient d'entrer dans l'océan, dirigeait son attention sur elles. Il prit conscience de leur existence à toutes les deux et les observa en silence. Quelques instants passèrent, puis l'esprit s'éclipsa et retourna d'où il était venu.

Qu'est-ce que c'était que ça… ?

Naqi perçut la réponse mentale de sa sœur.

Je ne sais pas. Un esprit humain. Un conforme avalé par la mer, je crois. Mais il est parti à présent.

Non. Il est encore là. Il se cache, c'est tout.

Des millions d'esprits sont entrés dans l'océan, Naqi. Des milliers d'entre eux étaient sans doute des conformes, n'oublie pas tous les non-humains qui sont venus ici avant nous. Il est inévitable qu'il y ait eu une ou deux brebis galeuses.

C'était plus qu'une brebis galeuse. C'était comme toucher de la glace. Et cette chose nous a senti. Elle a réagi à notre présence. Non ?

Elle sentit Mina hésiter.

Impossible d'en avoir la certitude. Nous ne pouvons peut-être même pas nous fier à notre perception des événements. Il m'est impossible d'être sûre que je parle vraiment avec toi. Je pourrais très bien être en train de soliloquer…

Mina… Ne parle pas comme ça. Je ne me sens pas en sécurité.

Moi non plus. Mais je ne vais pas me laisser affecter par un petit détail effrayant de rien du tout.

Quelque chose se produisit alors. Comme une libération, la sensation que l'océan venait de relâcher une bonne partie de son emprise sur Naqi. Mina et le grondement produit par les autres esprits s'éloignèrent. Naqi eut l'impression qu'elle venait de quitter le brouhaha d'une réception animée pour franchir la porte menant à une pièce plus calme et qu'elle s'en s'éloignait peu à peu.

Son corps était parcouru de picotements, mais elle ne se sentait plus lourde et paralysée. Une lueur gris perle miroitait au-dessus d'elle. Sans vraiment savoir si c'était elle qui bougeait, elle s'éleva vers la surface. Naqi avait conscience de s'éloigner de Mina mais pour l'instant, tout ce qui lui importait, c'était d'échapper à la mer. Elle ne voulait qu'une chose : mettre le plus de distance possible entre elle et cet esprit discordant.

Sa tête creva une croûte verte, émergeant à l'air libre. Au même instant, les micro-organismes des Mystifs désertèrent son corps dans un accès de panique convulsive. Elle brassa l'eau de ses membres raidis et, affolée, prit une profonde inspiration. La transition fut atroce, mais ne dura que quelques secondes. Regardant autour d'elle, Naqi s'attendit à voir les parois à pic du lagon mais ne découvrit qu'une étendue d'eau de mer. Elle sentit la panique l'envahir de

nouveau. Puis elle pédala dans l'eau pour pivoter sur elle-même et aperçut une ondulation vert bouteille qui ne pouvait être que le périmètre extérieur du node, à un kilomètre environ de l'endroit où elle se trouvait. De là, le dirigeable ressemblait à une lointaine larme argentée posée à la surface du node.

Elle avait si peur qu'elle ne songea pas tout de suite à Mina. Tout ce qu'elle voulait, c'était se retrouver en sécurité à bord de leur dirigeable. Dans les airs. C'est alors qu'elle distingua le canot de sauvetage qui montait et descendait à deux cents mètres de là à peine. D'une manière ou d'une autre, il avait lui aussi été transporté en pleine mer. Il lui parut éloigné, mais pas hors de portée. Elle se mit à nager ; la peur décuplait ses forces et lui donnait l'illusion d'avoir un but. En réalité, elle se trouvait toujours à l'intérieur du node : l'eau demeurait saturée de micro-organismes, si bien qu'elle avait l'impression de nager dans une épaisse soupe verte et froide. Celle-ci rendait chaque brasse plus difficile mais, en contrepartie, Naqi n'avait pas besoin de beaucoup se dépenser pour se maintenir en surface.

Les Mystifs n'allaient-ils pas lui faire du mal ? Pouvait-elle se fier à eux ? Peut-être. Après tout, ce n'étaient pas leurs esprits qu'elle avait rencontrés – s'ils en avaient. Ils n'étaient qu'un système d'archivage. Leur en vouloir parce qu'un esprit était corrompu, c'était un peu comme en vouloir à une bibliothèque parce qu'un de ses livres était détestable. La rencontre avait néanmoins profondément bouleversé Naqi. Pourquoi aucun autre nageur n'avait-il jamais dit avoir rencontré un tel esprit ? Elle s'en rappelait plutôt bien à présent, et elle était presque sortie de l'océan. Il se pouvait qu'elle ne tarde pas à oublier – on ne pouvait pas nager dans l'océan sans en subir les conséquences neurologiques – mais en d'autres circonstances, rien n'aurait pu l'empêcher de raconter son expérience à un témoin ou à un système d'enregistrement inviolable.

Tout en nageant, elle commença à se demander pourquoi Mina n'était pas sortie de l'eau elle aussi. Sa sœur avait été aussi terrifiée qu'elle. Mais Mina était plus curieuse et plus encline à ignorer sa peur. Lorsque les Mystifs avaient relâché leur emprise, Naqi avait aussitôt sauté sur l'occasion de quitter l'océan. Et si Mina avait décidé de rester ?

Et si Mina était encore là-dessous, toujours en communion avec les Mystifs ?

Naqi atteignit le canot et se hissa à bord en s'efforçant de ne pas le faire chavirer. Il était encore plutôt en bon état. Il avait été déplacé, mais pas endommagé, et bien que le revêtement de céramique fût saupoudré de traces d'attaques recouvertes de croûtes vertes, il pouvait encore servir quelques heures. Les systèmes de contrôle fonctionnaient encore, quoique ralentis par les moisissures mais

toujours en contact télémétrique avec le dirigeable.

Naqi était sortie nue de la mer. À présent, elle avait froid et se sentait vulnérable. Elle prit une couverture de survie dans le coffre du canot et s'en enveloppa. Celle-ci ne l'empêcha pas de grelotter, ni n'apaisa sa nausée, mais elle constituait au moins une barrière symbolique entre la mer et la jeune femme.

Elle regarda de nouveau autour d'elle. Toujours pas le moindre signe de Mina.

Naqi replia le couvercle étanche qui protégeait le panneau de contrôle et pianota une série de commandes sur les touches du clavier, étanches elles aussi. Elle attendit la réaction du dirigeable. L'instant s'étira. Puis elle distingua un minuscule changement dans le dos argenté et mat du sac-à-vide. Le dirigeable pivotait au ralenti, tel une immense girouette. Il avait réagi au signal du canot ; il venait vers elle.

Mais où était donc passée Mina ?

Quelque chose bougea dans l'eau, à côté d'elle. Quelque chose qui s'enroulait et se déroulait, agité de faibles spasmes. Naqi la regarda et reconnut, horrifiée, de quoi il s'agissait. Elle tendit une main tremblante et avec des gestes pleins d'une tendresse épouvantée, sortit de l'eau la chose palpitante. Reposant dans ses doigts tel un serpent de mer nouveau-né, elle était blanche, annelée et mesurait environ un mètre. Mina savait parfaitement ce que c'était.

C'était le ver de Mina. Et cela signifiait que sa sœur était morte.

2

Deux ans plus tard, Naqi regardait une étincelle tomber des cieux. Entourée de plusieurs centaines d'autres spectateurs, elle se tenait près de la balustrade de l'un des élégants bras en porte à faux d'Umingmaktok. Cela se passait l'après-midi et toutes les surfaces visibles de la ville avaient été récurées pour les débarrasser de la moindre trace de moisissure ; on avait également tout peint en cramoisi ou en vert émeraude. Des banderoles couleur d'ambre décoraient les haubans métalliques qui soutenaient les bras effilés jaillissant des tours du centre-ville, cœur de l'activité commerciale. La plupart des postes d'amarrage situés sur le périmètre extérieur étaient occupés par des ferries et des cargos, les plus petits aéronefs se trouvant dans l'espace aérien situé le plus près d'Umingmaktok. Naqi avait vu le résultat en arrivant la veille : le flocon de neige s'était transformé en une vision étincelante, aux ornements délicats. La nuit, on tirait des feux d'artifice. Le jour, comme en ce moment, des prestidigitateurs et des escrocs se frayaient un passage dans la foule. Des joueurs de flûte à odeurs et des danseurs de tambour improvisaient sur des estrades de fortune. La foule encourageait des adeptes de la boxe thaï qui passaient d'un ring improvisé à l'autre, poursuivis par des entraîneurs munis de sifflets. Des fanions rouges et jaunes signalaient des stands construits en hâte. On y vendait des boissons et des souvenirs ou l'on s'y faisait tatouer tandis que de jolies filles équipées d'un sac à dos surmonté d'un long mât vendaient des boissons et des crèmes glacées. Les enfants tenaient des ballons et des crécelles décorés des emblèmes d'Umingmaktok et du conseil des Flocons. Beaucoup d'entre eux s'étaient fait maquiller à l'image stylisée de voyageurs de l'espace. Çà et là, on avait installé des théâtres de marionnettes dont le répertoire était identique à celui que Naqi avait vu enfant. Il était fort restreint, mais captivait cependant les enfants. Bouche bée, ils regardaient chaque épopée miniature de la même façon, aussi bien le récit plus ou moins exact de l'installation des humains sur ce monde – y compris l'épisode où le vaisseau des colons était mis en pièces pour en récupérer jusqu'au dernier gramme de métal – que des histoires plus fantastiques, comme celle de l'engloutissement d'Arviat. Pour les enfants, peu importait que l'une fût basée sur des faits historiques alors que l'autre relevait de la plus

pure mythologie. Pour eux, l'idée que toutes les villes qu'ils considéraient comme leur foyer avaient été construites avec le métal récupéré dans le ventre d'un vaisseau de quatre kilomètres de long n'était ni plus ni moins plausible que celle d'une mer vivante emportant de temps à autre des villes sous les vagues lorsqu'elles la mécontentaient. À leur âge, tout était à la fois magique et banal ; Naqi supposa que les enfants n'étaient ni plus ni moins excités par l'arrivée des visiteurs que par la perspective du feu d'artifice ou de toute autre distraction qu'on leur avait promise à condition qu'ils soient sages. En dehors des enfants, il y avait des animaux : des singes et des oiseaux en cage, ainsi que d'autres animaux de prix que l'on exhibait à cette occasion. Un ou deux serviteurs arpentaient la foule et une caméra s'élevait de temps à autre dans les airs, globe oculaire unique et autonome, pour s'attarder sur une scène intéressante. Sur Turquoise, aucune célébration n'avait atteint ce niveau d'intensité depuis que deux cités avaient divorcé dans une atmosphère particulièrement acrimonieuse, aussi les médias faisaient-ils feu de tout bois sans le moindre remords, analysant sans répit jusqu'à la moindre bribe d'information.

En vérité, il s'agissait exactement du genre d'événement que Naqi aurait d'ordinaire évité en courant se réfugier à l'autre bout de la planète. Mais, cette fois, quelque chose l'avait attirée et elle s'était débrouillée pour y assister alors que le projet Mur avait atteint une phase critique. Elle supposait que c'était parce qu'elle éprouvait le besoin de refermer le chapitre de sa vie qui avait commencé la nuit de la mort de Mina. Le fait que le vaisseau ultra – dont on connaissait à présent le nom, *La voix du soir* – avait été repéré, avait déclenché le black-out, que Mina avait utilisé comme prétexte à leur tentative de communion avec les Mystifs. Les Ultras étaient donc indirectement « responsables » de ce qui était arrivé à Mina. Ce qui était injuste, bien sûr, mais n'empêchait pas Naqi de ressentir le besoin d'être là à présent, ne fût-ce que pour voir l'apparition des visiteurs de ses propres yeux et pour vérifier s'ils ressemblaient vraiment aux monstres surgis de son imagination. Elle était venue à Umingmaktok déterminée à demeurer stoïque et à ne pas se laisser emporter par l'hystérie ambiante. Mais, maintenant qu'elle était là, au milieu de la foule, portée par le brouhaha chimique de l'excitation collective, un beau ver bien frais accroché à la paroi de son intestin, elle se rendait compte qu'elle se trouvait dans une situation perverse : elle appréciait *vraiment* l'atmosphère qui régnait.

Maintenant, tout le monde avait remarqué l'étincelle qui tombait.

Les gens tournèrent la tête vers le ciel, ignorant les musiciens, les magiciens et les escrocs. Les jeunes filles au sac à dos s'arrêtèrent pour regarder en l'air comme les autres, protégeant leurs yeux du soleil de

midi. L'étincelle était la navette venue de la *Voix du soir*, désormais en orbite autour de Turquoise.

Tous les habitants de la planète avaient vu le vaisseau du capitaine Moreau à présent, soit de leurs propres yeux, pareil à une étoile qui bougeait, soit grâce aux images enregistrées par des caméras orbitales ou à des télescopes situés à la surface. Le vaisseau était sombre, effilé et d'une élégance scandaleuse. De temps à autre, ses moteurs issus de la technologie des Conjoineurs s'allumaient pour le maintenir en orbite et ces lueurs étaient comme des fenêtres ouvertes sur la lumière du jour pour ceux qui vivaient dans l'hémisphère d'où il était visible.

Tout le monde savait qu'un tel vaisseau pouvait causer de terribles dégâts à une planète comme Turquoise.

Si le capitaine Moreau et son équipage avaient été mal intentionnés, ils en auraient eu largement le temps. Or, ils avaient gardé le silence alors qu'ils se trouvaient à deux années de voyage de la planète. Ils avaient attendu de ne plus être qu'à un an de voyage de Turquoise pour se manifester. À ce moment-là, la *Voix du soir* avait envoyé les signaux d'approche en usage, et demandé la permission de faire une escale de trois ou quatre mois. Ce n'était qu'une simple formalité – on ne discutait pas avec les Ultras – mais c'était aussi un signe réjouissant, un acte impliquant qu'ils avaient l'intention de respecter les règles.

Au cours de l'année suivante, le vaisseau et le conseil des Flocons étaient demeurés en contact permanent. Officiellement, les messages échangés étaient censés établir un protocole de négociations et de relations commerciales entre particuliers. Les Ultras allaient avoir besoin de remettre à jour leurs logiciels de traduction afin de ne pas se perdre dans les subtilités des dialectes en usage sur Turquoise ; bien que basés sur le canasien, ceux-ci contenaient des éléments d'inuit et de thaï, conséquence du mélange de population spécifique des premiers colons.

La navette avait ralenti, plongeant vers la surface à la vitesse du son, sans plus, laissant dans son sillage un panache d'air ionisé. Perdant de la vitesse à chaque boucle, elle exécuta une lente spirale de plus en plus serrée au-dessus d'Umingmaktok. Naqi avait acheté des jumelles bon marché à un vendeur ambulant. Les verres étaient rayés et chatoyaient sous une éclosion de spores roses. Elle les cala sur la navette, dont la silhouette évoquant une aile-delta tremblait et redevenait floue dès qu'elle parvenait à faire la mise au point. Elle ne put voir l'engin clairement que lorsqu'il fut à deux ou trois mille mètres au-dessus d'Umingmaktok. Très élégante, d'un blanc pur et éclatant, la navette semblait avoir été taillée dans un nuage. Sous sa coque de raie manta des machines sophistiquées – des ventilateurs et

des senseurs divers – bougeaient trop vite pour être perçues autrement que dans un flou subliminal. Naqi regarda le vaisseau ralentir jusqu'à ce qu'il plane à la même altitude que la cité-flocon. La foule hurlait, masse en extase agitant des drapeaux, et tout ce que Naqi put entendre fut un bourdonnement aigu, si proche des ultrasons qu'il en devenait presque inaudible.

La navette exécuta les manœuvres d'approche avec lenteur. On lui avait dit de s'arrimer au bras voisin de celui où Naqi et les autres spectateurs s'étaient rassemblés. À cette distance, il était évident qu'elle était plus grande que n'importe lequel des dirigeables habituellement amarrés aux bras de la ville. Naqi estima que son diamètre mesurait la moitié de celui du cœur de la cité. Ce qui ne l'empêcha pas de se glisser là où on lui avait dit de se ranger avec une infime délicatesse. Des symboles d'un rouge éclatant s'allumèrent sur la coque d'un blanc immaculé, signalant les baies de chargement, les prises et les sas destinés aux câbles. On lança des passerelles à hauteur des portes et des sas. Des dockers supervisés par des contremaîtres et des officiels municipaux s'avancèrent avec précaution dans le vide et tentèrent de fixer des grappins magnétiques sur la coque de la navette. Les aimants glissèrent. Ils procédèrent à un nouvel essai avec des poignées adhésives, sans plus de succès. Les dockers haussèrent alors les épaules et désignèrent la navette, exaspérés.

Le grondement de la foule avait quelque peu diminué à présent.

Naqi partageait son impatience. Elle regarda un groupe de VIP se diriger vers le poste d'amarrage. À leur tête se trouvait un individu à la silhouette lisse de chérubin que Naqi identifia tout de suite : Tak Thonburi, maire d'Umingmaktok et président du conseil des Flocons. Tak Thonburi avait l'embonpoint jovial ; une mèche de cheveux noirs tombait sur son front comme si l'on y avait tatoué un point d'interrogation inversé. Ses joues et son front étaient marbrés de taches vert pâle. À côté de lui, elle reconnut la silhouette nettement plus mince de Jota Sivaraksa. Sa présence en ce jour n'avait rien de surprenant, car le projet Mur était l'une des activités les plus importantes du conseil lui-même. Ses yeux gris acier ne cessaient d'aller et de venir, comme s'il était à chaque instant en train de trianguler les positions de ses ennemis aussi bien que de ses alliés. Des surveillants armés en tenue de cérémonie l'accompagnaient, ainsi qu'une triade de serviteurs guerriers dont les articulations et les senseurs étaient couverts d'une couche épaisse de graisse stérile destinée à les protéger des moisissures.

Les VIP avaient beau essayer de cacher leur nervosité, Naqi la devina. Leurs gestes avaient quelque chose d'un peu trop assuré qui ne faisait que rendre leur inquiétude plus évidente encore.

À l'extrémité de la passerelle, le symbole représentant une porte

palpita ; un morceau de coque se déplia. Naqi plissa les yeux, mais même avec les jumelles, il était difficile de distinguer autre chose que des ombres rougeâtres. Tak Thonburi et ses officiels se redressèrent. Une vague silhouette émergea de la navette, s'attarda sur le seuil puis, avec une lenteur infinie, s'avança dans la lumière.

La foule – et Naqi, dans une certaine mesure – eut une réaction mitigée. Les gens furent d'abord soulagés de constater que les messages envoyés par le vaisseau en orbite n'étaient pas des mensonges éhontés. Puis ils ressentirent un choc en voyant à quoi ressemblait vraiment le capitaine Moreau. Il était un tiers plus grand que toutes les personnes que Naqi avait pu rencontrer au cours de son existence, et partant, nettement plus maigre en proportion. Son corps à l'apparence fragile était soutenu par un exosquelette mécanique dont la couleur jade et le style baroque lui donnaient l'allure léthargique d'un phasme.

Tak Thonburi parla le premier. Les échos de sa voix amplifiée résonnèrent sur les six bras d'Umingmaktok avant d'être réverbérés par les rondeurs des sacs-à-vide qui maintenaient la cité dans les airs. Des caméras se bousculaient pour obtenir le meilleur angle de vue, bourdonnant autour de lui tel un essaim d'abeilles rendues folles par la proximité du pollen.

— Capitaine Moreau… Permettez-moi de me présenter : Tak Thonburi, maire de la cité-flocon d'Umingmaktok et président en exercice du conseil des Flocons de la planète Turquoise. C'est un grand plaisir pour moi que de vous accueillir, vous, votre équipage et vos passagers, à Umingmaktok, et sur Turquoise. Nous ferons tout pour rendre votre séjour aussi agréable que possible, vous avez ma parole.

L'Ultra se rapprocha de l'officiel. La porte de la navette resta ouverte derrière lui. Les jumelles de Naqi lui permirent de voir que des hologrammes représentant des serpents rouges ornaient les membres de jade de l'exosquelette.

La voix de l'Ultra résonna autant que celle de Thonburi, mais elle semblait venir de la navette plutôt que de la sono d'Umingmaktok.

— Habitants de Bleu-Vert… (Le capitaine hésita et tapota l'une des tiges qui ornaient son casque.) Habitants de Turquoise… président Thonburi… Merci pour votre accueil et pour nous avoir donné l'autorisation de nous placer en orbite autour de votre planète. Nous vous en sommes reconnaissants. Vous avez ma parole… en tant que capitaine du gobe-lumen *La Voix du soir*… que nous respecterons à la lettre les termes de votre si généreuse hospitalité. (Naqi remarqua que sa bouche continuait à bouger pendant les pauses : le logiciel de traduction était à la traîne.) En outre, je vous garantis qu'aucun mal ne sera fait à votre monde. Les lois de Turquoise s'appliqueront aux occupants… de tous les corps et vaisseaux se trouvant dans votre

atmosphère. Toute circulation entre mon vaisseau et votre monde sera soumis à l'autorisation du conseil des Flocons, dont tous les membres auront – sous ses auspices – l'autorisation de visiter la *Voix du soir* quand ils le désireront, à condition qu'un… moyen de transport approprié… soit disponible.

Le capitaine s'interrompit et jeta un regard expectatif à Tak Thonburi. Le maire s'essuya le front d'un revers de main nerveux et aplatit sa mèche indisciplinée.

— Merci… capitaine. (Les yeux de Tak Thonburi lancèrent des éclairs en direction des autres membres du comité de réception.) Vos conditions sont bien entendu plus qu'acceptables. Je peux vous assurer que nous nous efforcerons de vous assister au mieux, votre équipage et vous, et que nous ferons notre possible pour que les négociations commerciales à venir se déroulent de manière équitable… et de telle façon que toutes les parties soient satisfaites.

Le capitaine ne répondit pas aussitôt, permettant à un silence gêné de s'installer. Naqi se demanda si le logiciel de traduction faisait vraiment des siennes ou si Moreau se contentait de jouer avec les nerfs manifestement à vif de Tak Thonburi.

— Bien entendu, finit par répondre l'Ultra. Bien entendu. C'est tout à fait mon sentiment… président Thonburi. Peut-être est-ce le moment de vous présenter mes invités ?

À son signal, trois nouvelles silhouettes émergèrent de la navette de la *Voix du soir*. Contrairement à l'Ultra, elles auraient pu presque passer pour celles de citoyens ordinaires de Turquoise. Il y avait deux hommes et une femme de taille et de stature à peu près normales. Tous portaient leurs cheveux longs retenus en arrière par des barrettes finement ciselées. Leurs vêtements aux brillantes couleurs étaient taillés dans des tissus jaune, orange, rouge et feuille morte dont les motifs étaient basés sur diverses permutations de ces mêmes teintes chaudes qui rappelaient le coucher du soleil. Ces habits se gonflaient et ondulaient dans la brise légère de l'après-midi. Les nouveaux venus portaient aussi des bijoux d'argent, en bien plus grande quantité qu'il n'était d'usage sur Turquoise. Ils en avaient à leurs doigts, dans leurs cheveux, et à leurs oreilles.

La femme parla en premier, et sa voix jaillit avec force de la sono de la navette.

— Merci, capitaine Moreau. Et merci à vous également, président Thonburi. Nous sommes ravis d'être ici. Mon nom est Amesha Crane et je parle au nom de la Fondation Vahishta. Il s'agit d'une petite organisation scientifique originaire des préfectures cométaires de la demarchie d'Haven. Ces derniers temps, nous avons commencé à nous tourner vers d'autres systèmes solaires, comme le vôtre. (Crane désigna les deux hommes qui étaient descendus avec elle de la

navette.) Voici mes associés, Simon Matsubara et Rafael Weir. Nous sommes dix-sept à bord. Le capitaine Moreau nous a amenés jusqu'ici à bord de la *Voix du soir,* en tant que passagers payants, et en tant que telle la Fondation Vahishta est heureuse d'accepter toutes les conditions sur lesquelles vous vous êtes mis d'accord.

Tak Thonburi parut encore moins sûr de lui.

— Bien sûr. Nous accueillons votre… intérêt… avec joie. Vous avez parlé d'une organisation scientifique, n'est-ce pas ?

— Dont le but principal est l'étude des Mystifs, répondit Amesha Crane.

De tous les membres du trio, elle avait l'apparence la plus séduisante. Ses pommettes étaient délicates et sa bouche large et sensuelle semblait toujours sur le point de rire ou de sourire. Naqi ressentit une impression de complicité avec cette femme, comme si elles partageaient un secret amusant. Elle ne douta pas un instant que toutes les personnes présentes ressentaient la même chose.

Crane poursuivit.

— Il n'y a pas de Mystifs dans notre système, mais cela ne nous a pas empêchés de concentrer nos recherches sur eux et de collecter les données produites par les mondes où on les étudie. Nous trions les déductions et les théories, les hypothèses et les intuitions des autres depuis des décennies. N'est-ce pas, Simon ?

L'homme hocha la tête. Son visage au teint cireux était figé dans une expression narquoise.

— Les mondes peuplés par les Mystifs ne se ressemblent pas entre eux, dit Simon Matsubara, d'une voix aussi claire et assurée que celle de la femme. Et aucun de ces mondes n'a été étudié par les mêmes factions sociopolitiques humaines. Ce qui signifie que nous devons prendre quantité de variables en considération. Mais nous pensons néanmoins avoir identifié des points communs que des équipes de chercheurs isolés n'ont peut-être pas remarqués. Il se peut même que ces points communs soient extrêmement importants, et qu'ils aient des répercussions sur l'humanité tout entière. Mais en l'absence de Mystifs, il nous est difficile de les mettre à l'épreuve. Voilà où Turquoise peut jouer un rôle important.

L'autre homme – Rafael Weir – prit la parole.

— Turquoise est demeurée en grande partie isolée des autres colonies humaines depuis presque deux siècles.

— Nous en sommes conscients, dit Jota Sivaraksa.

C'était la première fois qu'un des membres du comité d'accueil autre que Tak Thonburi ouvrait la bouche. Naqi eut l'impression que quelque chose l'agaçait, et ce bien qu'il fit de son mieux pour le cacher.

— Vous ne partagez pas vos découvertes avec les autres mondes

où se trouvent des Mystifs, dit Amesha Crane. Et – à notre connaissance – vous n'écoutez pas leurs transmissions à caractère culturel. Il s'ensuit que vos études sur les Mystifs n'ont pas été entachées par des influences extérieures – la nouvelle théorie à la mode, la dernière technique de pointe. Vous préférez demeurer isolés pour procéder à vos recherches.

— Ce n'est pas le seul point sur lequel nous sommes isolationnistes, dit Tak Thonburi. Croyez-le ou non, cela nous convient plutôt bien.

— Effectivement, dit Crane, avec une pointe d'aigreur dans la voix. Mais un fait demeure. Vos Mystifs représentent une source d'informations que l'extérieur n'a pas contaminée. Lorsqu'un nageur entre dans l'océan, ses souvenirs et sa personnalité sont peut-être absorbés par l'océan. Mais les préjugés et les idées préconçues qu'il porte en lui ne peuvent qu'y pénétrer avec lui, sous une forme ou sous une autre – dilués, confus, mais néanmoins bien présents. Lorsque le nageur suivant entre dans la mer et ouvre son esprit, ce qu'il perçoit – ce qu'il *konnaît,* pour employer votre vocabulaire, est irrévocablement contaminé par les préjugés apportés par le premier. Ce qu'ils éprouvent confirme peut-être leurs intuitions les plus profondes concernant la nature des Mystifs – mais ils ne peuvent pas avoir la certitude qu'il ne s'agit pas simplement des échos de l'esprit du dernier nageur, ou de l'avant-dernier.

Jota Sivaraksa hocha la tête.

— Vous avez raison, sans le moindre doute. Mais nous avons nous aussi nos théories à la mode. Ne serait-ce qu'à Umingmaktok, il existe une douzaine d'équipes de recherche, et chacune a la sienne.

— Nous le savons et nous l'acceptons, dit Crane en soupirant ostensiblement. Il n'empêche qu'en comparaison des autres mondes, vous êtes très peu contaminés. La fondation Vahishta n'a pas les moyens de nous envoyer sur une planète vierge peuplée de Mystifs. Le mieux que nous puissions faire est de nous rendre sur un monde très peu contaminé par la pollution culturelle humaine. Turquoise nous convient tout à fait.

Tak Thonburi fit durer le silence avant de répondre, maintenant à nouveau la foule en haleine. Naqi trouva qu'il s'en sortait admirablement bien.

— Très bien. Je suis très… heureux… de l'entendre. Puis-je me permettre de vous demander ce que nous pouvons vous offrir exactement ?

— Rien d'autre que l'océan lui-même, dit Amesha Crane. Tout ce que nous souhaitons, c'est nous joindre à vous pour l'étudier. Si vous nous y autorisez, des membres de la fondation Vahishta collaboreront avec des équipes et des scientifiques de Turquoise. Ils les suivront et

leur offriront leurs interprétations et leurs conseils lorsqu'on le leur demandera. Rien de plus.

— C'est tout ?

Crane sourit.

— C'est tout. Pas de quoi en faire un monde, n'est-ce pas ?

Naqi resta à Umingmaktok trois jours après l'arrivée de la navette ; elle rendit visite à quelques amis et régla les affaires courantes du Mur. Les visiteurs étaient partis avec leur navette, sans doute vers une autre cité-flocon – Prachuap peut-être, ou Qaanaaq-Pangnirtung, qui venaient juste de convoler. Des notables s'apprêtaient à accueillir le capitaine Moreau et ses passagers, moins nombreux mais tout aussi dignes que les premiers.

À Umingmaktok, on avait démonté les stands et rangé les banderoles ; les affaires avaient repris leur cours normal. Des détritus jonchaient le sol partout dans la ville. Les vendeurs de vers prospéraient, comme toujours lorsque l'humeur générale était à la déprime. Il y avait moins de vaisseaux de transports amarrés aux bras de la ville ; quant aux médias, on n'en voyait plus trace. Les touristes étaient rentrés chez eux, les enfants étaient à nouveau en sécurité à l'école. Entre deux réunions, Naqi s'asseyait à la terrasse ombragée de restaurants ou de bars à demi déserts pour constater que tous les visages arboraient la même expression déçue et intriguée. Et, au plus profond d'elle-même, elle ressentait la même chose. Pendant deux ans, ils avaient eu tout le loisir de projeter leurs fantasmes sur le vaisseau en approche. Même si les intentions des visiteurs avaient été moins que bienveillantes, ils avaient quand même constitué un sujet de conversation intéressant. Il leur était encore possible de croire – si peu que ce fût – que leurs vies pouvaient tout à coup devenir plus excitantes.

Désormais, il était évident que rien de tel n'allait se produire. Naqi allait sans doute rencontrer les visiteurs à un moment ou à un autre et leur permettre de visiter soit le Mur, soit l'une des zones de recherche dont elle s'occupait. Mais rien n'allait radicalement changer sa vie.

Elle repensa à la nuit où elle et Mina avaient appris la nouvelle. Tout avait changé alors. Mina était morte et Naqi s'était retrouvée en position de prendre la place de sa sœur au sein du projet Mur. Elle avait relevé le défi, et n'avait pas tardé à être promue, à sa grande satisfaction, jusqu'à se retrouver à la tête de l'ensemble du programme scientifique. Mais le sentiment d'achèvement qu'elle espérait tant n'était toujours pas là. Les hommes avec qui elle avait couché – presque toujours des nageurs – ne le lui avaient jamais procuré. Ils

s'étaient lassés d'elle l'un après l'autre, surtout lorsqu'ils avaient compris qu'elle s'intéressait moins à eux qu'à leur lien avec l'océan. Sa dernière aventure amoureuse remontait à plusieurs mois. Elle avait compris que c'était son subconscient qui l'attirait vers la mer et évitait de fréquenter les nageurs. Elle dérivait au hasard, s'autorisant seulement à espérer que les visiteurs lui apporteraient un peu de sérénité.

Cela ne s'était pas produit.

Elle se dit qu'elle allait devoir la trouver ailleurs.

Le quatrième jour, Naqi revint au Mur à bord d'un dirigeable à grande vitesse. L'appareil arriva peu avant le coucher du soleil et quitta la haute atmosphère pour descendre droit sur la structure qui semblait lui faire un clin d'œil. Le Mur ressemblait à une ellipse aplatie flottant sur l'eau tel un gigantesque bracelet de céramique gris-blanc abandonné. À l'horizon, on voyait plusieurs nodes mystifs reliés par des filaments d'une extrême finesse – Naqi trouvait qu'ils ressemblaient à des gouttelettes d'encre se diffusant sur du papier buvard – mais il y avait également de petites taches vertes à l'intérieur du Mur lui-même.

La structure mesurait vingt kilomètres de long. Elle était presque achevée ; il ne restait plus qu'un étroit chenal à combler, là où les deux extrémités du bracelet ne se rejoignaient pas tout à fait : une ouverture aux parois verticales d'une centaine de mètres de large flanquée de hautes tours branlantes composées de modules d'habitation, de magasins d'équipement et de grues. Au nord, une file de dirigeables destinés au transport du fret déchargeait du minerai raffiné et des plaques de revêtement céramique en provenance de l'atoll de Narathiwat pour les équipes de construction.

Ces gens travaillaient depuis près de vingt ans. La paroi qui s'élevait à cent mètres au-dessus de l'eau ne représentait qu'un dixième de la structure totale – un anneau d'un kilomètre de haut reposant sur le fond de la mer. Dans quelques mois, le trou – qui n'était rien de plus qu'une encoche au sommet du Mur – serait fermé par d'immenses portes hermétiques. La procédure promettait d'être lente et délicate. Il ne s'agissait pas seulement d'isoler une partie de la mer. Les scientifiques désiraient enclore une partie de l'océan lui-même, enfermer une communauté de Mystifs à l'intérieur de murs de céramique étanche.

Le dirigeable rapide planait un peu au-dessus de l'ouverture. Les eaux vertes qui s'en écoulaient avaient la consistance épaisse du sang en train de coaguler. De gros tentacules visqueux transmettaient les informations entre la mer et les nodes qui se trouvaient à l'intérieur du Mur. Des nageurs plongeaient à toute heure du jour, soit à

l'intérieur, soit à l'extérieur du Mur, prenant *konnaissance* de l'état de la mer et s'assurant que le comportement des Mystifs ne changeait pas.

Le dirigeable s'arrima à l'une des deux tours.

Aussitôt débarquée, Naqi se rendit dans les bâtiments administratifs, où il régnait toujours une certaine agitation, surtout dans les couloirs et les bureaux. Se retrouver sur de la terre vraiment ferme lui faisait toujours un drôle d'effet. Ses habitants en étaient rarement conscients, mais Umingmaktok ne demeurait jamais totalement immobile : aucune cité-flocon, aucun dirigeable ne le restait jamais vraiment. Elle allait s'y habituer. Dans quelques heures, elle serait à nouveau plongée dans le travail. Elle devrait penser à une douzaine de choses à la fois, trouver des solutions stratégiques à divers problèmes, équilibrer les budgets au détriment de la qualité du travail, régler les problèmes de personnes et les petites guerres de clans. Peut-être – si elle avait beaucoup de chance – parviendrait-elle à trouver une ou deux heures pour mener de vraies recherches. Sinon, rien ne présentait d'intérêt particulier, mais les tâches administratives la distrayaient de ses autres problèmes. Et, au bout de quelques jours, l'arrivée des visiteurs commencerait à ressembler à un interlude bizarre et détaché de tout au sein d'un rêve monotone. Deux ans plus tôt, elle en aurait peut-être éprouvé de la reconnaissance. La vie pouvait effectivement continuer à ressembler à ce qu'elle avait toujours imaginé.

Mais, lorsqu'elle arriva à son bureau, un message du docteur Sivaraksa l'y attendait. Il devait lui parler de toute urgence. Le bureau du professeur Jota Sivaraksa était bien moins spacieux que ses appartements de fonction à Umingmaktok, mais la vue était splendide. Il était logé à mi-hauteur de l'une des deux tours encadrant l'ouverture. Soutenu par un échafaudage, le module sortait tel un tiroir à demi ouvert de la masse préfabriquée. Le professeur Sivaraksa prenait des notes lorsque Naqi entra. Pendant quelques instants, elle s'attarda devant la baie inclinée et observa ce qui se passait des centaines de mètres plus bas. Des machines posées sur des rails et des ouvriers portant des casques trimaient sur la surface plane du Mur, transférant des matériaux et des équipements en direction des sites d'assemblage. Au-dessus d'eux, le ciel était d'un bleu cobalt parfait que seules gâchaient en passant les coques tachées de vert des cargos. Au-delà du Mur, la mer avait la texture ridée des cuirs les plus coûteux.

Le professeur Sivaraksa s'éclaircit la gorge et désigna le siège vide devant son bureau lorsque Naqi se tourna vers lui.

— Tout va bien pour vous ?

— Je n'ai pas à me plaindre, monsieur.

— Et le travail ?

— Rien à signaler.

— Bien. Bien. (Sivaraksa écrivit un ou deux mots rapides sur le carnet ouvert devant lui, puis le glissa sous le cube gris laiteux d'un presse-papier.)

— Combien de temps cela fait-il déjà ?

— Depuis quoi, monsieur ?

— Depuis que votre sœur… Depuis que Mina…

Apparemment incapable d'achever sa phrase, il traça une spirale dans l'air du bout de l'index. Ses mains à l'ossature fine étaient marbrées de vert olive.

Naqi se laissa aller dans son siège.

— Deux ans, monsieur.

— Et vous vous… en êtes remise ?

— Je ne peux pas vraiment l'affirmer. Mais la vie continue, comme on dit. En fait, j'espérais… (Naqi manqua lui dire qu'elle avait cru que l'arrivée des visiteurs marquerait la fin de cette période de sa vie. Mais elle n'était pas sûre de pouvoir exprimer ses sentiments de manière compréhensible pour le professeur Sivaraksa.) Eh bien, j'espérais que deux ans après, ce serait le cas, oui.

— J'ai connu un autre conforme, vous savez. Un type de Gjoa. Il a réussi à entrer dans le meilleur corps de nageurs avant que quelqu'un ne se doute…

— On n'a jamais prouvé que Mina était une conforme, monsieur.

— Non, mais tout l'indique, vous ne croyez pas ? Nous sommes tous susceptibles d'être envahis par des micro-organismes symbiotiques venus de l'océan. Mais les conformes y sont particulièrement sensibles. D'un côté, on dirait que leur corps invite les envahisseurs en bloquant les mécanismes d'inflammation ou de rejet des cellules étrangères. De l'autre, il semblerait que l'océan fabrique des messagers particulièrement efficaces, comme si les Mystifs sélectionnaient les cibles qu'ils veulent tout spécialement absorber. Les marques fongiques de Mina étaient très importantes, n'est-ce pas ?

— J'ai vu pire, dit Naqi, ce qui n'était pas totalement un mensonge.

— Mais pas chez des personnes n'ayant jamais tenté d'entrer en communion avec l'océan. Il me semble que vous aviez vous-même l'intention d'entrer dans le corps des nageurs ?

— C'était avant.

— Je comprends. Et maintenant ?

Naqi n'avait jamais dit à qui que ce soit qu'elle avait nagé avec Mina. En vérité, même si elle n'avait pas été présente au moment de la mort de Mina, sa rencontre avec l'esprit aberrant l'aurait de toute façon détournée de l'océan pour le restant de ses jours.

— Ce n'est pas pour moi. C'est tout.

Jota Sivaraksa hocha la tête avec gravité.

— Sage décision. Quelles que soient vos aptitudes, vous n'auriez pas passé les tests de toute façon. Avoir un lien génétique direct avec un conforme – même si sa conformité n'était pas officiellement prouvée – constitue un risque trop important.

— C'est ce que j'ai pensé, monsieur.

— Est-ce que ça vous préoccupe, Naqi ?

Cette conversation commençait à la lasser. Elle avait du travail. Des échéances que Sivaraksa lui avait lui-même imposées.

— Est-ce que cela me préoccupe ?

Il hocha la tête en direction de la mer. La lumière avait légèrement changé et la surface de l'eau ressemblait moins à du cuir ridé qu'à une feuille de bronze martelé.

— L'idée que Mina puisse encore être là… en un sens.

— Cela pourrait me troubler si j'étais membre du corps des nageurs, monsieur. Sinon… Non. Ce n'est pas le cas. Ma sœur est morte. Ça s'arrête là.

— Certains nageurs ont dit avoir rencontré les esprits – les essences – de disparus, Naqi. Ce qu'ils ont perçu était parfois d'une remarquable acuité. Les conformes laissent des empreintes plus profondes et plus pérennes que celles des nageurs ordinaires. Voilà qui donne l'impression qu'il y a un but à tout cela.

— Ce n'est pas à moi d'émettre ce genre d'hypothèse, monsieur.

— Non. (Il jeta un coup d'œil à son compad, puis tapota sa lèvre supérieure de son index.) Non. Bien sûr que non. Eh bien, pour en venir au sujet du jour…

— Avez-vous nagé autrefois, monsieur ? l'interrompit-elle.

— Oui. Oui, j'ai nagé. (Le silence s'éternisa. Naqi était sur le point de dire quelque chose – n'importe quoi – lorsque Sivaraksa reprit la parole.) J'ai dû arrêter pour des raisons de santé. Sans quoi j'imagine que je serais resté bien plus longtemps dans le corps des nageurs. Jusqu'à ce que mes mains se mettent à virer au vert, en tout cas.

— Comment était-ce ?

— Stupéfiant. Bien plus que ce à quoi je m'attendais.

— Est-ce que les Mystifs vous ont changé ?

Il sourit.

— J'ai toujours pensé que non, jusqu'à aujourd'hui. Lorsque j'ai plongé pour la dernière fois, j'ai passé tous les tests neurologiques et psychologiques. On n'a découvert aucune anomalie ; pas le moindre signe qu'ils m'aient implanté des traces quelconques de personnalité non humaine, ou qu'ils aient recâblé mon esprit pour que je pense comme un non-humain.

Sivaraksa tendit le bras au-dessus du bureau et prit le cube gris

que Naqi avait confondu avec un presse-papier.

— Cet objet vient de la *Voix du soir*. Regardez-le bien.

Naqi plongea son regard dans les profondeurs nébuleuses de l'objet. Maintenant qu'elle le voyait de près, elle se rendait compte que quelque chose était inclus dans le matériau translucide. Des chaînes de symboles inconnus qui se croisaient à angle droit. On aurait dit un échafaudage sophistiqué de couleur blanche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des mathématiques. En fait, c'est un théorème – une preuve mathématique, si vous voulez. Nos langages mathématiques – aussi ésotériques soient-ils – ont été conçus de manière à pouvoir être transcrits sur des surfaces à deux dimensions, comme une feuille de papier ou un écran. Celui-ci emploie une syntaxe à trois dimensions, donc libérée de cette contrainte. Elle est incroyablement plus riche et plus élégante. (Le cube roula entre les mains de Sivaraksa. Il souriait.) Personne n'arrivait à y piger quoi que ce soit. Mais, quand j'ai regardé ce cube pour la première fois, j'ai failli le lâcher sous le choc. Ces signes m'ont paru limpides. Non seulement je peux lire ce théorème, Naqi, mais j'en comprends aussi le sens. C'est une plaisanterie. Un jeu de mots. Ces mathématiques sont assez riches pour exprimer de l'humour. Les Mystifs m'ont rendu capable de comprendre cela, et cette capacité est demeurée en sommeil dans mon esprit pendant vingt-huit ans, comme un œuf attendant d'éclore.

Sivaraksa reposa tout à coup le cube sur la table.

— Il s'est passé quelque chose, dit-il.

Le grondement sourd et prolongé d'un dirigeable déchargeant du minerai leur parvint. Ce devait être l'un des derniers arrivages.

— Quelque chose, monsieur ?

— Ils ont demandé à voir le Mur.

— Ils ?

— Crane et sa bande de Vahishta. Ils ont demandé à visiter tous les sites scientifiques de Turquoise ; nous en faisons bien entendu partie. Ils vont venir passer quelques jours ici pour voir ce que nous avons réalisé.

— Voilà qui ne me surprend pas vraiment, monsieur.

— Moi non plus, j'espérais seulement que nous aurions quelques mois de sursis. Ce n'est pas le cas. Ils seront ici la semaine prochaine.

— Est-ce nécessairement un problème pour nous ?

— Ça ne doit pas en devenir un, en tout cas, dit Sivaraksa. Vous allez vous occuper de cette visite, Naqi. Vous assurerez la liaison entre le groupe de Crane et le Mur. C'est une grosse responsabilité, vous savez. Une erreur – la moindre bévue – pourrait saper notre position par rapport au conseil des Flocons. (Il désigna le compad d'un mouvement de menton.) Notre situation budgétaire est précaire. En

toute franchise, je suis à la merci de Tak Thonburi. Nous ne pouvons pas nous permettre un seul faux pas.

— Non, monsieur.

Elle comprenait parfaitement. Si cette mission n'était pas un cadeau empoisonné, elle avait tout pour le devenir. Si elle réussissait – si la visite se déroulait sans la moindre anicroche – Sivaraksa en tirerait quand même le plus gros bénéfice. Si elle se passait mal, ce serait évidemment de sa faute à elle.

— Encore une chose.

Sivaraksa plongea le bras sous son bureau et sortit un dossier qu'il fit glisser vers Naqi. Il était orné d'un logo argenté et bien visible représentant un flocon de neige. L'enveloppe de plastique métallisé rouge était scellée.

— Ouvrez-le, vous en avez l'autorisation.

— De quoi s'agit-il, monsieur ?

— D'un rapport des services de sécurité concernant nos nouveaux amis. L'un d'eux a un comportement un peu bizarre. Vous devrez l'avoir à l'œil.

Pour des raisons mystérieuses et qui n'appartenaient qu'à lui, le comité de liaison avait décidé que Naqi devait être présentée à Amesha Crane et à ses associés un jour avant la visite officielle, alors qu'ils se trouveraient encore à Sukhothai-Sanikiluaq. Le voyage dura presque deux jours, même en empruntant des dirigeables rapides et la vieille ligne de chemin de fer pas très fiable qui reliait les atolls entre Narathiwat et le cap Dorset. Elle arriva à Sukhothai-Sanikiluaq au crépuscule et put voir la fin d'un feu d'artifice tiré dans le ciel de velours mauve. Les deux cités-flocon n'étant mariées que depuis trois semaines, l'arrivée des étrangers constituait un excellent prétexte pour prolonger les célébrations. Naqi regarda le feu d'artifice depuis un terrain d'atterrissage municipal perché à mi-hauteur du cœur de Sukhothai. Des étoiles et des cascades écarlates, indigo et vert émeraude aux couleurs intenses illuminaient le ciel au-dessus des sacs-à-vide. Les couleurs lui rappelèrent les organismes que Mina et elle avaient vus dans le sillage de leur dirigeable et elle se sentit soudain triste et vidée d'énergie, convaincue de surcroît qu'elle avait commis une énorme erreur en acceptant cette mission.

— Naqi ?

Tak Thonburi venait la rejoindre sur le balcon. Ils avaient échangé des messages pendant son voyage. Il avait revêtu ses plus beaux atours de maire et paraissait plus qu'un peu ivre.

— Monsieur le président.

— C'est très gentil de votre part d'être venue ici, Naqi. (Elle le regarda suivre les contours de sa silhouette avec une rigueur toute

scientifique, s'attardant çà et là sur certaines zones particulièrement intéressantes.) Vous aimez le spectacle ?

— J'ai l'impression que c'est votre cas, monsieur.

— Certes, certes. J'ai toujours eu un faible pour les feux d'artifice.

Il lui mit un verre dans la main et ils regardèrent la fin de la représentation, qui se révéla un peu décevante. Il y eut une accalmie, mais Naqi remarqua que les spectateurs des autres balcons hésitaient à partir, comme s'ils attendaient encore quelque chose. Peu après, de stupéfiantes images en trois dimensions se déployèrent, générées par un puissant appareil de projection situé dans la navette de la *Voix du soir*. Des dragons chinois hauts comme des montagnes se lancèrent dans des batailles épiques au-dessus de Sukhothai-Sanikiluaq. Des monstres marins se convulsèrent et se tordirent dans la nuit. Des citadelles célestes brûlèrent et des hordes d'anges de feu aux ailes pourpres tombèrent des cieux en rangs serrés, des instruments de musique ou de torture à la main.

Un géant à la peau marbrée sortit de la mer, comme réveillé d'un sommeil millénaire.

C'était très, très impressionnant.

— Les salauds, marmonna Thonburi.

— Monsieur ?

— Les salauds, dit-il, plus fort cette fois. Nous savons qu'ils sont meilleurs que nous. Pourquoi faut-il qu'ils nous le rappellent en permanence ?

Il la fit entrer dans la salle de réception où l'on recevait les visiteurs de la fondation Vahishta. Revenir à l'intérieur suffit à aiguiser les sens de Thonburi. Naqi se dit qu'être capable d'allumer et d'éteindre son ivresse comme à l'aide d'un interrupteur devait être l'un des dons les plus prisés chez un diplomate.

Il se pencha vers elle, prêt à lui glisser une confidence.

— Jota vous a-t-il parlé…

— D'éventuels problèmes de sécurité ? Oui, je crois que j'ai compris le message.

— Ce n'est sans doute rien, mais…

— Je comprends. Mieux vaut prévenir que guérir.

Il cligna de l'œil et posa un doigt sur sa narine.

— Exactement.

Après l'obscurité du balcon, la pièce lui parut brillamment éclairée. Vingt délégués de la fondation Vahishta formaient un petit groupe serré près du milieu de la pièce. Le capitaine Moreau n'était pas là – on l'avait très peu vu depuis l'arrivée de la navette à Umingmaktok – mais les délégués discutaient avec un petit groupe de grosses légumes du cru ; Naqi n'en reconnut aucun. Thonburi la

conduisit au cœur de la bataille sans se préoccuper des conversations en cours.

— Mesdames et messieurs… J'aimerais vous présenter Naqi Okpik. Naqi dirige le programme scientifique du Mur. Elle sera votre hôte lorsque vous visiterez notre projet.

— Ah, Naqi. (Amesha Crane se pencha pour lui serrer la main.) Enchantée. Je viens de lire vos articles sur les méthodes de propagation de l'information dans les nodes de classe trois. Très érudit.

— Il s'agit d'articles collectifs, répondit Naqi. Je ne peux vraiment pas m'en attribuer tout le mérite.

— Mais bien sûr que si. Vous le pouvez tous. Vous êtes parvenus à faire ces découvertes avec un minimum de ressources, et vous avez utilisé des méthodes de calcul extrêmement simples de manière très créative.

— Nous nous en sortons plutôt bien, reconnut Naqi.

Crane hocha la tête avec enthousiasme.

— Voilà qui doit vous procurer un grand sentiment de satisfaction.

— C'est notre philosophie, c'est tout, dit Tak Thonburi. Nous menons nos recherches en restant isolés et nous communiquons très peu avec les autres colonies. C'est un modèle social qui n'est pas sans défaut, mais, grâce à lui, nous ne passons pas notre temps à jalouser les succès de mondes auxquels des hasards historiques ou géographiques ont donné quelques décennies d'avance sur nous. Nous pensons que cette attitude présente plus d'avantages que d'inconvénients.

— Eh bien, on dirait qu'elle fonctionne, fit Crane. Votre société est d'une remarquable stabilité, président. On pourrait dire que c'est presque une utopie.

Tak Thonburi caressa sa mèche rebelle.

— Nous n'avons pas à nous plaindre.

— Nous non plus, dit un homme. Naqi reconnut Simon Matsubara, le délégué au visage narquois. Si vous n'aviez pas entretenu cet isolement, vos recherches sur les Mystifs auraient été aussi irrémédiablement contaminées que partout ailleurs.

— Mais cet isolement n'est pas total, n'est-ce pas ?

Quoique douce, la voix était pleine d'autorité. Naqi se tourna vers celui qui venait de parler. C'était Rafael Weir, l'homme soupçonné par les services de sécurité. Des trois personnes qui étaient sorties de la navette de Moreau, il avait l'apparence physique la moins frappante. Son visage sans caractère devait lui permettre de se fondre dans pratiquement n'importe quelle foule. Si personne n'avait attiré son attention sur lui, Naqi ne l'aurait jamais remarqué. Il n'était pas laid,

mais son apparence n'avait rien de bien frappant, ou de charismatique. Et pourtant, à en croire le dossier des services de sécurité, il avait tenté à plusieurs reprises de s'écarter du groupe principal de la délégation pendant la visite des stations de recherche. C'étaient peut-être des accidents – un ou deux autres membres du groupe en avaient été séparés à d'autres reprises – mais les accidents en question commençaient à sembler un peu trop délibérés.

— Non, répondit Tak Thonburi. Nous ne sommes pas des isolationnistes forcenés, sinon nous n'aurions jamais autorisé la *Voix du soir* à se placer en orbite autour de Turquoise. Mais nous n'invitons pas non plus les vaisseaux qui passent près d'ici à s'arrêter. Nous les accueillons aussi chaleureusement que tout le monde, du moins nous l'espérons, mais nous n'encourageons pas les visiteurs.

— Sommes-nous le premier vaisseau à faire escale ici depuis que vous vous êtes installés sur Turquoise ? demanda Weir.

— Le premier ? Tak Thonburi secoua la tête. Non. Mais voilà pas mal d'années que le premier est passé.

— Lequel était-ce ?

— Le *Pélican impie,* il y a un siècle.

— Dans ce cas, c'est une coïncidence amusante, dit Weir.

Tak Thonburi plissa les yeux.

— Une coïncidence ?

— Sauf erreur de ma part, l'escale suivante du *Pélican* était Haven. Il venait de Zion, mais il a fait une halte commerciale autour de Turquoise. (Il sourit.) Et nous venons justement de Haven. L'histoire a déjà relié nos deux mondes, même si le lien est ténu.

Thonburi plissa les yeux. Il tentait de deviner où Weir voulait en venir et, de toute évidence, n'y parvenait pas.

— Nous n'aimons pas beaucoup parler du *Pélican.* Sa visite nous a beaucoup apporté sur le plan technologique – en particulier des méthodes de production de sacs-à-vide et des technologies de l'information… mais nous avons également dû affronter bon nombre de dissensions. Nos blessures ne sont pas encore tout à fait refermées.

— Espérons que notre visite vous laissera de meilleurs souvenirs, dit Weir.

Amesha Crane hocha la tête tout en jouant avec l'un des bijoux d'argent accrochés dans ses cheveux.

— Je suis d'accord. Au moins, tout nous semble favorable. Nous sommes arrivés à un moment tout à fait propice. (Elle se tourna vers Naqi.) En affirmant que je trouve votre projet fascinant, je suis convaincue d'exprimer le sentiment de la totalité de la délégation de la fondation Vahishta. Je crois qu'il faut que je vous dise que personne n'a jamais rien tenté de semblable. Dites-moi, puisque que nous sommes entre scientifiques, croyez-vous vraiment que cela puisse

marcher ?

— Nous ne le saurons pas avant d'avoir essayé, dit Naqi.

Toute autre réponse aurait pu avoir de périlleuses répercussions politiques : si elle se montrait trop optimiste, les politiciens voudraient savoir à quoi servait vraiment ce projet dispendieux. Si elle était trop pessimiste, ils poseraient exactement la même question.

— Peu importe, c'est fascinant. (Crane avait un air entendu, comme s'il comprenait tout à fait la position difficile de Naqi.) Je crois savoir que vous allez bientôt procéder à la première expérience ?

— Dans la mesure où il nous a fallu vingt ans pour en arriver là, oui, nous sommes proches du but. Mais ce ne sera pas avant trois ou quatre mois, peut-être plus. Nous n'avons pas l'intention de précipiter quoi que ce soit.

— Comme c'est dommage, dit Crane en se tournant vers Thonburi. Dans trois ou quatre mois, nous serons sans doute repartis. La visite aurait pourtant mérité le détour, non ?

Thonburi se pencha vers Naqi. Son haleine alcoolisée répandit un nuage parfumé au vinaigre bon marché.

— J'imagine qu'il n'est pas possible de prendre de l'avance sur le planning ?

— J'ai bien peur que ce soit hors de question, répondit Naqi.

— C'est vraiment dommage, dit Amesha Crane. (Jouant toujours avec les bijoux accrochés dans sa chevelure, elle se tourna vers les autres membres du groupe.) Mais nous n'allons pas laisser un si petit détail gâcher notre visite, n'est-ce pas ?

Ils rentrèrent au Mur dans la navette de la *Voix du soir.* À leur arrivée, Naqi dut subir une seconde réception officielle, mais bien plus simple qu'à Sukhothai-Sanikiluaq. Le professeur Jota Sivaraksa était présent, bien entendu ; après l'avoir présenté aux membres de la fondation, Naqi put se détendre pour la première fois depuis des heures. Elle en profita pour disparaître dans un coin de la pièce et observer comment les indigènes se comportaient avec les visiteurs tout en ressentant une impression de détachement fort bienvenue. Naqi était fatiguée et avait du mal à garder les yeux ouverts. L'envie de dormir brouillait tout ce qu'elle voyait ; les délégués qui entouraient Sivaraksa ressemblaient à des piliers de feu, le tissu de leurs vêtements ondoyait au moindre de leurs gestes, des langues rouges, rousses et jaunes de chrome en jaillissant comme autant de flammes et d'étincelles. Naqi se retira dès qu'elle considéra que la politesse l'y autorisait. Une fois dans son lit, elle sombra aussitôt dans un sommeil agité. Elle rêva d'escadrilles d'anges aux ailes pourpres qui tombaient des cieux et du géant qui sortait des profondeurs de l'océan en ôtant de ses mains griffues les algues et le varech accumulé sur ses

paupières au fil des siècles.

Au matin, elle se réveilla sans se sentir reposée pour autant. Des rais de lumière anémique passaient à travers les lattes du store de sa chambre. Elle n'était pas censée retrouver les délégués avant trois ou quatre heures, ce qui lui laissait le temps de se retourner dans son lit pour essayer de dormir et de se reposer pour de bon. Mais, pour avoir déjà connu ce genre de situation, elle savait que ce serait inutile.

Elle se leva et constata non sans surprise qu'elle avait reçu un message de Jota Sivaraksa. Que pouvait-il bien avoir à lui communiquer qu'il n'avait pas pu lui dire pendant la réception, ou plus tard dans la matinée ?

Elle ouvrit le message et le lut.

— Sivaraksa, songea-t-elle. Êtes-vous devenu fou ? C'est infaisable.

Le message l'informait qu'il y avait eu un changement de programme. Ils allaient tenter pour la première fois de fermer les portes donnant sur la mer dans deux jours, pendant que les délégués seraient encore sur le Mur.

C'était de la folie pure. Ils n'étaient pas prêts, il s'en fallait de plusieurs mois. On pouvait fermer les portes, bien sûr – les machines étaient en place – et, oui, elles demeureraient hermétiquement closes pendant au moins une centaine d'heures. Mais rien d'autre n'était prêt. L'équipement de surveillance ultrasensible, les sous-systèmes auxiliaires et les installations de secours… Rien de tout cela ne serait installé et opérationnel avant des semaines. Ils étaient en fait censés procéder à des tests pendant six semaines au moins, tout en se préparant progressivement à la fermeture proprement dite…

Fermer les portes dans deux jours n'avait aucun sens, sauf pour un politicien. Au mieux, tout ce qu'ils apprendraient, c'était si les Mystifs allaient accepter de rester à l'intérieur du Mur quand il se refermerait. Ils n'apprendraient rien sur la façon dont le flux d'information allait s'interrompre, ni comment les connexions internes entre nodes allaient s'adapter à la perte de contact avec le reste de l'océan.

Naqi jura et frappa la console du poing. Elle avait envie de s'en prendre à Sivaraksa, mais elle savait que c'était injuste. S'il ne donnait pas satisfaction aux politiciens, la totalité du projet serait mise en danger. Il faisait ce qu'il avait à faire, voilà tout, et il devait aimer ça encore moins qu'elle.

Naqi enfila un short et un T-shirt et trouva du café dans l'une des cafétérias voisines. Le Mur était désert et tranquille ; le seul son qu'elle percevait était celui de la pulsation des générateurs et des systèmes de ventilation, qui lui parvenait comme à travers une paroi utérine. Une semaine plus tôt, il y aurait eu autant de bruit, bien qu'il

fût tôt, qu'à n'importe quel autre moment de la journée, car la construction se poursuivait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais le gros œuvre était terminé ; le dernier transport de minerai était arrivé pendant l'absence de Naqi. Il ne restait plus qu'à achever les systèmes auxiliaires du Mur, tâche plutôt légère en comparaison du reste. En dépit de ce que Sivaraksa lui avait dit dans son message, il ne restait pas beaucoup de travaux à effectuer avant de procéder à la fermeture des portes. Deux jours d'activité frénétique ne rendraient pas l'exercice plus utile.

Une fois calmée, Naqi revint dans sa chambre et appela Sivaraksa. Il était encore bien trop tôt, mais puisque ce salaud avait déjà gâché sa journée elle ne voyait pas de raison de ne pas lui renvoyer la politesse.

— Naqi. (Ses cheveux argentés étaient emmêlés et aplatis, comme s'il sortait du lit). Je suppose que vous avez eu mon message ?

— Vous ne croyez tout de même pas que j'allais encaisser ça sans broncher ?

— Je n'apprécie pas cette décision plus que vous. Mais j'en vois la nécessité politique.

— Vraiment ? C'est autre chose que d'allumer une lampe, Jota.

Il écarquilla les yeux en entendant le ton familier de Naqi, mais elle poursuivit tout de même.

— Si nous ratons notre coup, nous n'aurons peut-être pas de deuxième chance. Il faut que les Mystifs collaborent. Sans eux, tout ce qu'on aura, c'est une station-service de luxe au beau milieu de l'océan. Vous trouvez que ça a un sens politique ?

Il passa ses doigts verts dans ses cheveux en bataille.

— Prenez votre petit déjeuner, allez faire un tour à l'extérieur et revenez dans mon bureau. Nous allons en parler.

— Merci beaucoup, mais j'ai déjà déjeuné.

— Alors sortez prendre l'air. Vous vous sentirez mieux. (Sivaraksa se frotta les yeux.) Vous n'êtes vraiment pas contente, hein ?

— C'est de la pure folie. Et, le pire, c'est que vous le savez.

— Et que j'ai les mains liées. Dans dix ans, Naqi, vous serez assise à ma place et vous devrez prendre les mêmes décisions que moi. Je vous parie à dix contre un qu'un jeune scientifique idéaliste vous dira que vous êtes un dinosaure. (Il parvint à esquisser un sourire las.) Souvenez-vous bien de ce que je suis en train de vous dire ; je veux que vous vous souveniez de cette conversation lorsque cela se produira.

— Je ne peux vraiment rien faire pour l'empêcher.

— Je serai dans mon bureau d'ici… (Sivaraksa consulta l'heure sur le côté de son écran) une demi-heure. Nous pourrons discuter de tout cela dans des conditions correctes.

— Il n'y a rien à discuter.

Mais au moment où elle prononçait ces mots, Naqi savait qu'elle donnait d'elle l'image d'une jeune personne puérile et butée. Sivaraksa avait raison : il était tout simplement impossible de diriger un projet aussi complexe et onéreux que celui du Mur sans accepter quelques compromis.

Naqi décida que le second conseil de Sivaraksa – sortir s'aérer – était bon à prendre. Un escalier en colimaçon la conduisit au sommet de l'enceinte en forme d'anneau du Mur. Le béton était froid sous ses pieds nus et une brise à la fraîcheur agréable caressait ses bras et ses jambes. Le ciel s'était éclairci d'un côté de l'horizon. Au sommet de la construction, machines et fournitures étaient rangées en bon ordre, prêtes à être utilisées, même si rien ne serait construit tant que les délégués n'auraient pas achevé leur visite. Enjambant d'un pied léger les rails, les canalisations et les câbles qui s'entrecroisaient, Naqi arriva au bord. Une haute balustrade revêtue de peinture de couleur vive étanche et résistante aux moisissures courait le long de la paroi intérieure. Naqi la toucha pour s'assurer qu'elle était sèche, puis se pencha. Au loin, à vingt kilomètres de là, l'autre côté du Mur ressemblait à un fil incolore ou à un muret de brume marine.

Que pouvait-on bien faire en deux jours ? Rien. Ou, du moins, rien de plus que ce qui avait toujours été prévu. Mais si Naqi devait considérer le nouveau planning comme acquis – ce que semblait sous-entendre Sivaraksa – alors c'était à elle de trouver un moyen d'en tirer un bénéfice scientifique. Elle observa l'ouverture et les nombreux portiques et passerelles légères qui reliaient les deux parois ou s'avançaient vers le milieu du périmètre défini par le Mur. Elle pouvait peut-être se débrouiller pour qu'on prépare quelques sondes standard, du type de celles qu'on lâchait depuis les dirigeables…

Le regard de Naqi balaya rapidement les environs, étudiant les appareils du système de télémétrie.

Faire en sorte qu'ils soient installés à temps exigerait beaucoup de travail, et il serait encore plus difficile de les brancher sur un quelconque système d'acquisition de données en temps réel… Mais c'était réalisable. Presque. Leur qualité serait risible en comparaison de ce qu'auraient pu fournir les instruments hypersensibles qu'ils allaient installer au cours des mois suivants… Mais il valait mieux obtenir des données grossières que pas de données du tout.

Elle rit tout haut. Une heure plus tôt, elle aurait préféré s'enfoncer des aiguilles dans le corps plutôt que de participer à un tel fiasco.

Naqi longea la balustrade jusqu'à des jumelles montées sur pied. Elles étaient enduites de gel antimoisissure. Elle essuya les lentilles et les oculaires avec le chiffon attaché au socle, puis les fit lentement pivoter de manière à exécuter un lent panoramique sur le cercle d'eau

sombre piégé à l'intérieur du Mur. On ne voyait que de vagues taches de ce que Naqi aurait pu appeler de l'eau libre. Le reste consistait en un verdoyant porridge d'organismes mystifs et de masses flottantes bien développées et reliées les unes aux autres par un réseau serré de troncs et de veines. Selon les dernières estimations, il y avait trois petits nodes à l'intérieur de l'anneau. La puanteur était épouvantable, mais c'était plutôt bon signe : son intensité était fortement corrélée à la densité des organismes. Naqi avait senti cette odeur à maintes reprises, mais elle ne manquait jamais de la ramener brutalement au matin de la mort de Mina.

Si les Mystifs « savaient » quoi que ce soit, ils devaient avoir conscience de ce qui se tramait ici. Ils avaient absorbé les esprits des nageurs qui étaient déjà entrés dans l'eau près du Mur, ou à l'intérieur. Aucun d'eux n'ignorait le but ultime du projet. Cette information n'était peut-être pas réductible à une forme compréhensible par les non-humains, mais Naqi considérait que c'était peu probable : la fermeture du Mur n'avait rien d'un concept fumeux. Et s'il y avait un domaine que les Mystifs comprenaient, c'était bien la géométrie. Les extraterrestres avaient pourtant choisi de demeurer à l'intérieur du Mur, ce qui semblait indiquer qu'ils étaient prêts à accepter sa fermeture définitive et leur séparation irrémédiable du reste de l'océan.

Peut-être cela ne les impressionnait-il pas. Peut-être savaient-ils que cela ne les priverait pas de tous leurs moyens de communication, mais seulement du canal chimique constitué par l'océan. Fées et autres organismes aériens pourraient encore franchir la barrière. C'était impossible à dire. La seule manière de le savoir était d'achever l'expérience – de fermer les gigantesques portes – et de voir ce qui se produirait.

Naqi se redressa et s'éloigna des jumelles.

C'est alors qu'elle vit un phénomène inattendu. Un reflet blanc et métallique filant sur l'eau à l'intérieur du Mur.

Naqi plissa les yeux sans parvenir à mieux le distinguer. Elle fit pivoter les jumelles d'un geste brusque, y colla les yeux et zigzagua jusqu'à ce qu'un objet traverse son champ de vision à la vitesse de l'éclair. Elle zooma en arrière et se cala dessus.

C'était un bateau, avec quelqu'un à bord.

Elle appuya sur la touche de stabilisation ; l'embarcation apparut nettement, séparée d'elle par un kilomètre d'eau claire. C'était l'une de ces embarcations à la coque de céramique qu'employaient les équipes de nageurs. La personne qui se trouvait à bord était assise derrière un pare-brise convexe qui la protégeait des embruns, les mains posées sur les poignées de direction. Le moteur interne propulsait l'embarcation sans jamais toucher l'eau.

Naqi avait du mal à distinguer la silhouette de l'occupant, mais ses vêtements orange flottant au vent ne laissaient pas de place au doute. Il s'agissait d'un délégué de la fondation Vahishta. Et Naqi ne doutait pas que ce fût Rafael Weir.

Il se dirigeait vers le node le plus proche.

Pendant quelques secondes d'horreur, elle ne sut que faire. Il allait tenter de nager dans l'océan, pensa-t-elle, tout comme Mina et elle. Et il ne serait pas mieux préparé qu'elles à cette expérience. Elle devait l'en empêcher, d'une manière ou d'une autre. Il allait atteindre le node dans quelques minutes à peine.

Naqi piqua un sprint jusqu'à la tour, où elle arriva hors d'haleine. Elle atteignit un point de communication et tenta de trouver la fréquence du bateau. Mais soit elle s'y prenait mal, soit Weir avait déjà saboté la radio. Que faire d'autre ? En théorie, il y avait un service de sécurité sur le Mur, surtout pendant une visite officielle. Mais les brutes en question savaient-ils comment poursuivre un bateau ? Tout leur entraînement visait à leur permettre d'affronter des crises internes, aucun d'eux ne savait comment se comporter près d'un node actif.

Elle les appela tout de même et les avertit de ce qui venait de se produire. Puis elle contacta Sivaraksa et le mit lui aussi au courant.

— Je crois que c'est Weir, dit-elle. Je vais essayer de l'arrêter.

— Naqi… prévint-il.

— C'est moi la responsable ici, Jota. Laissez-moi m'en charger.

Naqi courut à nouveau au-dehors. Le plus proche ascenseur descendant au niveau de la mer était en panne ; le suivant se trouvait un kilomètre plus loin sur l'anneau. Elle n'avait pas le temps d'aller jusque-là. Elle préféra trotter le long de la balustrade jusqu'à une ouverture donnant sur un escalier qui plongeait le long de la face interne du Mur. Les marches et les rampes étaient opportunément barbouillées d'une couche graisseuse d'anti-moisissure, rendant la descente plus traître encore. Cinq cents marches la séparaient du niveau de la mer, mais elle les descendit quatre à quatre, se laissant à l'occasion glisser sur la rampe jusqu'aux paliers métalliques où l'escalier changeait de direction. Pendant tout ce temps, elle ne quitta pas le point blanc du regard ; vue de loin, l'embarcation paraissait immobile, mais se rapprochait néanmoins du node de minute en minute. Naqi eut tout le temps de penser à ce qui pouvait se passer dans la tête du délégué. Elle était convaincue que c'était bien Weir. Qu'il souhaite nager ne la surprenait pas vraiment : c'était le plus cher désir de tous ceux qui étudiaient les Mystifs. Mais pourquoi se lancer dans une tentative clandestine, alors qu'avec un peu de diplomatie, il aurait pu aisément convaincre Tak Thonburi de lui obtenir une autorisation ? Celui-ci n'avait de cesse d'être agréable aux délégués, et

il n'aurait pas été impossible d'organiser une sortie… Le corps des nageurs n'aurait pas été d'accord, mais comme à Naqi, on leur aurait inculqué de force l'art subtil du compromis politique.

De toute évidence, Weir n'avait pas eu envie d'attendre. C'était logique : s'il s'était éloigné du groupe à plusieurs reprises, c'était pour tenter en vain d'atteindre les Mystifs. Mais une occasion comme celle d'aujourd'hui ne s'était pas encore présentée.

Naqi atteignit le niveau de la mer, ou des jetées flottaient sur des pontons recouverts de céramique. La plupart des embarcations reposaient dans des berceaux suspendus au-dessus des flots, pour éviter que leur coque ne se détériore inutilement. Par bonheur, un canot de sauvetage était déjà à l'eau. Sa coque autrefois blanche s'effritait, couverte de croûtes couleur pois cassé dénotant un état avancé de décomposition, mais il pouvait encore servir pendant une douzaine d'heures. Naqi sauta à bord, largua les amarres et lança le moteur. L'instant suivant, elle s'éloignait de la jetée et de la gigantesque muraille tachetée. Elle guida l'embarcation le long des étendues d'eau les moins visqueuses, évitant les radeaux de matière verte les plus visibles.

Naqi ferma les yeux à demi, tentant d'y voir à travers le pare-brise couvert d'embruns. Tant qu'elle se trouvait cent mètres plus haut, il lui avait été facile de suivre le bateau de Weir, mais, à présent elle ne cessait de perdre sa trace lorsqu'il disparaissait derrière une vague ou un îlot. Au bout de quelques minutes, elle décida d'abandonner la poursuite, préférant se concentrer sur la recherche du plus court chemin vers le node.

Elle alluma la radio.

— Jota ? Ici Naqi. Je suis sur l'eau et je me rapproche de Weir.

Il y eut un silence, puis un craquement.

— Quelle est la situation ?

Elle dut crier pour qu'il l'entende par-dessus le martèlement irritant d'un moteur pourtant peu bruyant.

— Je vais atteindre le node dans quatre ou cinq minutes. Je ne vois pas Weir, mais ce n'est pas bien grave.

— Nous le voyons. Il continue à se diriger vers le node.

— Bien. Pouvez-vous vous passer de quelques bateaux, au cas où il déciderait de filer vers un autre node ?

— Ils partent dans une minute ou deux. J'essaie de réveiller le plus de personnes possible.

— Et les autres délégués ?

Sivaraksa ne répondit pas immédiatement.

— La plupart dorment encore. Mais Amesha Crane et Simon Matsubara se trouvent dans mon bureau.

— Je voudrais leur parler.

— Un instant, dit-il après avoir à nouveau hésité brièvement.

— Ici Crane, dit la femme.

— Je crois que c'est Weir que je poursuis. Pouvez-vous confirmer ?

— Nous ne savons pas où il est, répondit-elle. Mais nous n'aurons pas la certitude que c'est lui avant plusieurs minutes.

— Je ne me prépare pas à avoir une surprise. Nous nous posions déjà des questions à son sujet, Amesha. Nous nous attendions à ce qu'il tente quelque chose.

— Vraiment ? (L'imagination de Naqi lui jouait peut-être des tours, mais la surprise de Crane lui parut sincère.) Pourquoi ? Qu'avait-il fait ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Non… dit Crane avant de s'interrompre.

— Il est des nôtres, dit Matsubara. Un bon… délégué. Nous n'avions aucune raison de ne pas avoir confiance en lui.

Naqi se demanda à nouveau si son imagination lui jouait des tours, mais elle eut l'impression que Matsubara avait failli dire « disciple » au lieu de « délégué ».

Crane reprit le micro.

— Faites de votre mieux pour l'appréhender, Naqi. Nous sommes vraiment confus. Il ne doit pas causer de dégâts.

Naqi fit ronfler le moteur et ne se soucia plus d'éviter les plaques de matière organique de petite taille.

— Non, dit-elle. Ça vaudrait mieux.

3

Quelque chose changea loin devant elle.

— Naqi ?

C'était la voix de Sivaraksa.

— Quoi ?

— Weir vient de ralentir. D'ici, on dirait qu'il a atteint le bord du node. Il semble vouloir en faire le tour.

— Je ne peux pas encore le voir. Il doit être en train de choisir l'endroit idéal pour plonger.

— Mais ça ne peut pas marcher, non ? demanda Sivaraksa. Les Mystifs sont censés coopérer un peu. Inviter le nageur à entrer dans la mer, sinon, rien ne se produit.

— Peut-être n'est-il pas au courant, murmura Naqi.

Peu lui importait que Weir suive ou non le protocole habituellement employé pour entrer en contact avec les Mystifs. Même si ces derniers ne coopéraient pas – même si Weir se contentait de barboter dans l'eau verte et visqueuse – on ne pouvait pas prévoir quels dégâts invisibles il risquait de causer. Elle avait à peine commencé à se faire à l'idée d'une fermeture accélérée. Elle n'allait pas accepter que le processus expérimental soit à nouveau bouleversé sans son consentement. Pas pendant son quart.

— Il vient de s'arrêter, dit Sivaraksa, tout excité. Pouvez-vous le voir à présent ?

Naqi se dressa sur son siège, au risque de perdre l'équilibre.

— Attendez. Oui, je crois. Je le rejoindrai d'ici une minute ou deux.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Crane. Je ne sais si je dois vous le dire, mais au point où nous en sommes, il se peut que Weir ne réagisse plus à des arguments rationnels. Lui demander de sortir de l'eau ne réussira pas forcément. Avez-vous, hum… une arme ?

— Oui, dit Naqi. Je suis assise dedans.

Elle ne s'autorisa pas à se détendre. Mais maintenant, elle avait au moins le sentiment de reprendre le contrôle de la situation. Elle préférait tuer Weir plutôt que de le laisser contaminer le node.

L'autre canot était à présent visible, tache blanche qui apparaissait de temps en temps entre les plis mouvants des monticules verts. L'imagination de Naqi lui fournit les détails manquants. Weir se

préparait à nager, il se déshabillait, se mettant nu, ou presque. Peut-être ressentait-il une sorte de plaisir érotique en préparant son immersion. Elle était certaine qu'il éprouvait de l'appréhension et qu'il allait peut-être hésiter au dernier moment, chanceler au bord de l'embarcation avant de s'abandonner à l'océan. Mais c'était un désir fanatique qui l'avait conduit aussi loin, et elle doutait qu'il l'abandonne maintenant.

— Naqi…

— Jota ?

— Naqi, il se déplace à nouveau. Il n'est pas entré dans l'eau. Je n'ai même pas l'impression qu'il en ait l'intention.

— Il m'a vue. Je suppose qu'il se dirige vers le node le plus proche ?

— Peut-être…

Mais Jota Sivaraksa n'en avait pas l'air sûr du tout.

Naqi aperçut de nouveau le canot. Il semblait rapide – plus rapide qu'avant – mais c'était seulement parce que le mouvement qu'elle voyait à présent était latéral.

Le node suivant consistait en une île qui se détachait sur la lointaine paroi concave du Mur. S'il continuait dans cette direction, elle allait lui coller au train jusque-là également. Aussi intense que soit son désir de nager, il devait avoir compris qu'elle s'opposerait à toutes ses tentatives.

Naqi jeta un coup d'œil en arrière. Les deux tours encadrant l'ouverture étaient emmitouflées de brume marine qui brouillait la géométrie de leurs détails en une vague suggestion de complexité due au hasard. On eût dit que des rochers, des tours stratifiées, érodées et battues par les vents durant des millions d'années, gardaient l'étroite ouverture sur l'océan. Au-dessous, trois ou quatre autres embarcations en route vers le Mur ne cessaient d'apparaître et de disparaître. Un énorme transport de passagers en forme de larme s'éloignait en douceur de l'une des deux tours, la lumière oblique de l'aube saupoudrant d'or la silhouette effilée de sa nacelle. Naqi distingua l'aile delta de la navette de la *Voix du soir,* qui n'avait pas bougé de son point d'atterrissage.

Elle se tourna à nouveau vers le node où Weir avait hésité.

Il se passait quelque chose.

Le node était devenu actif en moins d'une minute. Il ressemblait à un îlot volcanique dont les falaises vertes à pic étaient victimes d'une secousse sismique. Toute sa masse tremblait, se balançait et palpitait avec une régularité surnaturelle. Des cercles concentriques s'en éloignaient, formant de profonds creux qui faisaient tanguer le canot lancé à toute vitesse et donnaient le vertige à Naqi. Elle ralentit ; son instinct lui disait qu'il était désormais inutile de poursuivre Weir. Elle

changea de trajectoire de manière à aborder correctement le node et s'en rapprocha avec précaution, ignorant délibérément la nausée qui l'envahissait lorsque le canot plongeait au creux des vagues ou s'élevait vers leur crête.

La topologie de ce node, comme de tous les autres, avait toujours été très riche. Il y avait des monticules et des tentacules se fondant les uns dans les autres, des dômes et des minarets fabuleux, des masses désordonnées reliées et emmêlées à un réseau télégraphique de tentacules et de draperies aériens. Le node ressemblait à une cité construite par des hommes – une ville de conte de fées – qui aurait été minutieusement étouffée sous une mousse verte. Les lucioles et les fées lumineuses filaient entre les interstices, les ouvertures et les arches de la masse urbaine. L'aspect extérieur ne donnait qu'une faible idée du caractère byzantin de la structure interne, qu'on ne pouvait de toute façon que deviner ou entrapercevoir.

Mais le node devant elle était pareil à une ville devenue folle. Son rythme de croissance accélérait, les changements de style et de structure se succédant si vite que Naqi ne pouvait les distinguer. En principe, ce type de changement se déroulait trop lentement pour être perçu, comme le mouvement des ombres. Elle n'avait été témoin de modifications aussi rapides qu'une seule fois dans sa vie – juste avant la disparition de Mina.

Les pulsations avaient cessé, mais les palpitations suscitaient une brise chaude, continue et malodorante. Et, lorsqu'elle stoppa le canot – elle n'osait plus s'approcher à présent – Naqi entendit le node. Comme le murmure d'un milliard de feuilles dans une forêt annonçant un orage, en été.

Elle n'avait aucune idée de ce qui était en train de se produire, mais cela s'annonçait comme une catastrophe.

Le node était totalement désorganisé. Les changements se produisaient trop vite et sans la moindre coordination centrale. Des tentacules claquaient dans le vide. Incapables de se connecter à quoi que ce fût, ils se fouettaient les uns les autres. Des structures qui venaient tout juste de se former s'effondraient. Le node se délitait, si bien qu'il y eut bientôt trois, quatre, cinq centres de croissance distincts et palpitants. À peine Naqi s'était-elle fait une idée de ce qui se passait que tout se modifiait à nouveau. Une lumière pâle papillotait au sein de la masse en folie. Des fées erraient de-ci, de-là, tournoyant stupidement d'un point de concentration à un autre. Le son produit par le node était devenu un cri lointain.

— Il est en train de mourir, souffla Naqi.

Weir lui avait fait quelque chose. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait être. Pas une coïncidence en tout cas.

Le cri mourut.

La brise s'apaisa.

Le node cessa de se convulser. Naqi le regarda, espérant contre toute attente qu'il avait surmonté l'influence déstabilisatrice induite par Weir. Les structures étaient encore difformes, une impression d'incohérence s'en dégageait, mais la cité était inerte. Les fées tournaient de plus en plus lentement ; quelques-unes d'entre elles s'enfoncèrent dans la masse du node tels des oiseaux revenant au nid.

Le calme envahit les lieux.

Puis Naqi entendit un nouveau son, plus grave que tous les autres – comme des infrasons. Cela ressemblait moins à un grondement de tonnerre qu'à une conversation très animée entendue de très loin.

Elle regarda une colline verte et lisse, pareille à une demi-sphère aplatie, s'élever au centre du node. Calme et indifférente, elle absorbait les structures difformes et sa taille augmentait d'une seconde à l'autre. Les îlots de matière disparaissaient dans un mur de brouillard mais n'en réémergeaient pas. Le monticule grossissait et avançait vers Naqi en grondant. Le node était en train de se transformer en une masse unique de matière indifférenciée.

— Jota… dit-elle.

— Nous voyons la même chose que vous, Naqi. Mais nous ne comprenons pas.

— Weir a dû utiliser une sorte de… d'arme.

— Nous ne pouvons dire s'il lui a causé du mal… Il se peut qu'il ait juste provoqué son passage à un état dont nous n'avons jamais entendu parler.

— Selon mes critères, c'est l'action d'une arme. J'ai peur, Jota.

— Et moi donc !

Autour de Naqi, la mer se transformait. Elle avait oublié les tentacules sous-marins qui reliaient les nodes entre eux. Aussi gros que des haussières, ils palpitaient et se convulsaient à quelques centimètres à peine sous la surface. De l'écume verte jaillissait dans les airs. On eût dit des monstres aquatiques invisibles enlacés dans un combat à mort.

— Naqi… Quelque chose est en train de changer dans le plus proche des deux nodes restants.

— Non, dit-elle, comme si elle ne voulait pas admettre que le phénomène puisse influer sur la situation.

— Je suis désolé…

— Où est Weir ?

— Nous l'avons perdu de vue. La surface est trop agitée.

C'est alors qu'elle trouva la solution. La pensée jaillit dans son esprit avec la force d'une urgence absolue.

— Jota… Il faut fermer les portes. Maintenant. Immédiatement.

Avant que la substance que Weir a libérée à l'intérieur du Mur puisse atteindre l'océan. Il n'a pas d'autre moyen de s'échapper.

Sivaraksa ne discuta pas, ce que Naqi porta à son crédit.

— Oui, vous avez raison. Je vais lancer la manœuvre. Mais cela prendra du temps.

— Je le sais, Jota !

Elle se maudit de ne pas y avoir pensé plus tôt, et maudit également Sivaraksa. Mais qu'avaient-ils à se reprocher ? Ils n'avaient jamais considéré la fermeture des portes à la légère. Quelques heures plus tôt, elle se situait à des mois dans l'avenir – une expérience destinée à déterminer si les Mystifs allaient bien vouloir coopérer à une entreprise humaine. Et voilà qu'elle s'était maintenant transformée en amputation d'urgence, une action à accomplir dans la hâte et avec brutalité.

Elle plissa les yeux en regardant l'espace qui séparait les tours. Enclencher la fermeture allait prendre plusieurs minutes au moins à Sivaraksa. Il ne pouvait pas se contenter d'appuyer sur un bouton. Il fallait réveiller deux ou trois techniciens qu'il devrait aussitôt convaincre qu'ils n'étaient pas victimes d'un canular élaboré. Ensuite, il faudrait que les machines fonctionnent. Le mécanisme de fermeture avait été testé à de nombreuses reprises… mais jamais poussé dans ses derniers retranchements. Les portes ne s'étaient jamais déplacées simultanément que de quelques mètres. Elles allaient devoir fonctionner à la perfection, et se fermer avec une précision d'horlogerie.

Et depuis quand les choses marchaient-elles du premier coup sur Turquoise ?

Voilà. Un infime mouvement, presque imperceptible. L'ouverture venait de rétrécir. Tout se passait avec une atroce lenteur.

Naqi jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à ce qui restait du node. Le monticule avait absorbé toute la biomasse disponible et avait cessé de croître. C'était comme si un enfant avait sculpté dans de la glaise une maquette d'une fantastique complexité et qu'un adulte sans cœur l'avait piétinée, la réduisant à une masse informe et effaçant toute trace de sa complexité première. Naqi vit que le plus proche des nodes restants était encore en proie à des transformations. Il passait par des étapes semblables à celles qui avaient annoncé l'émergence du monticule. Il se comportait comme un ordinateur essayant de redistribuer ses ressources pour compenser une attaque virale débilitante et neutraliser ce que Weir avait utilisé pour l'attaquer.

Elle ne pouvait plus rien pour les Mystifs.

Naqi vira de bord et se dirigea vers l'ouverture. Les portes en avaient grignoté un quart environ.

Conséquence des phénomènes survenus à l'intérieur du Mur, les eaux étaient encore agitées, même autour de la jetée. Naqi amarra le bateau puis, préférant piquer un sprint une fois en haut du mur plutôt que monter à pied, elle emprunta un ascenseur. Les portes étaient aux trois-quarts fermées lorsqu'elle atteignit l'ouverture et, à son immense soulagement, les machines avaient tenu bon.

Elle s'approcha de la tour. Elle s'attendait à voir plus de monde au sommet du Mur, même en sachant Sivaraksa encore au poste de contrôle central. Il n'y avait personne. Elle commençait à comprendre que quelque chose clochait lorsque Sivaraksa franchit en titubant la porte située au pied de la tour.

Elle faillit l'appeler, puis réalisa qu'il chancelait parce qu'il était blessé – ses doigts étaient rouges de sang. Il tentait d'échapper à quelqu'un ou à quelque chose.

Naqi s'accroupit derrière une pile de plaques préformées et observa Sivaraksa à travers les interstices qui les séparaient. Il essayait d'écraser quelque chose, comme un homme poursuivi par une guêpe obstinée. Un petit objet argenté le harcelait. Plus d'un objet, en fait : un petit essaim avait jailli de la porte entrebâillée. Sivaraksa tomba à genoux en gémissant et tenta en vain de repousser ses bourreaux. Des taches de son propre sang coloraient son visage. Il s'effondra sur le côté.

Naqi demeurait paralysée par la peur.

Quelqu'un franchit la porte ouverte.

Amesha Crane, vêtue des couleurs du feu. L'espace d'un instant Naqi crut, ce qui était absurde, qu'elle allait se précipiter pour aider Sivaraksa. Son attitude le suggérait. Naqi avait du mal à croire qu'une personne en apparence aussi sereine pût être complice de tant de violence.

Mais Crane ne s'approcha pas de Sivaraksa. Elle se contenta d'écarter les bras devant elle, les doigts écartés. Elle garda cette pose étrangement théâtrale pendant quelques instants, les muscles de son cou rigide saillant fièrement.

Les créatures argentées abandonnèrent Sivaraksa.

Elles s'élancèrent dans les airs, ne ralentissant qu'en arrivant près de Crane. À sa grande surprise, elles se comportèrent alors comme des musiciens obéissant à un chef d'orchestre et se glissèrent à ses doigts, se refermèrent sur ses poignets, se fixèrent au lobe de ses oreilles.

Les bijoux d'Amesha Crane avaient attaqué Sivaraksa.

Elle lui jeta un dernier coup d'œil, pivota sur ses talons et retourna à l'intérieur de la tour.

Naqi attendit d'être sûre que la femme n'allait pas revenir pour s'éloigner peu à peu de la pile de plaques. Sivaraksa la vit. Il ne dit

rien, mais ses yeux emplis de douleur s'écarquillèrent juste assez pour que Naqi comprenne qu'il la prévenait d'un danger. Elle resta où elle était, le cœur battant la chamade.

Rien ne se produisit pendant la minute qui suivit.

Puis quelque chose bougea dans le ciel et changea la manière dont la lumière jouait à la surface des eaux du Mur. La navette de la *Voix du soir* se détachait de la tour, des machines immaculées palpitant sous son ventre de raie manta.

L'appareil s'attarda au-dessus des portes comme pour observer l'ultime moment de la fermeture. Naqi entendit les immenses panneaux se clore en grinçant. La navette vira sur l'aile et se dirigea vers la mer circulaire, deux cents mètres environ au-dessus des vagues. Quelques instants plus tard, elle s'arrêta et exécuta un virage à angle droit. Elle reprit alors son vol pour se déplacer en cercles concentriques le long du mur intérieur.

Sivaraksa ferma les yeux. Naqi crut qu'il était mort, mais il les rouvrit et lui adressa un imperceptible hochement de tête. Naqi quitta sa cachette. Elle se plia en deux et franchit la distance à ciel ouvert qui la séparait de Sivaraksa en marchant en crabe.

Elle s'agenouilla près de lui, passa la main gauche sous son crâne et prit la sienne dans la droite.

— Jota… Que s'est-il passé ?

— Ils se sont retournés contre nous, parvint-il à articuler. Les dix-neuf autres délégués. Dès que… Il s'interrompit pour rassembler ses forces. Dès que Weir a agi.

— Je ne comprends pas.

— Bienvenue au club, dit-il en parvenant à sourire.

— Je dois vous ramener à l'intérieur.

— Ça ne servira à rien. Tous les autres sont morts. Ou ne vont pas tarder à l'être. Ils nous ont tous assassinés.

— Non.

— Il n'ont gardé que moi en vie jusqu'à la fin. Pour que je donne les ordres. (Il toussa. Du sang éclaboussa sa main.)

— Je peux tout de même vous…

— Naqi. Allez chercher de l'aide. Vous devez vous en sortir.

Elle comprit qu'il était mourant.

— La navette ?

— Elle cherche Weir. Je crois.

— Il veulent le retrouver ?

— Non. Je les ai entendus parler. Ils veulent le tuer. Être certains qu'ils l'ont éliminé.

Naqi fronça les sourcils. Elle ne comprenait rien à ce qui se passait, ou plutôt, elle commençait tout juste à comprendre. Elle avait décidé que Weir était le méchant parce qu'il s'en était pris à ses

Mystifs adorés. Mais à en croire Sivaraksa, Crane et ses compagnons avaient tué des dizaines de personnes. Et selon toute apparence, ils désiraient également se débarrasser de Weir. Dans quel camp devait-elle donc le placer ?

— Jota… Il faut que je retrouve Weir. Que je comprenne pourquoi il a fait ça. (Elle jeta un coup d'œil au centre du Mur. La navette cherchait toujours.) Les gens de la sécurité l'ont-ils retrouvé ?

Sivaraksa agonisait. Elle crut qu'il n'allait jamais lui répondre.

— Oui, finit-il par dire. Oui, ils l'ont retrouvé.

— Et ? Avez-vous une idée de l'endroit où il se trouve ? Je pourrai peut-être le rattraper avant la navette.

— Pas le bon endroit.

Elle se pencha un peu plus sur lui.

— Jota ?

— Pas le bon endroit. Amesha ne cherche pas où il faut. Weir est passé par l'ouverture. Il est sur l'océan.

— Je vais le poursuivre. Je peux peut-être l'arrêter…

— Essayez, dit Sivaraksa. Mais je ne vois pas ce que ça changera. J'ai un pressentiment, Naqi. Un très mauvais pressentiment. Quelque chose est en train de s'achever. C'était bien, hein ? Le temps que ça a duré ?

— Je n'ai pas encore jeté l'éponge, dit Naqi.

Il parvint à trouver une dernière miette d'énergie.

— Je le savais. J'ai eu raison de vous faire confiance. Une dernière chose, Naqi. Qui pourrait faire pencher la balance en notre faveur… si jamais le pire advenait…

— Jota ?

— C'est Tak Thonburi qui me l'a dit… C'est top secret, seuls les membres du conseil des Flocons sont au courant. Arviat, Naqi…

Pendant quelques secondes, elle crut qu'elle avait mal entendu, ou qu'il sombrait dans le délire.

— Arviat ? La cité qui a péché contre l'océan ?

— Elle a vraiment existé.

Des canots de sauvetage et des embarcations d'urgence étaient stockés cent mètres au-dessus de la mer, en haut des cales de construction presque verticales érigées à l'extérieur du Mur. Naqi choisit un petit canot équipé d'un cockpit étanche. Son estomac se tordit lorsque l'embarcation entama sa descente vers l'océan. Elle plongea et refit aussitôt surface pour prendre de la vitesse, déployant des hydrofoils de céramique afin de diminuer le frottement entre la coque et l'eau. Naqi n'avait pas de but précis, mais elle pensait que Weir avait dû s'élancer plus ou moins en ligne droite après avoir

franchi les portes, de manière à s'éloigner le plus possible avant que les autres délégués ne se rendent compte de leur erreur. Pour atteindre le node externe le plus proche, destination qui en valait une autre, il n'avait qu'à s'écarter légèrement de cette trajectoire.

À vingt kilomètres du Mur, Naqi s'autorisa un coup d'œil en arrière. L'immense structure n'était plus qu'une mince ligne blanche à l'horizon, les tours et les portes désormais closes à peine visibles, vagues égratignures sur la surface lisse du bâtiment. Des panaches de fumée noire s'élevaient en une douzaine d'endroits sur toute la longueur de la structure. Naqi était trop loin pour voir s'il s'agissait bien de flammes qui léchaient les tours, mais elle estima que c'était probablement le cas.

Le node extérieur le plus proche apparut à l'horizon quinze minutes plus tard. Il n'était pas du tout aussi impressionnant que celui qui avait kidnappé Mina, mais il s'agissait malgré tout d'une structure bien plus importante et complexe que celles qui s'étaient formées à l'intérieur du Mur. Une mégalopole de première importance plutôt qu'une cité de taille moyenne. Naqi vit des flèches et des rotondes s'élever à l'horizon, ainsi que des tourelles vertes reliées par les dentelles aériennes des tentacules. Des silhouettes de fées zigzaguaient en tous sens. Il y avait du mouvement, mais il était surtout dû aux créatures volantes. Le node n'était pas encore en proie aux changements frénétiques auxquels Naqi avait assisté.

Weir était-il allé ailleurs ?

Elle continua, mais en ralentissant un peu à cause des micro-organismes qui rendaient l'eau visqueuse ; elle devait aussi contourner des structures flottantes plus volumineuses. Le sonar de son embarcation détecta des dizaines de tentacules sous-marins convergeant en direction du node. Ils flottaient tout près de la surface et s'étiraient dans toutes les directions jusqu'aux limites de la portée du sonar. La plupart disparaissaient au-delà de l'horizon, où ils rejoignaient sans doute d'autres nodes à des centaines de kilomètres de là. Mais, à les voir, il était évident que certains d'entre eux avaient été connectés aux nodes situés à l'intérieur du Mur. Quelle que fût la substance que Weir avait répandu dans la mer, elle n'était jamais sortie par l'ouverture. Naqi avait du mal à croire que les portes s'étaient refermées à temps pour bloquer les signaux chimiques susceptibles de transmettre le message fatal. Il était plus probable qu'un quelconque mécanisme de protection latent propre aux Mystifs s'était déclenché ; les nodes agonisants avaient envoyé des signaux d'urgence ordonnant aux tentacules de se déconnecter sans aide humaine.

Naqi venait de décider qu'elle s'était trompée sur les intentions de Weir lorsqu'elle vit un sillon rectiligne qui s'enfonçait droit dans l'une

des plus grandes structures annexes. La blessure était en train de cicatriser – elle aurait disparu d'ici quelques minutes – mais ce qui en restait lui suffisait pour déduire que le bateau de Weir avait dû fendre la masse organique tout récemment. C'était logique. Il avait déjà prouvé qu'il était totalement indifférent au sort des Mystifs.

Naqi lança son embarcation en avant avec une détermination retrouvée. Elle ne se préoccupait plus des dégâts qu'elle pouvait causer aux masses de matière flottante. Il y avait bien plus en jeu que le bien-être d'un seul node.

Elle sentit de la chaleur sur sa nuque.

Au même instant, une lueur aveuglante fit palpiter le ciel, la mer et les structures qui flottaient devant elle. Son ombre s'étira, menaçante. L'éclat aveuglant pâlit dans les secondes qui suivirent, et elle se risqua à regarder en arrière ; elle savait déjà plus ou moins ce qu'elle allait voir.

Un tourbillon de gaz brûlant montait du centre du node. Il traînait derrière lui une colonne de matière, une masse qui rappelait l'épine dorsale noueuse et tordue d'un cerveau monstrueux. La navette des délégués se détachait sur le nuage en forme de champignon, réduite à une minuscule étincelle mouvante.

Le bruit de l'explosion l'atteignit une minute plus tard ; elle n'avait peut-être jamais rien entendu de si fort ; le phénomène fut néanmoins moins assourdissant que ce qu'elle craignait. Le bateau fit une embardée ; la mer fuma, puis se calma à nouveau. Le Mur avait dû absorber une bonne partie de l'énergie engendrée par l'explosion.

Craignant soudain une seconde explosion, Naqi se dirigea à nouveau vers le node. Au même moment, elle aperçut le bateau de Weir qui filait trois cents mètres environ devant elle. Il entama un virage en décélérant pour s'approcher de la frontière extérieure infranchissable du node. Naqi aurait pu obtenir une image de sa coque, mais, à cette distance, les données recueillies par le sonar étaient trop brouillées pour se révéler d'une utilité quelconque. Elle s'éloigna en espérant que Weir commettrait l'erreur de se diriger vers un autre node. Il n'avait aucune chance de lui échapper en allant vers le large, mais peut-être le savait-il aussi bien qu'elle.

Elle avait couvert environ un tiers du diamètre du node lorsqu'elle le rattrapa à nouveau. Il n'avait pas tenté de s'enfuir. Il avait arrêté son embarcation à l'abri – tout relatif – d'un îlot situé sur la frange extérieure du node. Debout à l'arrière, il tenait à la main un petit objet noir.

Naqi ralentit en s'approchant de lui. Elle avait ouvert le cockpit avant de se souvenir que Weir possédait peut-être des armes semblables à celles de Crane.

Elle se leva.

— Weir ?

Il sourit.

— Je suis désolé de vous avoir créé autant d'ennuis. Mais je ne vois pas comment il aurait pu en être autrement.

Elle décida de ne pas répondre.

— Vous avez quelque chose à la main.

— Et ?

— C'est une arme, non ?

Elle voyait très bien l'objet à présent. Une simple bulle de verre à peine plus grosse qu'une bille. Il y avait quelque chose d'opaque à l'intérieur mais elle n'aurait su dire s'il s'agissait d'un fluide ou de cristaux de couleur sombre.

— Le nier ne serait pas très crédible au point où nous en sommes, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête ; comme si un poids énorme quittait ses épaules, du moins en partie.

— Oui, c'est une arme. Pour tuer les Mystifs.

— Jusqu'à aujourd'hui, j'aurais dit que c'était impossible.

— Je ne crois pas que cette substance a été facile à synthétiser. D'innombrables entités biologiques sont entrées dans leurs océans, mais aucune n'a jamais apporté quoi que ce soit que les Mystifs n'ont pu assimiler sans subir le moindre dommage. Certaines de ces entités ont dû essayer de leur nuire, ne serait-ce que par curiosité morbide. Aucune n'y est jamais parvenue. On peut évidemment tuer les Mystifs par la force brute… (Il jeta un coup d'œil en direction du Mur où le nuage en forme de champignon se dissipait peu à peu.) Mais là n'est pas la question. Ça manque de subtilité. Pas ceci. Ce composé exploite un défaut logique dans les algorithmes du système de traitement de données des Mystifs. Son action est insidieuse. Et non, ce ne sont sûrement pas des humains qui l'ont inventé. Nous sommes malins, mais pas à ce point.

Naqi s'efforça de le pousser à parler.

— Mais alors, qui l'a fabriqué, Weir ?

— Les Ultras nous l'ont vendu sous une forme présynthétisée. J'ai eu vent d'une rumeur selon laquelle il avait été découvert dans la salle la plus élevée d'une structure non humaine ultra-protégée. Et une autre disant qu'il avait été synthétisé par un groupe de Mystifs rivaux. Qui sait ? Qui cela intéresse-t-il, d'ailleurs ? Cette substance fait ce qu'on lui demande. C'est tout ce qui compte.

— Ne l'employez pas, s'il vous plaît, Rafael.

— Il le faut. C'est le but de ma mission.

— Mais je croyais que vous aimiez les Mystifs.

Ses doigts caressèrent la bulle de verre. Elle avait l'air terriblement fragile.

— Nous ?
— Crane… Ses délégués.
— Ils les aiment, oui. Mais je ne suis pas comme eux. Nous ne sommes pas dans le même camp.
— Expliquez-moi ce qui se passe, Rafael.
— Ce serait mieux si vous vous contentiez d'accepter ce que j'ai à faire.
Naqi déglutit.
— Si vous les tuez, vous tuez plus qu'une forme de vie non humaine. Vous effacez la mémoire de toutes les créatures pensantes qui ont pénétré un jour dans l'océan.
— Malheureusement, il se trouve que c'est mon but.
Weir laissa tomber la bulle de verre dans la mer.
Elle rencontra la surface de l'eau, coula, puis rejaillit à l'air libre et flotta. Le minuscule globe était déjà niché dans une mousse saumâtre de micro-organismes gris-vert. Ils clapotaient de plus en plus haut sur les flancs de la sphère. C'étaient des explorateurs. En principe, quelques millimètres de verre ordinaire succombaient au pouvoir d'érosion des Mystifs en une trentaine de minutes environ… Mais Naqi pensait que cette bulle n'était pas en verre ordinaire et qu'elle était au contraire conçue pour être dégradée bien plus rapidement.
Elle sauta dans son siège et lança son canot en avant. Elle se rangea le long de celui de Weir, piégeant entre eux le petit globe. Manœuvrant avec d'infinies précautions pour éviter que les deux coques se touchent, elle stoppa son embarcation et se pencha aussi loin qu'elle le pouvait sans tomber. Le bout de ses doigts effleura le verre, mais elle ne parvint pas à saisir la bulle. C'était exaspérant. Elle était hors de portée à présent, bien qu'elle tentât désespérément d'allonger un peu plus le bras. Weir l'observait, impassible.
Naqi glissa dans l'eau. La couche d'organismes recouvrit son menton et son nez et leur odeur soudain trop proche la prit à la gorge. Elle était totalement terrifiée. C'était la première fois qu'elle entrait dans l'eau depuis la mort de Mina.
Elle saisit le globe et le tint avec la délicatesse infinie dont elle aurait pu faire preuve envers l'œuf d'un oiseau rare.
Le verre avait déjà la structure poreuse de la pierre ponce.
Elle le montra à Weir.
— Je ne vous laisserai pas faire ça, Rafael.
— J'admire votre sollicitude.
— Il ne s'agit pas de sollicitude. Ma sœur est ici. Dans l'océan. Et je ne vais pas vous laisser me la prendre.
Weir plongea la main dans une de ses poches pour en sortir une autre bulle de verre.

Ils s’éloignèrent rapidement du node dans le bateau de Naqi. Weir tenait la deuxième bulle dans le creux de la main, tel un cadeau. Il ne l’avait pas encore laissé tomber dans la mer ; cela pouvait néanmoins se produire à chaque seconde. Ils étaient loin des nodes à présent ; le globe finirait tôt ou tard par entrer en contact avec les Mystifs.

Naqi ouvrit un compartiment étanche et écarta le pistolet d’alarme et la boîte de premiers secours qu’il contenait. Elle plaça le globe à côté et vit avec horreur le verre se craqueler et se dissoudre, libérant son poison : de petits grains noirs et irréguliers qui rappelaient du sucre brûlé. Si jamais le bateau coulait, le compartiment finirait par être absorbé par l’océan avec son mortel contenu. Elle songea à utiliser le pistolet d’alarme pour incinérer les restes, mais se dit qu’elle risquait de disperser la substance toxique. Le poison avait peut-être une durée de vie limitée une fois en contact avec l’air ; Naqi ne voulait rien tabler sur des hypothèses hasardeuses.

Weir n’avait pas lancé le troisième globe dans la mer. Pas encore. Elle avait dit quelque chose qui l’avait fait hésiter.

— Votre sœur ?

— Vous connaissez le phénomène, dit Naqi. Mina était une conforme. L’océan ne s’est pas contenté d’enregistrer ses cartes neurales, il l’a assimilée en totalité. Il l’a prise comme trophée.

— Et vous croyez qu’elle est toujours là, qu’elle est encore un individu capable de penser ?

— C’est ce que j’ai choisi de croire, oui. Les autres nageurs racontent quantité d’anecdotes qui montrent que l’identité des conformes persiste sous une forme plus cohérente que celle des autres créatures dont les esprits sont enregistrés par l’océan.

— Je ne peux pas me laisser influencer par des anecdotes, Naqi. Les autres nageurs ont-ils rapporté des rencontres spécifiques avec Mina ?

— Non… dit-elle, prudente. (Elle était convaincue qu’il sentirait tout de suite si elle tentait de mentir.) Mais ils peuvent l’avoir rencontrée sans la reconnaître.

— Et vous ? Avez-vous essayé de nager ?

— Le corps des nageurs ne m’y aurait jamais autorisée.

— Ce n’est pas ce que je vous demande. Avez-vous jamais nagé ?

— Une fois.

— Et ?

— Ça ne compte pas. C’était le jour où Mina est morte. (Elle s’interrompit, puis lui raconta tout ce qui s’était passé.) Il y avait plus de fées que nous n’en n’avions jamais vu. C’était peut-être une coïncidence…

— Je ne crois pas.

Naqi ne répliqua pas. Elle attendit que Weir rassemble ses idées et se concentra sur la conduite du bateau. L'océan s'étendait devant eux, mais elle savait que, quelle que fût la direction dans laquelle ils allaient, ils trouveraient un groupe de nodes au bout de quelques heures.

— Tout a commencé avec le *Pélican impie,* dit Weir. Il y a un siècle. Un homme originaire de Zion se trouvait sur ce vaisseau. Il est descendu à la surface de Turquoise pendant leur escale et il a nagé dans votre océan. Il est entré en contact avec les Mystifs et a nagé une deuxième fois. L'expérience l'a affecté plus profondément encore. La troisième fois, la mer l'a avalé. C'était un conforme, tout comme votre sœur. Il s'appelait Ormazd.

— Ça ne me dit absolument rien.

— Je peux vous assurer que, sur son monde natal, ce nom est lourd de sens. Ormazd était un tyran raté, il fuyait une contre-révolution. Il avait pris le pouvoir sur Zion en assassinant et en trichant ; en brûlant ses rivaux avec leur maison pendant leur sommeil. Mais un choc en retour s'était produit. Il s'est enfui juste avant que la nasse ne se referme sur lui – et sur une poignée de ses alliés et de ses adeptes les plus proches. Ils se sont échappés à bord du *Pélican impie.*

— Et Ormazd est mort ici ?

— Oui – mais pas ses partisans. Ils ont réussi à atteindre Haven, notre monde. Et là, ils ont commencé à proliférer, à répandre leurs idées, à recruter de nouveaux disciples. Peu leur importait qu'Ormazd ait disparu. Au contraire. Il s'était transformé en martyr : il leur avait donné un saint à adorer. La fondation Vahishta n'est qu'une façade. Leur mouvement était un parti politique, il est devenu une secte.

Naqi réfléchit, puis demanda :

— Quel est le rôle d'Amesha dans tout ça ?

— C'est sa fille. Elle veut retrouver son père.

Un éclair souligné de rose illumina l'horizon. Un autre suivit une minute plus tard, presque au même endroit.

— Elle veut entrer en communion avec lui ?

— Plus encore, dit Weir. Ils veulent tous devenir Ormazd, accepter que ses cartes neurales remplacent les leurs. Ils veulent que les Mystifs impriment la personnalité d'Ormazd dans les esprits de tous ses partisans afin de les recréer à son image. Et les extraterrestres le feront, pour peu qu'on leur offre les cadeaux appropriés. C'est cela que je ne peux pas laisser faire.

Naqi choisit ses mots avec précaution ; elle sentait qu'un détail infime pouvait pousser Weir à lâcher le globe. Elle avait interrompu sa dernière tentative, mais elle savait qu'il ne leur laisserait pas de deuxième chance. Il lui suffirait d'écraser la bulle de verre dans son

poing et d'en laisser le contenu couler dans l'océan. Et tout serait fini. Tout ce qu'elle avait jamais connu ; tout ce pour quoi elle avait jamais vécu.

— Mais ils ne sont que dix-neuf, dit-elle.

Le rire de Weir sonna faux.

— Je crains qu'ils ne soient un peu plus nombreux que ça. Allumez la radio, vous comprendrez ce que je veux dire.

Naqi suivit son conseil et alluma la console de communication du canot. Le petit écran couvert d'éraflures pouvait recevoir des images télévisées diffusées par le réseau de satellites. Naqi passa de chaîne en chaîne, ne trouvant que de la neige sur la plupart. Le service d'information du conseil des Flocons ne fonctionnait plus et il n'y avait plus de messages personnels. Certains détails suggéraient que le réseau de satellite lui-même était endommagé. Naqi finit pourtant par trouver quelques vagues signaux en provenance des villes les plus proches. Les transmissions avaient quelque chose de désespéré, comme si les cités s'attendaient à être englouties à chaque instant par le silence.

Weir hocha la tête, l'air las et résigné.

Au cours des six dernières heures, une douzaine de navettes au moins étaient venues de la *Voix du soir,* pleines à craquer de disciples armés de Vahishta. Les navettes avaient attaqué les cités-flocons les plus importantes, ainsi que les atolls habités, et les avaient bombardés jusqu'à ce qu'ils se rendent. Trois cités étaient tombées à la mer, leurs sacs-à-vide crevés par des armes à rayons. Il ne pouvait pas y avoir de survivants. D'autres, toujours dans les airs, avaient été incendiées. Les images montraient des citoyens sautant des bras d'amarrage de leur ville pour tomber tels des étincelles. Bien d'autres cités avaient été prises sans effusion de sang ; elles se trouvaient à présent sous le contrôle des disciples.

Aucune de ces villes n'envoyait quoi que ce soit sur les ondes désormais.

C'était la fin du monde. Naqi savait qu'elle aurait dû pleurer, ou du moins sentir ses entrailles se tordre en réaction à cette perte. Mais tout ce qu'elle éprouvait relevait du déni. Elle refusait d'accepter qu'ils aient pu en arriver là si vite. Ce matin, un seul disciple manquait à l'appel, et c'était le seul signe que quelque chose clochait.

— Ils sont des dizaines de milliers là-haut, dit Weir. Jusqu'à présent, vous n'avez vu que l'avant-garde.

Naqi se gratta l'avant-bras. Il la démangeait, comme si elle avait attrapé un coup de soleil.

— Moreau était-il au courant ?

— Le capitaine Moreau n'est qu'une marionnette. Une vraie. Le corps que vous avez vu était commandé à distance par des disciples

demeurés en orbite. Ils ont assassiné les Ultras et se sont emparés du vaisseau.

— Rafael, pourquoi ne pas nous en avoir parlé avant ?

— Ma position était trop vulnérable. J'étais le seul agent opposé à Ormazd que mon gouvernement avait réussi à placer à bord de la *Voix du soir*. Si j'avais tenté de prévenir les autorités de Turquoise… Vous n'avez pas besoin de moi pour imaginer ce qui se serait passé. On ne m'aurait probablement pas cru et les disciples auraient réussi à me réduire au silence avant que je devienne gênant. Le tout n'aurait rien changé à leurs plans. Mon seul espoir était de détruire l'océan, de lui ôter toute utilité. Ils auraient peut-être anéanti vos cités par dépit, mais, au moins, ils auraient perdu l'ultime lien avec leur martyr. (Weir se pencha un peu plus vers elle.) Ne comprenez-vous pas ? Ça n'aurait pas arrêté les disciples qui se trouvent à bord de la *Voix*. Ils auraient fait venir d'autres vaisseaux depuis Haven. Votre océan serait devenu une usine à despotes.

— S'ils avaient à ce point l'avantage, pourquoi ont-ils hésité ?

— Ils ignoraient ma présence, aussi n'ont-ils rien perdu en consacrant quelques semaines à des missions de renseignement. Ils voulaient en savoir le plus possible sur Turquoise et les Mystifs avant de passer à l'action. Ils sont brutaux, mais pas incompétents. Ils voulaient s'emparer du pouvoir de manière aussi précise et chirurgicale que possible.

— Et maintenant ?

— Ils se sont résignés à l'idée que les choses ne vont pas être aussi propres et nettes qu'ils se l'imaginaient.

Il faisait passer la bulle de verre d'une main à l'autre avec un mélange d'espièglerie et de désinvolture qui alarma Naqi.

— Ils sont sérieux, Naqi. Rien n'arrêtera Crane à présent. Vous avez vu les lueurs des explosions. Ce sont des bombes à antimatière tactiques. Ils ont déjà stérilisé la matière organique contenue dans le Mur pour contrecarrer l'effet de mon arme. S'ils découvrent où nous sommes, ils en enverront une sur nous également.

— Le mal qu'ils font ne nous donne pas le droit d'annihiler l'océan.

— Ce n'est pas un droit, Naqi, c'est un devoir.

À cet instant, il y eut une étincelle à l'horizon ; un objet se déplaçait lentement d'est en ouest.

— La navette, dit Weir. Elle nous cherche.

Naqi se gratta de nouveau le bras. Il était décoloré et la démangeait.

Ils atteignirent le node suivant vers midi, heure locale. La navette ne les avait pas lâchés d'une semelle, allant et venant le long de la

zone brumeuse où le ciel rencontrait la mer. Elle leur paraissait tantôt proche et tantôt lointaine, mais ne les laissait néanmoins jamais seuls. Naqi savait qu'elle finirait par détecter quelque chose dans l'eau, une piste physique ou chimique les conduirait inévitablement à leur proie. Ce n'était qu'une question de temps. La navette les rejoindrait alors en quelques secondes, une minute tout au plus, et le feu sacré de la pureté baignerait les derniers instants de Weir et de Naqi. Même si Weir libérait sa toxine juste avant l'arrivée de la navette, celle-ci n'aurait pas le temps de se dissiper dans un volume d'eau assez important pour survivre à la boule de feu.

Dans ce cas, pourquoi hésitait-il ? À cause de Mina, bien entendu. Naqi avait donné un nom à la bibliothèque d'esprits sans visage qu'il s'apprêtait à effacer. En désignant sa sœur par son nom, Naqi lui avait montré que le problème pouvait être envisagé d'un point de vue différent. À présent, Weir devait accepter l'idée que ses propres actes ne pourraient jamais être totalement irréprochables. Son objectivité n'était plus absolue.

— Je devrais le faire, dit-il. En hésitant ne serait-ce qu'une seconde, je trahis la confiance de ceux qui m'ont envoyé ici, des gens que les partisans d'Ormazd ont probablement torturés et tués depuis mon départ.

Naqi secoua la tête.

— Si vous n'étiez pas capable de douter, vous seriez aussi mauvais que les disciples.

— On dirait que vous voulez que je le fasse.

Elle tâtonna à la recherche d'une réponse approchant la vérité, aussi douloureuse qu'elle puisse être.

— C'est possible.

— Même si ce qui reste de Mina doit disparaître ?

— J'ai vécu dans son ombre toute ma vie. Même après sa mort… J'ai toujours eu l'impression qu'elle m'observait, qu'elle épiait toujours la moindre de mes erreurs, et qu'elle était toujours un peu déçue parce que je ne parvenais pas à me montrer à la hauteur de ses espoirs.

— Vous êtes bien dure envers vous-même. Et envers Mina, me semble-t-il.

— Je sais, répliqua Naqi avec colère. Je suis seulement en train de vous dire ce que je ressens.

Le canot s'enfonça peu à peu dans un bras de mer incurvé qui plongeait dans les profondeurs node. Naqi se sentait moins vulnérable à présent : la couche de matière organique était assez épaisse pour protéger le bateau des senseurs latéraux que la navette avait peut-être déployés, même s'il semblait que la plupart étaient dirigés vers le bas à la verticale de la coque. En revanche, elle ne pouvait plus surveiller ses mouvements à chaque seconde. Elle pouvait très bien être déjà en

route.

Elle stoppa l'embarcation et se leva.

— Que se passe-t-il ? interrogea Weir.

— Je viens de prendre une décision.

— C'est plutôt à moi de le faire, non ?

Son accès de colère – aussi bref qu'il avait été, et dont l'objet était moins Weir que le côté désespéré de la situation – avait pris fin.

— Je parle de nager. C'est la seule chose que nous n'avons pas envisagée, Rafael. Une troisième voie : un choix entre accepter la présence des disciples et laisser l'océan mourir.

— Je ne vois pas en quoi elle pourrait consister.

— Moi non plus. Mais l'océan pourrait trouver une solution. Tout ce dont il a besoin, c'est de connaître l'enjeu.

Elle caressa à nouveau son avant-bras, émerveillée par la soudaine éruption de marques fongiques. Les champignons avaient dû demeurer en sommeil pendant des années, mais, aujourd'hui, quelque chose avait déclenché leur épanouissement.

Même à la lumière du jour, des dessins émeraude et saphir luisaient sur sa peau. Les changements biochimiques avaient dû être déclenchés quand elle était entrée dans l'eau en voulant attraper la bulle de verre. Sachant cela, elle ne pouvait s'empêcher d'y voir comme un message. Voire une invitation. À moins que ce fût un avertissement destiné à lui rappeler que nager dans l'océan était dangereux ?

Elle ne pouvait trancher, mais elle préférait garder l'esprit tranquille – surtout vu l'absence de solution de rechange – et considérer le phénomène comme une invitation.

Elle n'osait pas se demander qui l'avait envoyée.

— Vous croyez que l'océan peut comprendre des événements extérieurs ? demanda Weir.

— Vous l'avez dit vous-même, Rafael : la nuit où nous avons appris l'existence du vaisseau, cette information a atteint la mer, nous ne savons pas par quel biais – peut-être via les souvenirs d'un nageur. Les Mystifs savaient qu'il se passait quelque chose de grave. Peut-être la personnalité d'Ormazd s'était-elle glissée au premier plan.

Ou peut-être l'immense esprit choral de l'océan avait-il seulement redouté qu'il se produise *quelque chose.*

— De toute façon, dit Naqi, cela m'incite à penser qu'il nous reste peut-être une chance.

— J'aimerais pouvoir partager votre optimisme.

— Laissez-moi la saisir, Rafael. C'est tout ce que je demande.

Naqi ôta ses vêtements ; peu lui importait que Weir la voie nue maintenant, pourvu qu'elle ait de quoi s'habiller en sortant de l'eau. Weir l'observa effectivement, sans cacher sa fascination, mais sans

rien de salace dans le regard. Naqi comprit que son attention était concentrée sur les motifs élaborés dessinés par les champignons. Ils s'enroulaient et se tordaient autour de sa poitrine, de son ventre et de ses cuisses, et leur intense luminosité avait quelque chose d'hypnotique.

— Vous êtes en train de changer, dit-il.

— Nous changeons tous, répondit Naqi.

Elle fit un pas de côté et s'enfonça dans l'eau.

Ce que Naqi ressentit lorsqu'elle s'abandonna à l'étreinte de l'océan ne fut pas très différent du souvenir qu'elle gardait de la première fois, avec Mina à ses côtés. Elle força son corps à se soumettre à l'invasion biochimique, tenant à distance sa peur et son appréhension. Elle savait qu'elle était déjà passée par là et qu'elle pouvait y survivre à nouveau. Elle fit de son mieux pour ne pas penser à ce que cette survie signifiait maintenant que son monde était en miettes et ses certitudes réduites en poussière.

Par bonheur, Mina la retrouva aussitôt.

Naqi ?

Je suis là. Oh, Mina, je suis là. Terreur et joie intimement mêlées. *Ça fait si longtemps.*

Naqi sentit la présence de sa sœur se rapprocher et s'éloigner, tour à tour nette et floue. À certains moments, il lui semblait qu'elle était tout près d'elle, à d'autres, elle n'était rien de plus que la vague sensation d'une présence attentive.

Combien de temps ?

Deux ans, Mina.

Mina mit une éternité à répondre. Pendant cet abîme de temps, Naqi sentit d'autres esprits se regrouper autour du sien ; certains étaient si peu humains qu'elle eut un hoquet en constatant leur étrangeté. Mina n'était qu'un esprit parmi ceux qui avaient remarqué son arrivée, et tous ne voyaient pas sa présence d'un bon œil, quand ils n'éprouvaient pas autre chose qu'une bénigne curiosité.

Je n'ai pas eu l'impression que deux ans s'étaient écoulés.

Combien de temps, alors ?

Des jours… des heures… Ça change.

De quoi te souviens-tu ?

La présence de Mina dansa autour de Naqi.

Je me souviens de ce dont je me souviens. Nous avons nagé alors que nous n'étions pas censées le faire. Quelque chose m'est arrivé et je n'ai plus jamais quitté l'océan.

Tu en fais partie, Mina.

Le ton triomphal de sa réponse choqua profondément Naqi.

Oui !

C'est ce que tu voulais ?

C'est ce que tu voudrais aussi, si tu savais à quoi ça ressemble. Tu aurais pu rester, Naqi. Tu aurais pu te laisser aller, comme moi. Nous étions si proches.

J'avais peur.

Oui, je m'en souviens.

Naqi savait qu'elle devait aller immédiatement à l'essentiel. Le temps ne passait pas de la même façon dans cet endroit – que Mina ne sache pas depuis combien de temps elle faisait partie de l'océan le prouvait – et elle ne pouvait préjuger de la patience de Weir. Il était parfaitement capable de ne pas attendre que Naqi sorte de l'eau pour libérer son tueur de Mystifs.

Il y avait un autre esprit, Mina. Nous l'avons rencontré, et il m'a effrayée. Assez pour me pousser à sortir de l'océan. Assez pour que je n'aie plus la moindre envie d'y retourner.

Mais tu es là aujourd'hui.

C'est à cause de cet esprit. Il appartenait à un homme appelé Ormazd. Je ne sais pas quoi ni comment, mais une chose terrible va se produire à cause de lui.

L'instant qui suivit transcenda tout ce que Naqi avait pu vivre auparavant. Elle sentit qu'elle devenait inséparable de Mina. Non seulement elle ne pouvait pas dire où commençait l'une et où finissait l'autre, mais penser en ces termes n'avait tout simplement plus aucun sens. Cela n'avait peut-être duré que quelques instants, mais Naqi était devenue Mina. Toutes leurs pensées, tous leurs souvenirs leur étaient également accessibles.

Naqi comprit ce à quoi ressemblait l'univers de Mina. Les souvenirs de sa sœur étaient tous extatiques. Elle avait peut-être senti s'écouler les heures et les jours, mais cela ne rendait absolument pas compte de la richesse de ce qu'elle avait vécu depuis qu'elle s'était fondue dans l'océan. Elle avait échangé des expériences avec d'innombrables esprits non humains, et absorbé l'histoire de civilisations que l'esprit humain était incapable de comprendre. Au cours de cet échange, Naqi comprit en partie pourquoi sa sœur avait été kidnappée en premier lieu. L'océan employait les conformes pour s'auto-administrer. De temps à autre, un gardien devait s'occuper des innombrables esprits statiques archivés. Pour remplir cette fonction, l'océan devait attirer des intelligences indépendantes. Mina avait été choisie et utilisée ; ce qu'elle avait reçu en récompense dépassait l'imagination. L'océan avait utilisé son intelligence sans qu'elle s'en rende compte. Sauf à quelques rares reprises, elle n'avait jamais eu l'impression que ce qu'on exigeait d'elle était important.

Mais l'esprit d'Ormazd ?

Maintenant que Mina avait vu les souvenirs de Naqi, elle

comprenait parfaitement ce qui était en jeu, elle savait quelle menace représentait cet esprit.

J'ai toujours su qu'il était là. Pas tout le temps – il aimait bien se cacher – mais même lorsqu'il était absent, il laissait une ombre derrière lui. Je crois même que c'est à cause de lui que l'océan a fait de moi une conforme. Il a senti la crise venir. Il savait qu'Ormazd y était pour quelque chose et qu'il avait commis une terrible erreur en l'absorbant. Alors il a cherché de nouveaux alliés, des esprits en qui il pouvait avoir confiance.

Des esprits comme celui de Mina, pensa Naqi. Et en cet instant, elle ne savait plus si elle devait admirer les Mystifs ou les détester pour leur cruauté.

Ormazd le contaminait-il ?

Son influence était forte. La puissance de sa personnalité était par nature une sorte de poison. Je crois que les Mystifs le savaient.

Pourquoi ne pouvaient-ils pas se contenter de se débarrasser de ses cartes neurales ?

Ça leur est impossible. Ils ne fonctionnent pas de cette manière. La mer est un substrat destiné au stockage de données, mais elle n'a aucun moyen de s'autocensurer. Si les esprits individuels détectent une présence mauvaise, ils peuvent y résister… Mais l'esprit d'Ormazd est humain. Nous ne sommes pas assez nombreux ici pour jouer un rôle important, Naqi. Les autres esprits sont trop différents pour comprendre la véritable nature d'Ormazd. Tout ce qu'ils voient, c'est qu'il pense.

Qui a créé les Mystifs, Mina ? Dis-le-moi, s'il te plaît.

Elle sentit l'amusement de Mina.

Ils ne le savent pas eux-mêmes, Naqi. Et ils ne savent pas non plus pourquoi on les a créés.

Tu dois nous aider, Mina. Tu dois convaincre le reste de l'océan de l'urgence de la situation.

Je ne suis qu'un esprit parmi de nombreux autres, Naqi. Une voix perdue dans le chœur.

Il faut tout de même que tu trouves une solution. S'il te plaît, Mina. Essaie au moins de comprendre ça. Tu es en danger de mort. Vous l'êtes tous. Je t'ai perdue une fois mais je sais maintenant que tu n'es jamais vraiment partie. Je ne veux pas devoir te perdre à nouveau, pour de bon.

Tu ne m'as pas perdue, Naqi. C'est moi qui t'ai perdue.

Elle se hissa hors de l'eau. Weir attendait là où elle l'avait laissé, le globe toujours intact au creux des mains. Les ombres diurnes avaient un peu bougé, mais pas autant qu'elle le craignait. Son regard rencontra celui de Weir ; elle l'interrogea sans prononcer un mot.

— La navette s'est rapprochée. Elle a survolé le node deux fois pendant que vous étiez sous l'eau. Je crois qu'il faut que je le fasse, Naqi.

Il tenait la bulle de verre entre le pouce et l'index, prêt à la laisser tomber dans l'eau.

Naqi frissonnait. Elle avait encore froid après avoir enfilé son short et son T-shirt. La lueur chatoyante des dessins qui ornaient son épiderme était intense ; on eût presque dit qu'ils flottaient au-dessus de sa peau. Ils brillaient peut-être même encore plus qu'avant qu'elle nage. Naqi n'avait aucun doute : si elle s'était attardée – si elle était restée avec Mina – elle serait elle aussi devenue une conforme. Elle en avait toujours eu le potentiel, mais son heure n'était venue qu'aujourd'hui.

— S'il vous plaît, attendez, dit Naqi, sa voix sonnant comme celle d'un enfant pathétique à ses propres oreilles. S'il vous plaît, Rafael.

— La revoilà.

Une petite tache blanche glissait au-dessus de la masse de micro-organismes la plus proche. La navette était à cinq ou six kilomètres de là, bien plus proche que la dernière fois où Naqi l'avait vue. Soudain, elle s'arrêta net et plana au-dessus de l'océan comme si elle avait trouvé quelque chose de particulièrement intéressant.

— Vous croyez qu'ils savent que nous sommes là ?

— Ils se doutent de quelque chose, dit Weir.

Il faisait rouler la bulle de verre entre ses doigts.

— Regardez, dit Naqi.

La navette était toujours là. Appréhendant d'être vue, mais dévorée de curiosité, Naqi se leva pour mieux la distinguer. Il se passait quelque chose. Elle le savait.

À des kilomètres de là, la mer enflait sous la navette. L'eau saturée de micro-organismes était vert mousse. Naqi vit un tentacule palpitant de matière solide sortir de la mer en ondulant. Il était aussi large qu'une maison, et des torrents d'eau dévalaient ses flancs tandis qu'il émergeait de l'océan. Il s'étira vers le haut à une vitesse stupéfiante, changeant de direction et s'ouvrant et se refermant telle une main tâtonnant à l'aveuglette. L'espace d'un instant, il se referma sur la navette, puis retomba à nouveau dans la mer avec un plouf titanesque et un long rugissement épuisé. La navette continua à planer, comme si elle avait oublié ce qui venait de se produire. Pourtant, le vaisseau en forme de raie manta était couvert de taches colorées de diverses nuances de vert. Naqi comprit : la navette venait de subir le même sort qu'Arviat, la cité engloutie. Elle était incapable d'imaginer quel crime avait valu à Arviat d'être détruite, mais elle croyait – maintenant, du moins – que les Mystifs étaient capables d'arracher une ville aux sacs-à-vide qui la maintenaient dans les airs pour l'entraîner sous les eaux. Et, bien entendu, elle comprenait qu'un tel événement eût été gardé secret, sauf pour une poignée d'individus. Sans cela, aucune cité ne se serait plus jamais sentie en sécurité

lorsque la mer roulait et gémissait sous elle.

Mais une ville n'est pas une navette. Même si les micro-organismes avaient déjà commencé à ronger son enveloppe externe, il leur faudrait tout de même plusieurs heures pour provoquer des dégâts conséquents… En considérant que les Ultras ne possédaient pas de meilleure protection que les écrans de céramique employés sur les bateaux et les machines de Turquoise…

Mais la navette penchait déjà sur le côté.

Naqi la vit tanguer, tenter de retrouver son équilibre puis tanguer à nouveau. Elle comprit enfin. La matière organique bouchait ses systèmes de propulsion, limitant sa capacité à rester en vol stationnaire. La navette suivait une spirale qui l'éloignait du centre du node et la rapprochait inexorablement de la surface. Juste avant l'impact, un autre main difforme jaillit de la mer et se referma sur la coque de l'appareil. Naqi ne devait plus jamais les revoir.

Un calme trouble s'étendit sur les lieux. Aucune machine inquisitrice n'enlaidissait plus le ciel. Seul le mince rideau de fumée qui s'élevait à l'horizon dans la direction du Mur rappelait ce qui s'était passé.

Plusieurs dizaines de minutes s'écoulèrent. Une rapide série d'éclairs aveuglants clignota dans les profondeurs de la mer.

— C'était la navette, dit Weir, pensif.

Naqi hocha la tête.

— Les Mystifs contre-attaquent. C'est plus ou moins ce que j'espérais.

— Vous le leur avez demandé ?

— Je crois que Mina a compris que les circonstances l'exigeaient. De toute évidence, elle est parvenue à convaincre le reste de l'océan, ou, du moins, cette région-ci.

— Voyons.

Ils parcoururent à nouveau les fréquences radio. Le réseau de satellites de communication était soit hors d'usage, soit muet. Les cités étaient encore moins nombreuses à émettre. Mais les messages envoyés par celles qui le pouvaient encore – celles qui n'avaient pas été occupées par les disciples d'Ormazd – étaient effrayants. Des tentacules issus de l'océan s'agrippaient à toutes les structures, essayant d'entraîner les cités par le fond. Le temps changeait, l'océan orchestrait la circulation d'immenses courants pour créer des tempêtes. Le phénomène se produisait en cercles concentriques qui se propageaient depuis l'endroit précis où Naqi avait nagé. Certaines villes étaient déjà tombées dans la mer, mais il était difficile de dire si c'était à cause des Mystifs ou des dégâts causés à leurs sacs-à-vide. Il y avait des gens dans l'eau : des centaines, des milliers de personnes. Ils nageaient, essayant de rester à la surface, de ne pas se noyer.

Mais que signifiait vraiment une noyade sur Turquoise ?

— C'est comme ça sur toute la planète, dit Naqi. (Elle frissonnait encore, mais, à présent, c'était autant de terreur que de froid.) Il se refuse à nous en réduisant nos villes en pièces.

— Mais elles ne lui ont jamais rien fait.

— Je ne crois pas que distinguer un groupe d'humains d'un autre l'intéresse beaucoup, Rafael. Il se débarrasse de nous tous, disciples ou pas. On ne peut pas vraiment le lui reprocher, non ?

— Je suis désolé, dit Weir.

Il brisa la bulle de verre et versa son contenu dans la mer.

Naqi savait qu'elle ne pouvait plus rien faire à présent ; elle n'avait aucune chance de récupérer les petits grains noirs. Il suffisait qu'il en reste un pour que le résultat soit aussi catastrophique que si elle les avait tous laissés.

Les petits grains noirs s'évanouirent sous la surface vert olive de l'eau.

C'était fait.

Weir la regarda, quémandant son pardon du regard.

— Vous comprenez que j'étais obligé de le faire. Je n'ai pas agi à la légère.

— Je sais. Mais ce n'était pas nécessaire. L'océan s'est déjà retourné contre nous. Ormazd a perdu.

— Vous avez peut-être raison, dit Weir. Mais je ne peux en prendre le risque. Comme ça, au moins j'ai une certitude.

— Vous avez assassiné un monde.

Il hocha la tête.

— C'est précisément ce que j'étais venu faire ici. Ne m'en tenez pas rigueur, s'il vous plaît.

Naqi ouvrit le compartiment où elle avait déposé l'ampoule de toxine brisée. Elle en sortit le pistolet d'alarme, arracha la goupille de sécurité et le braqua sur Weir.

— Je ne vous en tiens pas rigueur, non. Je ne vous hais même pas.

Il voulut répondre, mais Naqi le coupa.

— Mais je ne peux pas vous pardonner.

Elle demeura assise en silence jusqu'à ce que le node se réveille. Les structures organiques commençaient à se réorganiser à l'allure frénétique que Naqi avait observée dans l'enceinte du Mur. Une brise froide et coupante soufflait depuis le cœur.

Il était temps de partir.

Elle éloigna le bateau avec prudence ; elle n'était pas encore tout à fait sûre d'être hors de portée des délégués, même si la première navette avait été détruite. La disparition de ce vaisseau avait sûrement été signalée aux autres, qui n'allaient pas tarder à arriver, prêts à en

découdre. L'océan essaierait peut-être de les détruire mais, cette fois, les délégués se méfieraient, pour le moins.

Elle s'arrêta à un kilomètre du bord du node. Il subissait un cycle de folles altérations identique à celui dont elle avait déjà été témoin. Elle sentit rugir les vents du changement. La fin était proche. La toxine allait s'infiltrer dans le cœur, d'où partaient tous les ordres, et commander à la biomasse de se transformer en un tas de matière végétale dépourvue d'intelligence. Les mêmes instructions destructrices voyageaient déjà à l'intérieur des tentacules qui connectaient les nodes entre eux, disparaissant au-delà de l'horizon. En tenant compte de la topologie du réseau, le message ne mettrait que quinze ou vingt heures pour atteindre tous ceux de la planète. Tout serait fini en moins d'une journée. Les Mystifs disparaîtraient, les informations qu'ils avaient enregistrées seraient effacées à jamais. Et, l'oxygène de son atmosphère n'étant plus renouvelé par les organismes marins, Turquoise elle-même commencerait à mourir en même temps.

Cinq autres minutes passèrent, puis dix.

Le rythme de transformation du node s'apaisait. Naqi se rappelait très bien ce moment de calme trompeur. Il signifiait simplement que le node avait cessé de combattre la toxine, et qu'il acceptait la logique inévitable de son destin. Cela allait se reproduire des milliers de fois sur Turquoise. Vers la fin, il y aurait sans doute moins de résistance ; tous comprendraient que c'était parfaitement futile. Le monde accepterait son sort.

Cinq autres minutes s'écoulèrent.

Le node était toujours là. Les structures changeaient, mais lentement. Naqi ne voyait pas le monticule de matière indifférenciée émerger.

Que se passait-il ?

Elle attendit encore un quart d'heure, puis ramena le bateau vers le node ; au passage, elle heurta le cadavre flottant de Weir. Une idée se dessinait peu à peu dans son esprit. Le node paraissait avoir absorbé la toxine sans en mourir. Se pouvait-il que Weir ait commis une erreur ? Était-il possible que la toxine ne soit totalement efficace qu'à la première et unique utilisation ?

Peut-être.

Des tentacules devaient certainement relier le Mur au reste de l'océan quand la première vague de transformations avait eu lieu. Ils n'avaient été coupés que plus tard – lorsque les portes s'étaient refermées, ou par un quelconque processus propre à l'ensemble de l'organisme – mais jusqu'à cet instant, des informations pouvaient encore circuler dans l'immense réseau de nodes. Les mourants étaient-ils parvenus à avertir les autres à temps pour qu'ils puissent élaborer un moyen de se protéger ?

À nouveau, peut-être.

Dès qu'il s'agissait des Mystifs, ce n'était jamais une bonne idée de tenir quoi que ce soit pour acquis.

Naqi arrêta le bateau à la périphérie du node. Elle se leva et, convaincue qu'elle n'en aurait plus jamais besoin, ôta ses vêtements pour la dernière fois. Stupéfaite, elle regarda les volutes vert vif qui couvraient son corps. Dans une certaine mesure, cette preuve de son invasion par des cellules étrangères avait quelque chose d'horrifiant.

Mais, d'un autre côté, le phénomène était d'une beauté sidérante.

Des panaches de fumée léchaient l'horizon. Des machines en chasse griffaient le ciel de leur vol nerveux. Naqi prit pied sur le bord du canot et sentit la tension l'envahir au moment où elle prenait enfin sa décision. Sa peur reflua, remplacée par une intense sensation de calme et d'amour. Ce qui allait se produire lui était totalement étranger, mais au lieu d'être terrifiée, elle avait la sensation de rentrer chez elle. Mina l'attendait là-dessous. Ensemble, rien ne pouvait les arrêter.

Naqi sourit, écarta les bras et plongea à nouveau dans la mer.

FIN

---

[1] À paraître dans *Bifrost* n° 43, juillet 2006.

[2] En français dans le texte. *(N.d.T.)*